



LEGENDES

DE

SAINT JOSEPH

LEGENDES

DE

SAINT JOSEPH

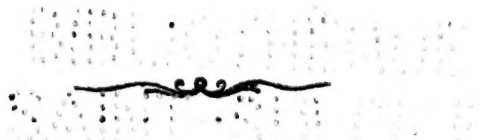
PATRON DE

L'ÉGLISE UNIVERSELLE

PAR L'ABBÉ •••

La mémoire du juste est un parfum
qui s'exhale dans l'avenir.

(PROV. X, 7.)



MONTREAL

EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue St Vincent, Nos 6, 8 et 10

1871

Tous droits réservés.

**ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du Parlement du
Canada, en l'année mil huit cent soixante et onze,
par EUSÈBE SENÉCAL, au bureau du Ministre de
l'Agriculture.**

AU

GLORIEUX

SAINTE JOSEPH

PROTECTEUR ET PATRON

DE

L'EGLISE UNIVERSELLE

APPROBATION

DE

MGR L'ÉVÊQUE DE MONTREAL

Nous avons lu avec un véritable intérêt, un livre intitulé: *Légendes de St. Joseph*. Comme tout le monde le sait, il y a des traditions de famille, qui se perpétuent, dans les sociétés chrétiennes, pour y entretenir l'esprit de foi et de piété, quoiqu'elles ne fassent nullement partie du dépôt sacré de la foi catholique. Ces pieuses traditions sont connues sous le nom de *Légendes*; et nos pères qu'animait un véritable esprit religieux en faisaient leurs délices. Ils se guidaient en cela, non d'après les règles d'une critique sévère, mais d'après les idées généralement suivies dans les beaux siècles où l'on avait horreur du mensonge, parceque l'on était vivement pénétré de cette vérité qu'il apporte la mort à l'âme. Et comme dans ces temps d'innocence et de simplicité, l'on se gardait bien de tromper les autres, l'on ne pouvait croire que les autres voulussent tromper leurs frères.

C'est avec cette règle de bonne foi naïve et de belle simplicité qu'il faut lire les *Légendes de St. Joseph*, afin d'y trouver ce doux attrait qui fait le charme des bonnes lectures. Les morales qui y sont données, sous différentes formes, toutes plus aimables les unes que les autres, rendent la lecture de ce livre vraiment utile et profitable. Les exemples surtout qui y sont rapportés prouvent qu'on ne se recommande pas en vain au bon St. Joseph, au digne Epoux de la Vierge Immaculée, à l'aimable Père nourricier du Fils de Dieu fait homme, au puissant Patron de l'Eglise Catholique.

Nous croyons donc que les bons chrétiens trouveront dans la lecture de ces *Légendes* de quoi nourrir leur piété, leur confiance et leur dévotion envers ce grand saint. Il ne manque pas sans doute beaucoup d'autres bons livres écrits à l'honneur de cet admirable Patriarche, mais il est si grand et si digne des hommages de l'univers entier qu'il ne saurait jamais y avoir assez de bons livres pour le faire connaître, ni assez de langues éloquentes, pour publier ses grandeurs et ses amabilités. Voilà pourquoi nous n'hésitons pas à recommander ces *Légendes de St. Joseph*.

Donné à Montréal, le 20 mai 1871.

† IG., Ev. de Montréal.

LÉGENDES DE SAINT JOSEPH.



I

L'Etoile du Matin et l'Etoile du Soir.

On se demande souvent pourquoi Dieu a-t-il si longtemps différé, non-seulement le couronnement, mais encore la diffusion générale de la dévotion à saint Joseph ? Sa royauté est-elle de date si récente ?

C'est un principe universellement admis que le culte des saints, dans l'Eglise, a ses commencements, son progrès, sa perfection. Autre est la clarté du soleil, à son aurore, à l'aube du jour, à son midi. Ces degrés divers sont toujours réglés par la sagesse infinie, *qui atteint*

d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur (Sagesse VIII, 1).

Au début de la prédication de l'Évangile, la Vierge s'est comme voilée à nos regards pour mieux laisser ressortir la grande figure du Christ. N'est-ce point par une abnégation semblable, abnégation qui émerveille les Anges, que saint Joseph est resté longtemps dans l'ombre ? Ne voulait-il pas que Jésus, puis Marie s'emparassent d'abord de tous les cœurs, que leur culte fut solidement établi dans l'Église, avant de faire valoir ses droits à notre vénération et à notre amour ? Nous n'en saurions douter.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, Joseph était, bien que caché, toujours vivant dans l'Église, vu d'elle et senti de ses enfants ; comme un tendre ami, qui reste à notre insu sous notre toit, pour en écarter sans bruit tout ce qui peut nous nuire, et y faire entrer de même tout ce qui donne la vie.

Oui, nous ne cesserons de le répéter, Joseph comme Marie, a toujours vécu dans l'Eglise. Toujours il l'a soutenue de sa puissante, bien que secrète influence. Le mot qui dit tout sur sa dignité, sa vertu, son mérite et sa gloire, n'était-il pas toujours là, parlant haut, dans les pages de l'Évangile : *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus* (S. Matth. 1, 16). Ce divin époux, l'Esprit-Saint l'appelle *juste* par une sorte d'excellence et d'universalité de justice, comme l'interprètent les docteurs sacrés. Marie l'ose nommer le père de Jésus : *Voici que votre père et moi vous cherchions tout affligés* (Saint Luc, II, 49). Jésus lui-même reconnaît cette suprême autorité paternelle : *il leur était soumis* (S. Luc, II, 50). Aussi les Pères de l'Eglise ne peuvent-ils perdre de vue ce divin personnage : on voit, çà et là, sortir de leur plume les traits les plus saillants à sa louange ; on

sent que pour n'en point dire plus, ils doivent comprimer l'élan de leur admiration et de leur amour. Çà et là encore, on retrouve, sur les anciens temples, échappés aux ruines, des images qui constatent le souvenir de Joseph. Son nom est empreint sur toutes nos antiquités sacrées.

Joseph vivait : ah ! pourquoi le tairions-nous ? il vivait tout entier et toujours avec Marie, dans une sorte de paradis terrestre, où ils avaient comme établi leur maison de plaisance. Qui ne sait que Marie était honorée par Elie et ses descendants, appelés les enfants des prophètes, sur le mont Carmel, neuf siècles avant son apparition sur la terre ? Le mystère d'une vierge féconde était traditionnel sur la sainte montagne ; dès qu'il fut accompli, Joseph eut part aux hommages du Carmel. Le commerce était si facile, si fréquent, si doux entre la chaumière de Nazareth et la

grotte d'Elie et des prophètes ! C'est là que croissait le germe divin. Aussi qui ne connaît les bénédictions dont l'Écriture sainte couvre la montagne privilégiée ? qui n'a remarqué les rosées et les pluies célestes dont Dieu arrosait et fécondait toujours les flancs émaillés de fleurs et les sommets miraculeux du Carmel ?

Enfin Joseph vivait sur la terre ; les siècles le sentaient. Ils voyaient poindre le jour de son culte universel comme sous une aurore transparente, ou sous le soleil qui se lève. De là ces apparitions, par intervalles, de fervents serviteurs, qui lançaient au monde des sortes de prophéties dont l'accomplissement nous ravit aujourd'hui. Ce ne sont au reste que des échos des doctrines des siècles antérieurs.

Écoutons d'abord Isidore de l'Isle ; sa voix nous vient du XVI^e siècle : “ Dieu
“ a suscité et glorifié Joseph pour l'hon-

“neur de son propre nom en l’établis-
“sant le chef et le patron de l’Eglise
“militante. Sa gloire est loin d’être à
“son apogée. Comme il faut qu’avant
“le jugement, tous les peuples connais-
“sent le nom du seul vrai Dieu, qu’ils
“le vénèrent et l’adorent, il faut aussi
“que tous admirent les dons longtemps
“cachés, et cependant inestimables,
“qu’a reçus saint Joseph. Oui, tous
“les dons lui seront accordés.... En
“ce temps fortuné, le Seigneur donnera
“une plus subtile intelligence à l’es-
“prit et au cœur de ses élus ; ils scru-
“teront le cœur de saint Joseph pour y
“admirer les merveilles amoureuses de
“la grâce, et ils y trouveront un admi-
“rable trésor, tel que les patriarches de
“l’ancienne loi n’en ont jamais décou-
“vert ni soupçonné. Ce magnifique
“épanouissement de lumière et de gloi-
“re sera l’œuvre propre des saints An-
“ges. C’est ainsi que Celui qui est le

“ premier parmi les saints du ciel prendra sur la terre le premier rang qui lui est dû.”

Un siècle plus tard, le P. Jacquinet, de la compagnie de Jésus, répétait avec complaisance ces prophéties et les précisait plus encore. “ Sur le déclin du monde, Dieu déchirera le voile qui nous dérobe les merveilles du sanctuaire du saint cœur de Joseph ; l'Esprit-Saint agira sur le cœur des fidèles pour les mouvoir à exalter la gloire de ce divin personnage ; *on lui consacra des maisons religieuses, on lui élèvera des temples, on reconnaîtra pour protecteur particulier ce saint qui l'a été de Jésus-Christ ; les Souverains-Pontifes eux-mêmes ordonneront, par un saint mouvement du ciel, que ce grand patriarche soit solennellement honoré dans toute l'étendue du domaine spirituel de Saint-Pierre.*”

Toutes ces prophéties n'ont-elles pas

eu de nos jours leur parfait accomplissement ? Le culte de saint Joseph n'a-t-il pas fait des progrès rapides ? Par une secrète impulsion de Dieu dans les âmes, n'a-t-il pas pris des proportions inconnues jusqu'ici ? Partout on le voit récompensé des plus précieuses faveurs. Saint Joseph est vraiment l'homme juste, exalté par Dieu, l'homme de notre temps. De toutes les contrées surgissent d'éloquents panégyristes qui publient ses grandeurs. Chacune de leurs pages raconte de nouvelles merveilles.

Notre siècle a vu l'étoile du soir se lever toute radieuse à côté de l'étoile du matin. Toutes deux se répondent à nos regards. Toutes deux brillent désormais sur la mer agitée du monde. Joseph et Marie nous apparaissent unis sur la terre comme ils le sont dans le ciel. Comme Marie, Joseph a ses temples, ses autels, ses fêtes. Comme elle, il a ses congrégations religieuses qui lui

sont dévouées. L'année lui réserve son mois, la semaine son jour. On voit s'ériger en l'honneur de Joseph comme en l'honneur de Marie, des archiconfréries, des associations, des congrégations, sans compter les saintes familles dont il est le père. On tient à honneur de porter ses livrées. Son cordon est devenu comme le délicieux pendant du scapulaire.

Et pourquoi ne partagerait-il pas tous les honneurs qui entourent son auguste Epouse ? Ses biens ne sont-ils pas communs entre eux et en raison de leurs vertus ? Ne devait-il pas luire un jour, ô Joseph, où il vous serait enfin donné de partager avec Marie la seule gloire dont vous sembliez encore privé ? La couronne de votre Epouse devait comme se dédoubler, sans rien perdre de son éclat et se reposer sur vous. Ce bonheur, nous le devons à l'illustre Pie IX : que le Ciel l'en récompense à jamais !

II

Ville-Marie, (aujourd'hui Montréal) ou l'établissement merveilleux.

Dans les premières années du XVI^e siècle, naissait à Paris, sur la paroisse Saint-Paul, un homme qui devait marquer son passage sur la terre, autant par ses hautes vertus que par les œuvres de son zèle et de sa charité, il avait nom Jean Olier ; son père était maître des requêtes, et devint surintendant de Lyon sous Louis XIII. Le nom que portait le jeune Olier, l'illustration de sa famille, ses rares qualités, ses talents, les rapports qu'il eut avec les hommes les plus distingués de son temps, appelèrent sur lui, de bonne heure, l'attention générale ; il eut l'insigne faveur d'être béni

par le saint Evêque de Genève, d'avoir pour directeur Saint-Vincent-de-Paul, le Père de Condren, supérieur de l'oratoire ; nous n'ajouterons qu'un mot, il est le fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice. Tel est l'homme qui allait établir au Canada le culte de la Sainte Famille.

Dans le même temps vivait en Anjou un gentilhomme, Jérôme le Royer de la Dauversière, receveur des tailles à la Flèche. C'était un homme d'une grande piété, d'une rare abnégation, père de six enfants. Dieu lui avait fait entendre qu'il voulait être particulièrement honoré dans l'île de Montréal, par le culte de la Sainte Famille, et qu'il le choisissait pour faire honorer la personne de saint Joseph. Dans ce dessein, il lui avait ordonné plusieurs fois d'établir dans cette île encore inculte et déserte, un hôpital, destiné au soulagement et à l'instruction des malades, et de former

pour la conduite de cette maison, une congrégation d'hospitalières, particulièrement appliquées à honorer ce grand saint.

Un ordre si extraordinaire avait jeté M. de la Dauversière dans les plus étranges perplexités. Il ne comprenait pas comment dans sa position, il pouvait entreprendre la fondation d'une colonie en Amérique, et l'établissement d'une nouvelle congrégation de filles vouées au culte de saint Joseph. Il ne connaissait pas même de nom l'île de Montréal. Son état de fortune ne lui offrait aucun moyen pour l'exécution de deux œuvres si importantes. Il n'avait pas même cette facilité de parole qui présente les entreprises sous le jour le plus favorable, les fait goûter, entraîne et arrive ainsi à l'exécution. Cependant, les mêmes ordres lui furent si souvent renouvelés, d'une manière si pressante, avec des vues si nettes, si précises sur

la situation de l'île de Montréal et du Canada, sur la qualité et le caractère des personnes qui devaient contribuer à ce dessein, qu'enfin le confesseur de M. de la Dauversière, après avoir traité, pendant longtemps, ce projet de pure extravagance, crut devoir lui permettre d'aller à Paris, pour voir si la Providence lui présenterait quelque occasion de réaliser cette entreprise si extraordinaire.

Arrivé dans la capitale, M. de la Dauversière alla se présenter chez le ministre, garde des sceaux de la couronne, qui habitait Meudon, et rencontra dans la galerie du château M. Olier. Ces deux hommes ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais vus, n'avaient jamais eu aucun rapport. Poussés par une inspiration divine, ils vont se jeter au cou l'un de l'autre, s'embrassent comme deux amis qui se retrouvent après une longue absence, et cela avec

une affection si vive et une courtoisie si aimable, qu'il leur semblait ne faire qu'un même cœur ; ils se saluent mutuellement par leurs noms, ainsi que nous le lisons, de saint Dominique et de saint François d'Assises. M. Olier félicite M. de la Dauversière au sujet de son voyage, et lui mettant entre les mains un rouleau d'environ cent louis d'or : " Monsieur, lui dit-il, je veux être de la partie, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu." Le lendemain, M. Olier célébrait la sainte messe, à laquelle M. de la Dauversière faisait la communion ; après l'action de grâces, tous deux se retiraient dans le parc du château, et se communiquaient les desseins qu'ils avaient formés pour procurer la gloire de Dieu dans l'île de Montréal. Leur entretien dura trois heures. Il resta bien avéré que tous les deux avaient reçus les mêmes lumières, les mêmes ordres, qu'ils se proposaient

les mêmes moyens d'exécution pour s'assurer le succès. M. Olier composa une compagnie de personnes d'une haute piété, connue depuis sous le nom de Compagnie de Notre-Dame de Montréal ; la plupart très-opulentes, toutes appelées de Dieu à contribuer par leurs prières ou par leurs largesses, à la réussite de l'œuvre. Quelques temps après, il en réunit tous les membres, et leur présenta M. de la Dauversière, qui leur fit avec sa simplicité habituelle, le récit des communications et des ordres qu'il avait reçus de Dieu, touchant ce nouvel établissement. Quelque hasardée que pût paraître une pareille entreprise, la parole de M. de la Dauversière, quoique simple et sans apprêt, trouva de l'écho dans ces cœurs bien disposés. Tous demeurèrent parfaitement convaincus de sa mission, et tous ouvrirent avec empressement leurs bourses, et s'estimaient heureux d'avoir été choisis pour contri-

buer à l'exécution d'un dessein si avantageux à la gloire de Dieu et au bien de son Eglise.

La première opération qu'ils firent, fut l'acquisition de l'île de Montréal. M. de Lauson qui l'avait reçue de la grande compagnie du Canada, la leur céda à de bonnes conditions, renonçant à ses premières intentions et sacrifiant ses intérêts personnels. L'autorité royale ne tarda pas à ratifier cette cession, ainsi se manifestait l'action de la Providence contre toutes les prévisions des hommes.

En recevant la propriété et le domaine de l'île, les associés s'engagèrent à y fonder une colonie et à y établir trois communautés : un séminaire d'ecclésiastiques au nombre de dix ou douze, destinés à l'exercice du culte, à prêcher le saint Evangile, à travailler à la conversion des peuplades encore sauvages, et à tenir l'école des garçons ; 2o une

communauté de religieuses-institutrices pour l'éducation des filles ; et 3o un hôpital pour le service des malades. Au moyen de ces mesures, disaient-ils dans l'acte de leur engagement, les associés espèrent de la bonté de Dieu, voir en peu de temps une nouvelle église qui imitera la pureté et la charité de l'église primitive ; ils espèrent de plus que dans la suite, eux et leurs successeurs pourront s'étendre dans les terres, y créer de nouvelles habitations, tant pour contribuer à la commodité du pays, que pour faciliter la conversion des sauvages.

Les trois communautés dont il est parlé ici, s'engageaient à honorer Jésus, Marie, Joseph, et à participer chacune à l'esprit de leurs augustes patrons, pour le répandre dans cette église nouvelle. Dès ce temps, l'intention formelle des associés était de confier la conduite du futur hôpital aux hospitaliers que M.

de la Dauversière établirait en l'honneur de saint Joseph, la direction du séminaire à M. Olier, qui commença peu après la fondation de la Compagnie si connue en France sous le nom de Saint-Sulpice, et enfin on espérait charger de la communauté d'institutrices, la personne que la Providence aurait choisie pour ce dessein. Celle-ci était la sœur Bourgeoys, spécialement destinée à faire honorer la très-sainte Vierge Marie dans la colonie de Montréal. Elle a été la fondatrice au Canada de la Congrégation de Notre-Dame-de-Ville-Marie.

Qui n'admire dans la création de ces établissements divers, l'action de la Providence ?



III

LE RAMEAU RAJEUNI.

De Juda tous les fils entourant l'arche sainte,
Vers le ciel font monter leur prière et leur voix.
Qui peut les réunir dans cette auguste enceinte ?
Et pourquoi dans leur main cette verge de bois ?

Hier déjà, pleins de confiance,

Sur l'autel ils ont mis ce bois mystérieux ;
Mais le bois est resté tristement à leurs yeux,
Sans sève, sans vigueur, ainsi qu'un rameau vieux,
Et leur âme déçue a perdu l'espérance.

Les voilà maintenant pour la seconde fois,
Suppliant le Seigneur par le cœur et la voix...

Mais au milieu d'eux j'aperçois

Un nouvel inconnu... Ses yeux ont une flamme
Qui semble le reflet des vertus de son âme ;
Sa belle tête élève un front calme et serein ;
Il porte comme tous un rameau dans sa main,
Mais il semble étonné de cet honneur extrême
Car, quelque grand qu'il soit, il s'ignore lui-même ;
Il est humble, il est pur, c'est pourquoi le Seigneur
A reposé sur lui ses yeux pleins de douceur !...

Approchez-vous, Joseph ! C'est la voix du Grand-

Qui le dit de la part de Dieu ! [Prêtre

Et Joseph, comme tous, dépose en ce saint lieu
Son rameau desséché... Soudain on voit paraître

Un prodige inouï :

Le rameau rajeuni

Montrait ses belles fleurs au regard ébloui !...

Fils de David ! Joseph, à toi toute la gloire ;

A toi tout le bonheur, à toi la Vierge enfin !

Celle que nommera l'histoire,

Celle qui brisera le monstre au noir venin.

A toi ce lis si blanc, cette colombe pure,

Cette fleur embaumée éclore pour l'Eden,

Le Seigneur t'a choisi ; près de sa Créature,

Joseph, remplace-le... Sois son ange gardien !...

A toi tout le bonheur ! Car ta douce compagne,

Plus belle que l'étoile et bien plus pure encor.

S'avance ici vers toi... Le Seigneur l'accompagne,

Et le prêtre à son doigt glisse son anneau d'or...

Salut ! trois fois salut ! chaste époux de Marie,

Car le ciel en donnant, à la Vierge choisie,

Un époux tel que toi, pure et selon son cœur,

Nous donne en même temps un divin Protecteur !

IV

LE DEVOIR AVANT TOUT.

Après de grands revers de fortune et de longues années de tribulations supportées avec un courage tout maternel, Mme C*** avait vu ses malheurs comblés par la perte de deux enfants donnant les plus belles espérances, et celle de son mari, qui les suivit de près dans la tombe.

Les chagrins, les privations, qui avaient ruiné la santé de ce malheureux père de famille, l'enlevèrent du monde au moment où il venait d'atteindre, sous forme d'un modeste emploi, une petite position paisible avec des émoluments qui devaient désormais les mettre à l'abri du besoin. En le perdant, sa veuve

n'avait pas seulement à regretter un ami constant et cher, une société précieuse, mais encore les principaux moyens d'existence de sa famille.

Cette famille, composée encore de quatre enfants, avait désormais pour unique soutien deux jeunes gens dont l'aîné venait d'atteindre sa vingtième année. Leurs emplois, médiocrement retribués, ne promettaient pas d'amélioration prochaine ; et, malgré tout leur dévouement, ils offraient des ressources d'autant plus insuffisantes que leur père avait laissé quelques dettes. Satisfaire les créanciers, dont quelques uns étaient fort pressants, et donner le nécessaire à ses enfants, sous peine de les voir succomber comme leur père, étaient des choses bien difficiles à concilier pour la pauvre veuve ; car pour résoudre ce problème, elle avait vainement essayé d'employer son temps à quelque travail productif ; sa santé, ébranlée par cette

longue suite de peines, lui faisait tout à fait défaut.

L'aînée de ses filles venait d'atteindre sa seizième année : elle était forte, bien constituée, sage, modeste et d'un excellent caractère. Les circonstances malheureuses au milieu desquelles elle avait été élevée, n'avaient pas permis de lui donner une éducation très-complète ; parents et amis y avaient, à tour de rôle, un peu mis la main, et sous le rapport de la science, cette éducation pouvait laisser beaucoup à désirer.

Les mêmes circonstances qui avaient empêché Hélène de se livrer à l'étude en avaient fait une bonne ménagère, première qualité requise dans une femme. Seulement, il ne suffit pas de savoir faire son pot au feu, il faut encore avoir quelque chose à y mettre, sous peine d'en être réduit à la soupe aux cailloux, dont je me dispenserai de

raconter l'histoire, supposant que chacun la connaît.

Se préoccupant de l'avenir de cette jeune personne, les amis de la famille insistaient pour qu'elle apprit une profession ; mais il fallait rencontrer une occasion favorable, où l'innocence de cette enfant, qui n'avait jamais quitté sa mère ne pût être exposée ; et l'on n'en trouvait de ce genre qu'à des conditions irréalisables. Le peu d'instruction d'Hélène lui interdisait l'enseignement, carrière la plus honorable de toutes pour les personnes du sexe ; et l'apprentissage des professions industrielles présentait bien des inconvénients. De respectables mères de famille offraient bien d'enseigner à la jeune fille, ce qu'elles savaient faire : qui des fleurs, qui des modes, qui de la lingerie ; mais elles ne pouvaient la loger et leur résidence était éloignée, l'apprentie aurait eu tout Paris à traverser, matin e

soir. D'ailleurs, quand il ne s'agissait pas de payer une somme impossible, il fallait au moins se résigner à travailler au pair pendant plusieurs années; ce n'était pas là le compte d'une famille besogneuse, qui se voyait dans l'impérieuse nécessité de tirer de cette jeune fille une ressource plus immédiate.

Dans cette inexplicable embarras, la pauvre mère eut l'heureuse pensée de recourir à Saint Joseph, le patron et le pourvoyeur des familles. Troublée comme elle l'était, elle ne songea pas même à lui faire une neuvaine, mais elle lui adressa *deux ou trois fois* de vives supplications, partant du cœur, et le secours qu'elle implorait ne se fit pas attendre. Un emploi de comptabilité dans une maison de commerce des plus respectables lui fut inopinément offert pour sa fille, avec huit cents francs d'appointements, plus la table, dans un quartier médiocrement éloigné du domi-

cile maternel, où elle retournerait chaque soir, et avec la libre disposition des dimanches et fêtes.

Cette position, inespérée, pour une aussi jeune personne, fut acceptée, on le pense bien, avec empressement, mais non sans inquiétude, car Hélène serait-elle en état de remplir des fonctions qui exigent de l'habitude et de l'expérience?... Mais saint Joseph laisse-t-il jamais son œuvre imparfaite? La timide enfant déploya dans ce rôle, si nouveau pour elle, un aplomb, une sûreté de calcul auxquels on ne se serait pas attendu. Elle sut également se faire estimer de ses patrons, aimer de ses collègues et respecter des commis employés dans la maison.

C'eût été vraiment trop beau si ces heureux débuts n'eussent point été marqués du cachet de l'épreuve! Hélène devait inaugurer sa position par un petit sacrifice. La douairière, mère du

chef de l'établissement où elle venait d'être admise, femme d'une piété austère, habituée à ne voir autour d'elle que des personnes d'un âge très-mûr, crut devoir trouver à redire à la coiffure de la jeune fille ; bien que simple et sans prétention, cette coiffure adoptée par les jeunes personnes de son temps, contrariait les idées et les habitudes de la respectable matrone, qui exigea sur ce point une sévère réforme. Celles de mes lectrices qui depuis longtemps ont renoncé au monde, n'apprécieront peut-être pas toute la valeur de l'acte de renoncement exigé ; mais si quelques jeunes filles me lisaient ou seulement quelques personnes qui se souviennent d'avoir été jeunes, elles conviendront que cet oubli de soi qui consiste à adopter par obéissance une mode surannée, ridicule ou actuellement disgracieuse, est un des plus pénibles sacrifices que puisse s'imposer une femme qui n'a pas

dit adieu à toutes les illusions de la vie.

Le feriez-vous, chère Julie, vous qui savez si bien marier les roses à votre blonde chevelure ? L'eussiez-vous fait à seize ans, Emélie, vous dont le front ne porte plus aujourd'hui d'autre ornement qu'une auréole de lin ?

Parmi les jeunes compagnes qui formaient sa société du Dimanche, il s'en trouva plus d'une qui dit à Hélène : ce n'est pas moi qui consentirais à me laisser mener ainsi, j'aimerais mieux renoncer à cet emploi que de m'enlaidir de la sorte !—Nous n'oserions affirmer qu'Hélène ne se dit point quelque chose de ce genre à elle-même, mais le sentiment du devoir reprenant bien vite le dessus, et Dieu et saint Joseph aidant, elle sut résister à ces suggestions tentatrices et se soumettre aux concessions exigées.

Ajoutons qu'elle n'en fut point du

tout enlaidie : la modestie virginale n'est-elle pas la plus belle parure ? Ornée surtout d'une excellente réputation, Hélène se fit tellement remarquer par son assiduité à ses devoirs et le sérieux de sa conduite que des parents de la famille C***, depuis longtemps prévenus contre elle, revinrent de leur erreur et firent des avances tendant à renouer leurs relations d'autrefois, relations agréables, utiles même, mais à coup sûr fort honorables pour la jeune fille qui avait su vaincre d'injustes préventions et ramener un intérêt justement mérité.

Cette petite histoire est simple comme la vérité : Fiction, on l'eût embellie de plus d'incidents sans doute. Puisse-t-elle ajouter à la confiance dans le patronage révééré sous lequel toutes les familles devraient s'abriter !



LE PRIX D'UNE MESSE.

Avant de se rendre sur la place publique pour y trouver quelqu'un qui le louât à la journée, un pauvre ouvrier, nommé Joseph Wilhelm, allait faire régulièrement sa prière dans l'église voisine, et y entendre la sainte messe. Un matin, il se leva plus tôt que d'ordinaire, et dérogeant à sa pieuse habitude, il descendit sur la place avant d'avoir satisfait à sa dévotion.

Il ne tarda pas à reconnaître, que sans laisser de s'aider raisonnablement soi-même, il vaut mieux compter sur la divine Providence que sur une prudence trop humaine. Comme lui, une foule d'hommes de tous les métiers viennent à attendre là que l'on vint les

louer ; mais personne ne se présentait pour leur offrir de l'ouvrage. — Que faire ? se demanda-t-il. — D'accord avec sa foi, son cœur lui dicta la réponse. Il quitta les groupes et la place, se rendit à l'église, y fit sa prière et y entendit une messe. Sa ferveur lui fit illusion sur la durée du temps devant le tabernacle, et, quand il retourna sur la place, loueurs et loués, tout avait disparu.

Pensif et quelque peu triste, Joseph Wilhelm regagnait lentement son humble logis, lorsqu'il aperçut venant à lui, avec ses allures de franche et joyeuse bonhomie, un patron bien connu de la gentille ouvrière, maître Barnabé Zimmezmann.

Ce riche industriel n'était pas précisément ce qu'on appelle un homme irréligieux, mais il avait sur plus d'un point et notamment sur la loi du saint repos et l'obligation de la messe du dimanche, des maximes qui n'étaient

pas d'une orthodoxie irréprochable. Il entendait même dire, sans en paraître trop confus, qu'il avait négligé ses prières cette année, et aussi, je crois, l'année précédente ; ce qui ne l'empêchait pas de porter, avec autant d'aide que bien d'autres, le titre d'honorable homme, et de jouir de la considération de tous ses concitoyens.

Quelques mots de l'ouvrier firent comprendre au brave bourgeois les motifs de sa tristesse.—Je n'ai pas d'ouvrage à te donner, mon cher, lui dit-il ; mon personnel aujourd'hui est au grand complet. Mais où donc étais-tu à l'heure de l'embauchage ?

— J'étais à la messe.

— A la messe.... à la messe.... c'est bien sans doute, l'ami, d'aller à la messe ; mais ne te le cache pas, j'aime ça aussi, la messe ; mais pourtant, mon cher, avant tout il faut vivre, et pour vivre, quand on n'a pas de fortune, il faut travailler.

— Mais, maître, excepté les dimanches et les fêtes, je travaille tous les jours fort et ferme, seulement..... aujourd'hui.....

— Bon, assez ! Tu aimes l'église et la messe, je vois ça. Eh bien ! puisque tu n'as rien à faire, faute de mieux va à l'église ; occupe-toi à entendre des messes et à prier pour moi le temps que tu aurais employé au travail ; et le soir venu, je te paierai au prix courant de la journée. Voyons, mon cher, ça te va-t-il ?

— J'accepte avec reconnaissance, répond Wilhelm en saluant. Et de ce pas il retourna avec bonheur à l'église, et il s'appliqua à remplir scrupuleusement les conditions stipulées.

Le soir venu, notre ouvrier se rend chez son bourgeois. L'honnête homme s'exécuta de bonne grâce, et lui donna le prix établi par l'usage, douze sous bien comptés et un petit pain.

Wilhelm satisfait reprenait en priant Dieu le chemin de sa maison, lorsqu'il rencontra un vieillard noble, imposant et parfaitement au courant des détails de la journée. " Retournez, dit-il, d'une voix grave et irrésistible, annoncez à cet homme qu'il ne vous a pas donné tout ce qu'il vous doit ; et que s'il n'ajoute quelque chose à la somme qu'il vous a remise, il lui arrivera malheur."

L'ouvrier n'osa rien objecter, retourna sur ses pas, et accomplit, non sans un grand embarras, son impérieux message.

Un léger frisson parcourut d'abord tous les membres du Crésus. Mais il se remit presque aussitôt, en pensant que c'était probablement là une ruse de l'avot pour le forcer à dénouer les cordons de sa bourse.— Ah ça, mon cher, dit-il, d'un ton plutôt jovial que mécontent, l'appétit vous vient en mangeant, n'est-ce qu'il paraît ? Ne t'ai-je pas donné, comme à mes meilleurs travailleurs,

douze bons sous et un pain ? Peste ! du train que tu y vas, tu ne peux manquer de faire de bonnes affaires.—Puis se reprenant, et se parlant à lui-même : Au fait, continua-t-il, il est un peu du métier ; il doit mieux s'entendre que moi en prières et en messes, et savoir, par conséquent, ce que cela vaut.

Et il lui compta cinq sous.

Le pauvre Wilhelm avait de l'intelligence et du cœur, et il comprit avec douleur que sa démarche, toute d'obéissance, était attribuée à des motifs diamétralement opposés à ses sentiments. Par un mouvement de légitime susceptibilité, il se sentit pressé de rendre à maître Barnabé les douze sous et le pain, solde de sa journée, et d'y ajouter, bien entendu, les cinq sous de surrogation. Mais il craignait, en cédant à ce mouvement bien naturel, trop naturel même peut-être, de contrister à son tour l'heureux industriel, et de pécher

par un seul acte, contre les vertus de charité et d'humilité. Il se retira.

Mais voilà qu'à quelques pas de là, il se retrouve en face du même vieillard. Il allait, pour se décharger le cœur, lui conter ses doléances ; mais sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche : " allez, recommença l'impassible personnage, dites à cet homme qu'il ne vous a pas donné tout ce qu'il vous doit, et que s'il n'ajoute quelque chose aux sommes qu'il vous a remises, il lui arrivera malheur."

Il est plus facile d'imaginer que d'exprimer la perplexité du digne ouvrier. Si j'obéis aux ordres du vieillard, se dit-il en lui-même, j'offense, j'indigne l'honorable Zimmezmann, qui, après tout, s'est montré ce matin compatissant à mon égard, et m'a indemnisé au delà du prix convenu. Si, au contraire, je résiste...

Un regard impératif et surhumain de l'inconnu suspendit le monologue, et

Wilhelm résigné dut de nouveau s'acquitter du message.

Cette fois le bourgeois fut frappé d'une terreur indéfinissable. Il courut sans mot dire à son coffre-fort, y enfonça vivement et profondément les deux mains, et les retira pleines de pièces, qu'il fit ruisseler sans les compter dans le sein consolé du pauvre ouvrier.

Cette nuit-là même, le Christ Jésus apparut à maître Barnabé Zimmezmann. Il était assis sur son tribunal : son visage portait l'empreinte d'une majestueuse et ineffable sévérité. Il énuméra les fautes de l'honnête et honorable bourgeois ; il les lui reprocha en des termes dont chacun le glaçait d'effroi. Puis continuant : " Sache-le bien, dit-il, si aujourd'hui ce pauvre ouvrier par toi humilié n'avait entendu la messe à ton intention, c'en était fait de toi, la mort te saisissait impitoyablement, tu étais

damné à jamais. Vois et juge si tu lui as donné tout ce que tu lui dois.

Il dit et disparut.

Quand notre bourgeois sortit de son sommeil, ce n'était plus le philosophe insouciant et quelque peu frondeur de la veille ; il était tout trempé de sueur, et plus pâle qu'un mort. A partir de ce moment, il cessa de considérer la prière comme un pis aller, et comprit mieux surtout le prix d'une messe.

Combien d'autres, à leur insu, ont dû à la messe le succès de leurs entreprises matérielles en cette vie, et dans l'autre, le bonheur de leur éternité.

Nous avons cru que cette histoire trouvait naturellement sa place dans les *Légendes de Saint Joseph*. Quel peut être, en effet, le mystérieux vieillard dont il est ici question, sinon, l'auguste financier à qui il a été donné d'apprécier les biens spirituels et matériels

dont Dieu l'a établi le dispensateur, le patron spécial, et par conséquent le régulateur des intérêts de la classe ouvrière, et enfin le patron nominal du bon Joseph Wilhelm en particulier.



VI

LES EPINES ET LES ROSES.

PREMIÈRE ÉPINE.

En mon cœur quel triste combat !

Quitter Marie?... Elle est innocente sans doute

Mais il faut éviter l'éclat...

Ah ! quittons-là, quoiqu'il m'en coûte !...

Ils diront : " Il est fou !... C'est trop cruel vraiment !

Quitter ainsi sa jeune femme !... "

Mais pour moi seul sera le blâme,

Et son honneur sortira triomphant...

Oui, Seigneur, à moi la souffrance,

Je m'incline à tous les décrets.

Donne à Marie une calme existence...

Et fais que dans mon cœur j'étouffe mes regrets...

Oui, demain, bien avant l'aurore,
 De ces lieux je devrai partir,...
 Mais, pour ce soir encore
 Mon pauvre cœur, essayons d'y dormir.

PREMIÈRE ROSE.

Des pleurs inondant sa paupière,
 Le bon Joseph s'est endormi,
 On dirait qu'il murmure encore une prière,
 Et que ses yeux ne sont clos qu'à demi.
 Mais un rayon illumine l'espace,
 Un ange est là qui penche avec respect,
 Son front chargé d'auréole et de grâce
 " — Fils de David ! Calmez à mon aspect,
 Vos soupirs et vos pleurs ; vers vous le ciel m'envoie,
 Ne craignez plus de garder près de vous
 La vierge au front candide et doux...
 Laissez éclater votre joie !
 Car c'est elle qui doit enfanter le Sauveur,
 L'Esprit-Saint l'a formé...Soyez son protecteur."—
 L'âme comme enchaînée à la sainte parole,
 Joseph tombe à genoux ;—à l'ange qui s'envole,

Il jette ces accents,—bien mal traduits par moi—

Mais qui sont un écho de sa sublime foi :

—“ Venez la saluer ! Venez céleste Archange,

Car un instant j'ai pu la soupçonner

Pourra-t-elle oublier cette conduite étrange ?

Pourra-t-elle me pardonner ?

Elle est Mère de Dieu ! ... Non, de l'honneur insigne

De rester auprès d'eux, moi je ne suis pas digne !

Qu'il me tarde, Seigneur, de pouvoir adorer

Le Sauveur qu'elle seule est digne de porter !... ”

Sois béni, Dieu du Ciel, dans ta miséricorde,

Sois béni du trésor que ta main nous accorde !

Et de longs pleurs d'amour s'échappent de ses yeux.

La Vierge les a vus... ils adorent tous deux...

DEUXIÈME ÉPINE.

Un peu de paille délaissée

Par les plus humbles animaux,

Voilà donc, ô triste pensée !

Le plus auguste des berceaux ?

Voilà donc, ô mon divin maître !

Où votre amour vous a fait naître...

Et le pauvre Joseph, dénué de tout bien...
 Pour soulager vos maux, mon doux Sauveur n'a
 [rien...]

O noble Enfant ! créateur de ce monde,
 Le monde, hélas ! ne vous reconnaît pas.
 Vos premiers regards ici-bas
 N'y voient que misère profonde ;
 Vous gémissiez et vous pleurez,
 Et vos petits pieds adorés
 Sous le froid de la nuit frémissent ;
 Pourtant vos larmes se tarissent,
 O doux Enfant ! alors que votre Mère en pleurs
 Vous baise avec amour pour calmer vos douleurs...

Et Joseph, le cœur plein d'une tristesse amère,
 Pleurait en adorant l'Enfant près de sa Mère...

DEUXIÈME ROSE.

Mais d'où viennent ces chants ? Ce sont les cœurs
 [des anges
 Qui, de ce Dieu fait chair, célèbrent les louanges.

Du fond des bois et des vallons,
Les bergers accourent en foule,
Et la grâce du ciel s'écoule
En ces cœurs simples, droits et bons...

Joseph, à cet aspect, se lève,
Sur son front rayonne l'espoir ;
Enfin ! enfin , il va donc voir

Son Sauveur reconnu ! Ce doux espoir met trêve
Aux soupirs de son cœur... Puis, arrivent encor
Les Mages dont le front est ceint d'une couronne ;
Chacun d'eux se prosterne et donne

Les présents apportés : l'encens, la myrrhe et l'or...

Le nouveau-né sourit dans les bras de sa mère,
La grotte, autour de lui, s'illumine et s'éclaire,

Et les rois, les pasteurs prosternés en ce lieu

Le reconnaissent pour leur Dieu...

Ils le nomment Seigneur ; puis, rois et pauvres

Premiers apôtres du Sauveur, [pâtres,

Vont convertir au loin les nations idolâtres...

Que cet instant, Joseph, console votre cœur !...



TROISIÈME ÉPINE.

Tu pleures et gémis, ô céleste Victime !
 Et moi, loin de te consoler,
 Sous ma tremblante main, hélas ! je fais couler
 Ce sang, ce précieux sang qui doit laver le crime
 Les Prophètes l'ont dit : " Des sources jailliront
 " De ces mains, de ce cœur qu'en pleurant je vénère,
 " Mais les hommes ingrats sous leurs pieds fouleront
 " Ce sang précieux qui régénère..."

Cesse tes larmes, car mon cœur
 A les voir souffre un mal extrême ;
 Enfant-Dieu, divin Rédempteur,
 Reçois notre antique baptême !...



TROISIÈME ROSE.

... Et sois nommé Jésus ! Ce nom venu des cieux
 Nous dit ta mission sur la terre :
 C'est le nom du Sauveur, et, par un saint mystère,
 L'homme, par ce nom seul, peut devenir glorieux.

Je vois dans l'avenir des milices nombreuses
 Qui, pour ce nom, combattront vaillamment ;
 Des peuples, des vieillards, des vierges généreuses,
 Par leur sang scelleront leur noble dévouement...
 Je vois ce nom béni par les nations entières,
 Je vois sur lui s'appuyer les prières ;
 Jésus ! oh ! que ce nom possède de vertus !
 Qu'il est doux à mon cœur ! que j'aime à le redire !...
 Et Joseph recueilli, dans un pieux délire,
 Murmurait tendrement ; Jésus ! Jésus ! Jésus !...

 QUATRIÈME ÉPINE.

Il a parlé, le saint Vieillard prophète :
 O Vierge, au cœur si pur ! sous combien de douleurs
 Vous faudrait-il courber votre innocente tête,
 Quand je ne serai plus pour essuyer vos pleurs ?...
 Seule vous porterez la douloureuse épreuve ;
 Votre front, recouvert d'un long voile de veuve,
 Pâlira sous les coups d'un terrible avenir...
 Et ce Fils, votre amour, ils le feront mourir ?...
 Et quand vous souffrirez sans repos et sans trêve,
 Joseph ne pourra pas pleurer auprès de vous...
 Oh ! Seigneur, de son cœur daigne éloigner ce glaive,
 Et sur moi, sur moi seul fais retomber tes coups !...

QUATRIÈME ROSE.

Mais, écoutez ! la sainte prophétie
Nous montre au loin Jésus conquérant, radieux !
Il secouera son manteau d'infamie,
Il sera grand sur terre et plus grand dans les cieux !
Il apporte, il est vrai, la ruine et l'anathème
Aux orgueilleux méchants ; mais combien en retour
Par lui s'exalteront !... Oui, les âmes qu'il aime,
Par l'amour paieront son héroïque amour...
Et Joseph, l'œil brillant d'une flamme sublime,
Vers le ciel fait monter le transport qui l'anime.
O Seigneur ! O mon Dieu, dit-il avec ferveur,
Sois béni par Jésus, cet enfant rédempteur !...

CINQUIÈME ÉPINE.

Nous voilà donc, en ce désert aride !
Il a fallu quitter le toit de nos aïeux.
O Jésus, Roi des rois ! loin d'un tyran avide
Tu fuis sans autre abri que la voûte des cieux.
Cette voûte de plomb dont le soleil te brûle
A tes besoins n'offre point de secours.
Ma volonté pour te servir est nulle.
Si je pouvais du moins, pour toi donner mes jours !

Ta jeune Mère, affaiblie et lassée,
Avec douleur te presse dans ses bras.

Ah ! dans ses yeux, je comprends sa pensée
Si les méchants nous découvraient, hélas !
A Nazareth, pour toi, si doux était mon rêve !
Jésus ! parmi les tiens j' te voyais grandir
Comme un bel arbrisseau qui vers le ciel s'élève :
T'adorer chaque instant eût été mon désir.
Tous ceux qui t'attendaient dans un pieux délire,
Ne pourront donc jouir de tes divins attraits ?
Sous des yeux étrangers s'essaiera ton sourire...
Qu'en mon cœur, ces pensées font naître de regrets !..

CINQUIÈME ROSE.

Mais pourquoi ces soupirs?... Jésus, trésor que
[j'aime !

N'es-tu pas près de nous, loin des yeux ennemis ?
N'es-tu pas à mon cœur, plus cher qu'Israël même ?

Et du Seigneur la volonté suprême

Doit-elle, en ce moment, me trouver moins soumis !

Oh ! oui, mon Dieu, j'adore ta puissance,

Avec amour, je me sou mets,

Et de tes éternels décrets

J'accueille les rigueurs avec reconnaissance...

Mais déjà l'heure est avancée ;
Pour retourner bien sombre est le chemin,
Attendons en ce lieu que la nuit soit passée,
Dieu nous défendra de sa main...

SIXIÈME ROSE.

“ Marchez, ne craignez rien ! ” Ainsi m'a parlé
[l'Ange.

“ Le ciel, pour cet instant, a marqué le retour.”
Qu'en hymne de bonheur notre douleur se change,
Nous verrons Nazareth avant la fin du jour.

De ton bonheur, ô ma patrie
Tu ne te doutes pas encor ;
Voilà Jésus ! voilà Marie !
Voilà ton Sauveur, ton trésor !

Accourez, accourez, jeunes gens, jeunes filles,
Venez tous saluer votre Dieu, votre Roi !
Pères, mères, venez, bienheureuses familles,
Vous tous qui l'attendiez, pleins d'amour et de foi ;
Plus de tristesse, plus de peine,
Le voici ! c'est Jésus ! Joseph vous le ramène !
Et chacun s'empressait autour du doux Sauveur,
Et Joseph souriait, tout ému de bonheur.

SEPTIÈME EPINE.

Fils d'Israël, hélas ! vous regardez mes larmes ;
 Vous ne me reconnaissez plus !.....
 Vous comprendrez mes mortelles alarmes,
 Quand vous saurez que j'ai perdu Jésus !
 Voilà trois jours que sa Mère l'appelle,
 Il ne vient pas... A sa plainte cruelle
 Je sens mon cœur se briser de douleur...
 Qui nous rendra Jésus, notre bonheur ?...
 O Dieu puissant, je fus trop téméraire,
 Quand j'acceptai ce trésor précieux...
 Ah ! j'eusse dû comprendre ma misère ;
 Pour le garder, il eût fallu sur terre
 Un ange pur, exprès venu des cieux...
 Et la foule en passant hochait triste la tête :
 —“ On aura pris leur Fils, se disait-on tout bas,
 “ L'Enfant était si beau !...c'était un vrai prophète !”
 Et de les consoler nul n'essayait, hélas !
 “ Mais ils entrent au temple ; ah ! de Dieu la puis-
 [sance,
 “ Peut seule soulager cette amère souffrance...
 “ Ils vont prier, sans doute...” Ainsi s'entretenaient
 Ceux qui, tout attendris, du regard les suivaient...

SEPTIÈME ROSE.

Mais du Temple béni le voile se lève :

Jésus ! Joseph ! Marie ! est-ce vous que je vois ?

Jésus avec Joseph ! Oh ! n'est-ce point un rêve ?

“ Oui c'est lui, dit Joseph d'une tremblante voix,

“ C'est Jésus !... De bonheur notre âme est inondée,

“ Jésus nous est rendu... La souffrance est passée !...

“ Dieu si bon ! notre voix pourra-t-elle trouver

“ Des accents et des mots dignes de te louer ?

“ O Jésus ! trésor que j'adore,

“ Fais moi souffrir, mais ne nous quitte plus ;

“ Fais-moi mourir, mais que je puisse encore

“ En mourant t'adorer... Reste avec nous Jésus ! ”

Et Joseph transporté, vers le Seigneur adresse

Un regard rayonnant, plein d'un céleste amour.

De Joseph imitons l'ineffable sagesse ;

Et l'épine et la rose acceptons tour à tour.





VII

LE PILOTE IMPROVISÉ.

Il n'est point de pratique plus agréable à saint Joseph que la commémoration de ses sept allégresses et de ses sept douleurs ; il n'est point non plus de moyen plus sûr pour obtenir son assistance. Cette pieuse dévotion tire son origine d'un événement bien connu et rapporté par tous les auteurs qui ont écrit sur saint Joseph. Voici le fait :

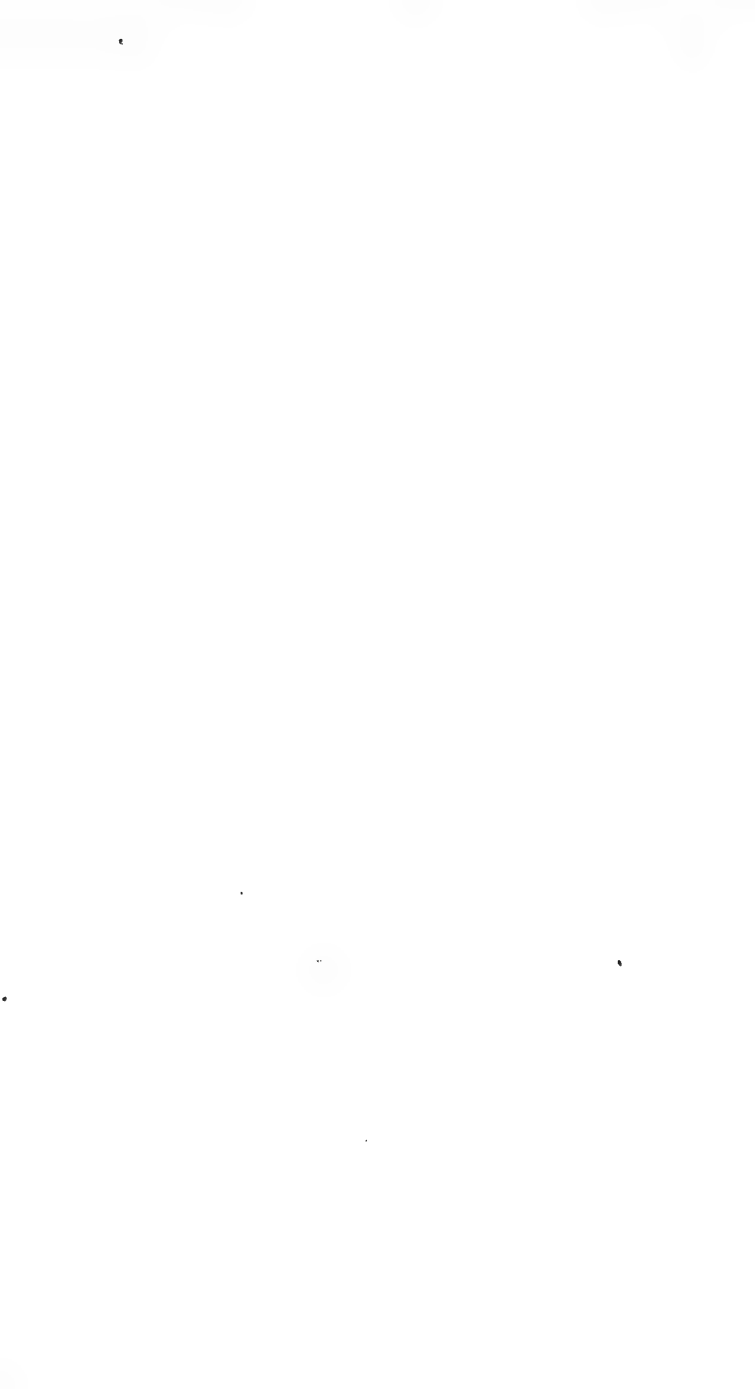
Deux religieux de l'ordre de saint François, naviguaient sur la mer de Flandre ; il s'éleva tout-à-coup une si furieuse tempête que le vaisseau fut englouti avec tout ce qu'il renfermait, c'est-à-dire plus de trois cents person-

nes. Les deux moines eurent le bonheur de se retenir à un débris du navire. Ils furent pendant trois jours et trois nuits le triste jouet de la fureur des vents et des flots. Quelle horrible situation. Leurs forces s'épuisaient de plus en plus et leur suffisaient à peine pour se tenir accrochés à leur planche de salut. Dans ce moment, ils se mettent à invoquer saint Joseph, pour lequel ils avaient toujours eu une dévotion particulière. Le troisième jour, saint Joseph leur apparaît sous la forme d'un homme plein de force et de majesté ; il daigne prendre place au milieu d'eux et s'unir à leurs efforts en semblant partager leurs périls ; il les salue d'un air affable, et déjà ce salut a ranimé leur courage abattu, leur a communiqué de nouvelles forces. Bientôt, il a pris la conduite de leur singulier bâtiment, et les conduisit sains et saufs jusqu'au rivage. Les bons religieux remercient d'abord

le ciel qui les a sauvés, et se tournant ensuite vers l'inconnu, ils le supplient de leur apprendre son nom. “ Je suis Joseph, répondit-il, je suis celui dont le cœur fut comblé par sept allégresses, et déchiré par sept glaives de douleurs. Ma protection est assurée à tous ceux qui en feront mémoire sur la terre. Profitez de cet avis, faites-en profiter les autres.”

Il disparut alors, en les laissant remplis de joie et de reconnaissance.





VIII

L'ECLAIRAGE DE NAPLES.

A une époque déjà loin de nous, vivait à Naples, un bon religieux qui, par sa charité et son dévouement infatigable envers tous, avait acquis une telle influence sur les masses populaires, qu'un mot de sa part suffisait pour leur faire faire tout ce qu'il voulait. A cause de sa petite taille, les *Lazzaroni* ne l'appelaient que *il Padricino*, le petit Père : il était pour eux tout à la fois leur prédicateur, leur médecin, leur juge de paix, et à toute heure de la nuit comme du jour, ils le trouvaient toujours prêt à les servir. Aussi, il était devenu dans la ville une vraie puissance.

Or, en ce temps-là, la ville de Naples ne jouissait pas encore de l'avantage d'avoir ses rues éclairées pendant la nuit, et les malfaiteurs de toute sorte en profitaient largement, aux dépens de la population honnête. Pour apporter quelque remède à cet état de choses, par ordre du gouvernement, le conseil de ville décida que les trois principales rues de la cité, Tolède, Chiaia et Foria, seraient désormais éclairées. On disposa donc une soixantaine de réverbères dans les rues susdites, au grand contentement des honnêtes gens, qui se réjouissaient fort de n'avoir plus à craindre les mêmes dangers que par le passé. Mais ils avaient compté sans les *Lazzaroni*.

En effet, ceux-ci, ennemis jurés de tout ce qui contrariait leurs habitudes, ne purent souffrir en paix qu'on leur enlevât ainsi la facilité de voler, et même de dormir à leur guise; c'était

les toucher à l'endroit sensible. Aussi, devenus furieux, dans la même nuit, ils brisèrent sans ménagement tous les réverbères. Les magistrats, ne voulant pas céder à l'émeute, en firent bientôt replacer de nouveaux, avec menace de la prison pour quiconque oserait y toucher. Mais ce fut parler à des sourds, et malgré toutes les précautions prises, les seconds luminaires eurent le même sort que les premiers. Un troisième essai ne réussit pas mieux que les deux précédents. La pauvre édilité napolitaine, se voyant ainsi battue, était sur le point d'abandonner tout à fait l'entreprise, lorsqu'une idée lumineuse se présenta à l'esprit d'un des membres du conseil.—“Si le petit Père voulait nous venir en aide, dit-il, la victoire serait certainement à nous.” —“C'est vrai, dirent tous les autres, nous avons besoin du petit Père.” — Aussitôt deux membres du conseil furent députés vers

lui, pour le prier de vouloir bien venir traiter avec eux la question. — Le bon Père se rend à l'invitation, les écoute, réfléchit un instant, et leur dit qu'il espère les tirer d'embarras et leur assurer le succès, pourvu qu'on le laisse agir en toute liberté. Aussitôt on lui donne carte blanche, et on se sépare pleins de joie et d'espérance.

Sans retard le petit Père, qui avait conçu rapidement tout son plan, se mit à l'œuvre pour en assurer l'exécution. — Il va trouver immédiatement deux ou trois peintres, des plus pauvres et sans ouvrage ; il les conduit dans la rue *Saint-Joseph*, qui débouche par une de ses extrémités dans la rue de Tolède, et par l'autre sur la place Médina ; il les arrête en face d'une grande muraille, leur commande de la blanchir soigneusement, et ensuite d'y peindre à grands traits un beau saint Joseph.

Les Lazzaroni, qui n'avaient aucun

soupçon du piège innocent qu'on leur préparait, et qui d'ailleurs, sont naturellement artistes, s'arrêtèrent d'abord par curiosité et ensuite avec intérêt pour considérer l'ouvrage que faisait faire le *Padricino* ; d'autant plus que cette peinture à fresque avait la meilleure grâce du monde.

Quand tout fut terminé, le petit Père plaça un flambeau devant l'image du Saint. On se contenta d'en conclure que le bon Père avait une dévotion spéciale à saint Joseph, et comme d'ailleurs son flambeau ne jetait qu'une lumière peu éclatante, personne n'eût la pensée de s'en plaindre. Le lendemain, sur le soir, le Père ajouta un second flambeau au premier ; ce dont les Lazzaroni commencèrent à se montrer mécontents, parce que c'était une nouveauté d'avoir tant de lumière dans une rue qui, jusque-là, avait toujours été si obscure. Le troisième jour, à la même heure, le

petit Père arrive avec trois flambeaux qu'il dispose devant l'image. Alors, les Lazzaroni, plus nombreux que les jours précédents, ne se continrent plus, et se plainquirent vivement à lui-même. Mais le Père, sans tenir compte de leurs plaintes, revint une quatrième fois, et ce fut pour fixer dans le mur un brillant réverbère.

A ce coup, les Lazzaroni comprirent clairement que son intention était de soutenir la mesure voulue par l'autorité contre les mutins, et par les honnêtes gens contre les voleurs ; en un mot, qu'il voulait que la ville fut éclairée. A cette idée, l'indignation générale fut à son comble, le réverbère fut brisé, et toute cette plèbe irritée se mit à crier à tue-tête : *Mort à saint Joseph ! mort à tous les ennemis des Lazzaroni !*

Le petit Père laissa passer l'orage, avec beaucoup de calme, certain comme

il l'était, que personne n'aurait osé toucher seulement un de ses cheveux.

Quand le tumulte se fut un peu apaisé, il demanda qu'on voulut bien l'écouter un instant, et bien loin de leur adresser ni plaintes ni reproches, comme il en avait le droit, il se contenta d'annoncer que le lendemain il se rendrait sur la place du Môle, pour y prêcher publiquement sur la grandeur et la puissance de saint Joseph.

A cette annonce, la curiosité et la joie universelle furent d'autant plus vives, que le Père ne parlait que rarement en plein air, et seulement quand des circonstances très-graves l'exigeaient; aussi, fut-elle bien reçue, et chacun se retira paisiblement chez soi pour attendre le lendemain.

Dès l'aube du jour, non-seulement la place du Môle, mais toutes les rues adjacentes étaient remplies d'une foule compacte; car toute la population de la

cité ayant appris la nouvelle, était accourue avec le plus vif empressement.

Bientôt le petit Père paraît, et il est accueilli par les plus chaleureux applaudissements, auxquels succéda le plus respectueux silence dès qu'il fut arrivé sur l'estrade qui lui servait de chaire.

Le zélé prédicateur sût parler d'une manière si touchante et si efficace au cœur de ce bon peuple, que quand il eût terminé son discours, et qu'avec un doux sourire, il leur adressa cette question : “ Eh bien, mes enfants, maintenant que vous connaissez l'excellence et les mérites de saint Joseph, dites-moi si un humble cierge pouvait suffire pour exprimer notre vénération envers un si glorieux protecteur, et si vous aviez raison de vous insurger contre moi, parce que je voulais l'honorer d'un brillant réverbère ? ”

La foule électrisée, s'écria tout d'une voix :

“ Comment, un réverbère ! il en mérite dix ! il en mérite vingt ! il en mérite cent ! Vive, vive saint Joseph ! vive le gardien de Jésus ! Vive le petit Père ! ” Et à la suite de ce discours, toute la rue de saint Joseph fut pourvue de réverbères ; ensuite, on les multiplia peu à peu dans les rues les plus obscures et les plus désertes, et bientôt la ville toute entière fut illuminée.

Grâce à la Providence, l'incrédule lui-même sera forcé cette fois, de reconnaître que la dévotion à un saint peut être très favorable au progrès et à la civilisation.



IX

LES BERGERS DE BETHLEEM.

Romulus avait élevé un temple à Rome en l'honneur de Janus, révéral comme le dieu de la paix. On en ouvrait les portes pendant la guerre. Les ennemis de son peuple lui mettant toujours les armes à la main, elles ne furent fermées que deux fois avant le règne d'Auguste. Elles venaient de l'être pour la troisième fois, faute de combattants. Le Pacificateur universel voulait naître au moment où toute la terre goûterait les douceurs de la paix.

Le temple de la Paix s'écroula alors sur ses fondements, pour annoncer que, dans une province inconnue de l'empire, une vierge venait de l'enfanter.

Auguste apprit de l'oracle d'Apollon que les démons étaient obligés de fuir devant le jeune enfant d'Héber, maître des dieux et dieu lui-même, pour rentrer dans leurs sombres demeures, et que leurs autels muets devaient être abandonnés.

*Me puer Hebreus, divos Deus ipse gubernans,
Cedere sede jubet, tristemque redire sub... :
Aris ergo dehinc tacitis abscedito nostris.*

Deux hécatombes lui avaient fait obtenir cette réponse.

Le sénat, dont les membres votaient comme un seul courtisan, venait de lui décerner des autels et l'encens réservé aux dieux. Auguste, au lieu d'agréer de pareils honneurs, reconnût qu'il n'était qu'un mortel ; et s'enfermant dans une salle reculée de son palais, seul avec la pythonisse, il lui demanda s'il ne viendrait pas au monde un homme plus grand que lui. C'était le jour

précisément de la naissance du Sauveur. La Vierge mère de Dieu lui apparut en ce moment au haut du Capitole, tenant son divin enfant dans ses bras. La sibylle, saisie de l'esprit qui l'agitait dans ses inspirations, s'écria aussitôt : “ *Ara primogeniti Dei.*”

Voilà l'autel du premier né de Dieu. Cet enfant est plus grand que toi, c'est lui qu'il faut adorer. (Suidas, Nicéphore, Vincent de Beauvais, Jacques de Voragine, Baronius et d'autres).

Constantin le Grand fit bâtir en ce lieu même, dit Cornille de la Pierre, un temple en mémoire de cet événement, et en l'honneur de la très-pure Vierge et de son Fils, qui subsiste encore aujourd'hui et que le peuple de Rome appelle toujours Ara Cœli, autel du Ciel.

A Bethléem, la crèche était aussi un autel sur lequel montaient les adorations parfaites de Marie et de Joseph,

mêlées à celles des Anges descendus de leurs trônes pour rendre leurs devoirs au Verbe fait chair.

C'était l'accomplissement partiel de ce que figurait un des types les plus aimables de Jésus, Joseph vendu par ses frères, jeté en prison, et plus tard devenu l'intendant de Pharaon, pour sauver la vie à sa famille. Les gerbes qu'il liait en songes étaient saluées par celles de ses frères, et il se voyait adoré par le soleil et la lune ainsi que par les étoiles. Ce qui ne présageait pas seulement son élévation et les abaissements de Jacob et de tous ses enfants devant lui, mais aussi la gloire de Jésus et les hommages que devaient lui rendre sa mère, son père d'adoption et ses frères.

Quels étaient donc ses frères ? Tous les hommes, car il était entré dans la famille d'Adam ; il leur donna le nom de frères, et Dieu déclare qu'il est son

premier-né. Les hommes devaient donc venir à ses pieds l'adorer à leur tour. Les premiers invités à lui payer ce tribut sont de pauvres pasteurs de brebis, parce qu'il s'honorera lui-même du titre de pasteur et qu'il donnera sa vie pour ses brebis.

Il y avait aux environs de Bethléem, dit l'Évangile, des pasteurs qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour-à-tour à la garde de leurs troupeaux. Tout-à-coup un ange du Seigneur se présenta devant eux et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. Mais l'ange leur dit :

“ Ne craignez pas. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ ; et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trou-

verez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.”

Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant le Seigneur et chantant : “Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.”

Les voix harmonieuses avaient cessé de faire entendre leurs merveilleux concerts, les échos de soupirer leurs derniers accords ; les formes radieuses s'étaient évanouies, ne laissant après elles qu'une traînée de lumière presque effacée par la clarté des étoiles, et les bergers regardaient encore vers le point du ciel, témoin d'un spectacle si surprenant ; leur oreille attentive semblait entendre encore. Ils restaient immobiles, penchés sur leurs houlettes, et ne pouvaient sortir de leur ravissement.

Enfin, se relevant, il se dirent l'un à

l'autre : "Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé."

Ils prirent les plus riches offrandes de leurs pauvres cabanes : du lait, des fruits, des agneaux, et, à la lueur des astres de la nuit, s'acheminèrent vers la petite cité de David.

Moïse, attiré autrefois par les flammes étincelantes d'un buisson qui brûlait et ne se consumait pas, laissa les troupeaux de son beau-père Jéthro, et entendit la voix de Dieu qui lui annonça la délivrance du peuple d'Israël.

Les pasteurs de Bethléem trouvèrent le véritable buisson ardent au terme de leur course. Le cœur de Marie était un foyer brûlant des flammes les plus vives et les plus ardentes. Saintes et inextinguibles, ces flammes ne le consumaient pas, mais le faisaient fleurir, et il produisait le Verbe de Dieu, qui nous délivre de l'oppression du noir Pharaon. Et lui-même, si nous en

croyons saint Vincent Ferrier, dans une instruction sur la nativité, resplendissait au loin : “ Au sortir du sein de sa mère, nous dit-il, le Sauveur parut éclatant comme le soleil émergeant du sein de l'aurore, et l'heure de minuit fut changée en plein midi.”

Le firmament, la terre, les mers et les vastes abîmes de l'univers parurent moins admirables aux bergers que la pauvre grotte de Bethléem. Toutes questions à saint Joseph et à Marie leur parurent inutiles. Ils ne demandèrent pas pourquoi l'enfant qu'on leur annonçait comme le Christ du Seigneur n'avait pas vu le jour dans un palais somptueux, pourquoi ne couronnait-on pas son front, pourquoi la pourpre ne s'étalait pas sur ses épaules, pourquoi les pierreries ne relevaient pas ses habits, pourquoi son berceau ne ressemblait pas à un trône, pourquoi il n'était pas entouré de soldats et de ministres ?

Pour reconnaître Celui pour qui les mondes ne sont que comme quelques atômes, on leur avait donné pour signes de pauvres langes, une crèche, un peu de paille. Ils voyaient tout cela comme ils avaient vu les merveilles qui les avaient amenés. Leur foi n'était pas une surprise ; une ardeur inconnue les enflammait. Ils se prosternèrent et offrirent leurs présents. Puis, ils racontèrent à Marie et à Joseph les paroles des anges, et les prodiges qui avaient eu lieu.

Joseph les affermissait, il écartait jusqu'aux moindres nuages de leurs yeux par la révélation discrète de ce qu'il avait vu lui-même. Il leur faisait connaître l'avertissement de l'ange dans son doute, la prophétie de Michée, les grandeurs du Messie, et d'autres faits qui rendaient inébranlables leur persuasion et leur dévouement, et mettaient sur leurs lèvres des louanges qui

se répandaient bientôt pour la gloire de Dieu dans toute la contrée.

Pour Marie, elle se taisait. Elle n'avait pas à faire connaître des mystères dont elle était l'instrument principal. La modestie lui commandait cette réserve.

Elle méditait et savourait les dons du Seigneur. Et quels sujets plus capables d'absorber toutes ses pensées et d'exciter en elle des sentiments indicibles. Les promesses de l'archange Gabriel, les prophéties de Zacharie et d'Elizabeth, la sanctification de Jean-Baptiste, l'éclaircissement de Joseph, dont l'incertitude était dissipée pour toujours, sa maternité virginale, le dénuement de son fils, sa faiblesse, sa pauvreté, l'adoration des bergers, quelle source de réflexions inépuisables ! Chaque fait, en particulier, ou leur rapprochement et la comparaison des uns avec les autres, tout ne pouvait-il pas

la plonger dans une extase continue ? Quels heureux effets elle voyaient découler ensuite de ces événements ? Les hommes qui, dans leur témérité et leur précipitation fatales, avaient cru devenir semblables à Dieu, devenaient maintenant des dieux, la Divinité s'étant faite la chair de sa chair : *caro Christi, caro Mariæ*, toutes choses étaient réparées, et la gloire de Dieu en serait plus connue et plus étendue. Cette contemplation imprimait dans sa mémoire le souvenir ineffaçable de tous les faits divins qu'elle devait un jour confier aux évangélistes.—Elle agissait sur les bergers plus encore que les paroles de Joseph. Il leur était impossible de résister à un bonheur si éloquent dans son silence. Ils ne quittèrent donc pas ce lieu sacré sans rendre à Dieu de nouvelles actions de grâces, et, une fois revenus à leurs troupeaux, ils n'eurent rien de plus pressant et de plus doux

que de faire le récit de la nuit sainte à leurs amis et à leurs familles.

La tradition a transmis jusqu'à nous des faits gracieux qui ont suivi l'adoration des bergers, qui attestent la présence de Marie et de Jésus dans les environs de Bethléem, et qui ont toujours été accueillis avec respect.

Un jour, Marie se trouvait à l'entrée du village des Pasteurs ; elle voulait éteindre sa soif et celle de l'Enfant ; mais l'eau du puits était très-profonde, et ceux qui étaient là refusaient de lui venir en aide. A peine se fut-elle baissée sur le bord du puits que l'eau s'éleva d'elle-même jusqu'à elle. Ce fut dès lors le puits de Marie.

A deux cents pas de Bethléem est la grotte du Lait de Marie. La Vierge-Mère y étant entrée pour allaiter son Fils, quelques gouttes de son lait virginal, tombées par terre, donnèrent à ce lieu une vertu qui n'a pas encore

péri. Les pèlerins y viennent prier et emportent dans leurs pays une eau blanche qui suinte de la roche, sous le nom de Lait de la Vierge.

A mi-chemin de Bethléem et de Jérusalem était aussi le térébenthe de Marie. Marie et Joseph se reposèrent sous son ombre. Ses branches formèrent en s'élançant, une magnifique couronne sur la tête de Jésus, comme pour rendre hommage au Dieu de la nature et à son auguste Mère. On l'admirerait encore dans notre siècle, si, après dix-sept cents ans d'existence, il n'avait pas été détruit par le propriétaire d'un champ voisin, sous prétexte que sa moisson était sans cesse foulée aux pieds par les chrétiens et les pèlerins. Une mort misérable le punit, peu de temps après, de son incrédulité.

On rapporte enfin qu'une des vaillantes tribus arabes, sur les récits des choses merveilleuses arrivées à Beth-

léem, descendit de ses montagnes et vint jurer fidélité à Jésus, dans son berceau. Ce qui est certain, c'est que l'image de Marie, tenant son divin Fils entre ses genoux, était peinte sur une colonne de la Kaaba, leur temple ou maison sacrée, et que Marie et Jésus furent mis au nombre de leurs trois cent-soixante divinités. Ils se prosternaient devant eux pour leur demander des vents et des saisons favorables. L'histoire assure même qu'après le massacre des Innocents, ils se levèrent en poussant des cris de sang et de mort pour venger Jésus et Marie, et qu'ils osèrent attaquer Hérode, défendu par son armée et par les Romains.



X

LE FESTIN DE NOEL.

“Pepita, ma bonne Pepita, se hasarda de dire à sa gouvernante, un bon bourgeois de Valence, qui avait tourné au moins sa langue sept fois dans sa bouche avant de se décider à parler ; Pepita, je voudrais vous prier de préparer un bon et succulent dîner pour le jour de Noël.”

A ce début, où perçait la crainte qu'elle inspirait à son maître, Pepita fronça le sourcil, et témoigna par tous ses mouvements, une contrariété à laquelle avait pu s'attendre l'honnête bourgeois espagnol.

—Vous vous y prenez bien tard, maître, répondit-elle d'une voix aigre ;

nous sommes au 23 décembre, et c'est Noël après-demain.

—Mais vous avez plus de vingt-quatre heures pour faire vos préparatifs.....

—Vous moquez-vous, maître ? on voit bien que vous n'avez pas la moindre idée des peines que donne un ménage ! Ces vingt-quatre heures ne sont-elles pas déjà plus qu'employées ? Ne faut-il pas frotter les meubles, les carreaux de vitre, et toute la maison, comme à la veille de chaque grande fête ?

—Vous remettrez cela de huit jours ; la maison est propre comme un bijou !

—On voit bien que vous n'y entendez rien..... Et puis, ma conscience donc ! Ne faut-il pas que je la nettoie aussi. Vous êtes bon, vous, maître, il semble que vous seul ayez le droit de faire votre salut ! Si vous jugez à propos de communier dans la nuit de Noël,

pourquoi donc ne voulez-vous pas que j'en fasse autant ? Est-ce que mon âme aurait moins de valeur que la vôtre ?

—Eh ! non, ma bonne Pepita ; vous savez que cela est bien loin de ma pensée ; je veux au contraire vous faire mériter le ciel....

—Par ma patience, n'est-ce pas ? Vous l'exercez singulièrement, maître. Je ne sais à quoi tient que je ne vous quitte pour aller finir mes jours dans un couvent, où je pourrais, du moins, faire en paix mes exercices de dévotion.

—Oh ! ne me quittez pas, Pepita ; que deviendrais-je sans vos soins ! Attendez ma mort pour vous retirer dans un couvent ; vous serez alors en état d'y payer une petite pension.

—Que parlez-vous de mort, señor, dit la gouvernante, en essuyant une larme vraie ou feinte ; vous vivrez s'il plaît à

Dieu, longtemps encore ; je vous soigne assez bien pour cela.

—Je sais, ma bonne, tout ce que je dois à votre sollicitude ; mais ne sauriez-vous ajouter à vos complaisances celle de me laisser donner un petit dîner le jour de Noël.

—Pourvu qu'il n'y ait pas beaucoup de monde !

—Non ; seulement une famille, composée de trois personnes : un homme, une femme, un enfant.

—M'est avis qu'une *olla podrida* et un rôti suffisent pour cela.

—D'accord ; mais ce sont des personnages que je désire traiter avec toute la distinction possible : ainsi que le rôti soit un beau faisan, farci de truffes, sans compter quelques petits hors d'œuvre délicats, et quelques-uns de ces mets sucrés que vous savez si bien confectionner, Pepita.

—Si ce sont des gens de distinction,

pensa la servante, ils me donneront sans doute quelque petite gratification, comme il est d'usage quand on sait vivre.

Elle fit donc avec zèle ses préparatifs ; mais grand fut son désappointement quand elle reconnut dans les convives attendus des voisins pauvres et de médiocre condition, que son maître reçut avec toute sorte de cordialité, de prévenances, d'affection même.

Elle les servit avec une humeur massacrant, que l'amphytrion cherchait à dissimuler de son mieux en faisant lui-même les honneurs de sa table, où les meilleurs vins de la cave étaient généreusement présentés.

Jamais ces bonnes gens n'avaient fait un si confortable repas.

L'année suivante, nouvelles circonlocutions de la part du maître, nouvelles difficultés de la part de la servante pour se prêter à ce qu'elle appelait une

ridicule fantaisie. On l'a déjà compris, cette femme exagérait son embarras et le mérite de ses services intéressés ; elle avait su persuader à son maître que ses soins étaient indispensables à son existence, et abusait singulièrement de l'autorité qu'il lui avait laissé prendre.

Depuis longtemps, parents et amis du vieillard avaient été écartés par l'opposition et les mauvaises façons de cette femme.

Tel est souvent le sort des égoïstes qui, pour avoir redouté les charges sacrées du mariage, tombent dans leur vieillesse sous le joug tyrannique d'une servante dépourvue au moins d'éducation, sinon de bons principes.

Ce n'était pas précisément le cas du héros de ce récit, qui veuf, et qui avait lieu de regretter sa défunte épouse qui, malgré les imperfections dont il avait pu l'accuser, jamais ne lui avait rendu

la vie aussi difficile comme sa gouvernante.

Bien qu'il se laissât ordinairement mener par Pepita, il fit cette fois une résistance vraiment héroïque.

—Vous voulez donc encore une fois traiter des gueux ! lui dit-elle.

—Tout beau, Pepita, j'en ai fait le vœu, et il faut bien que je l'accomplisse : voyons, vous qui avez de la religion, n'avez-vous jamais été peinée en songeant aux rebuts que la Sainte-Famille a éprouvés à Bethléem, et ne regrettez-vous pas de n'avoir pas été sur son chemin pour faire bon accueil à ces hôtes vénérables. Eh bien ! ce que nous n'avons pas été à même de faire alors, puisque nous n'existions pas, nous pouvons le faire aujourd'hui, en accueillant en mémoire d'eux les pauvres qui nous les représentent.

Malgré son mauvais caractère, Pepita avait quelques sentiments de piété, et

cet appel fait à son cœur, ne fut pas stérile. C'est ainsi que la vraie charité est contagieuse. Pepita accueillit donc cette fois les pauvres convives de son maître avec plus d'égards et ne laissa pas désormais de s'améliorer dans l'exercice de cette hospitalité annuelle, à laquelle désormais elle ne mit plus d'obstacle. Dorénavant, elle servit même d'aide-de-camp au vieillard dans la distribution de ses aumônes ; et, sans négliger de lui faire faire un peu son purgatoire, elle l'accompagna ainsi jusqu'à la porte du paradis.

Parvenu à une vieillesse avancée, le digne bourgeois sentit enfin s'approcher son dernier jour.

Malgré sa vie pure et charitable, qui semblait lui permettre une sainte et heureuse mort, il se jugeait sévèrement aux lueurs naissantes de l'éternité.

Il se reprochait de n'avoir pas été assez fervent, assez mortifié, et surtout,

regrettait de n'avoir pas fait encore plus d'aumônes.

—A quoi me servira désormais, disait-il, cette boue que j'ai tant ménagée, et que je ne puis emporter avec moi ?

J'en ai bien répandu, il est vrai, quelque peu dans le sein des pauvres ; mais, si ma vie était à recommencer, jugeant des choses de ce monde comme je le fais aujourd'hui, j'en aurais été bien moins parcimonieux.

Le démon cherchait à exploiter cette disposition pour le jeter dans le découragement, et lui inspirer des terreurs, que la voix toujours un peu aigre de Pepita ne parvenait point à calmer, tout au plus celle du prêtre, qui lui apportait les secours de la religion, le consolait-elle momentanément.

L'agonie allait commencer.

Tout-à-coup la chambre du malade, où l'on ne laissait pénétrer aucun

étranger, s'ouvre d'elle-même, et trois augustes visiteurs se présentent au chevet de l'agonisant.

C'étaient Jésus et Marie, l'espérance et le salut des mourants ; c'était Joseph, le patron de la bonne mort.

Leur vue seule devait illuminer d'un rayon de joie le regard éteint du moribond, mais combien surtout son cœur dut se dilater, quand il ouït de leurs bouches sacrées ces consolantes paroles :

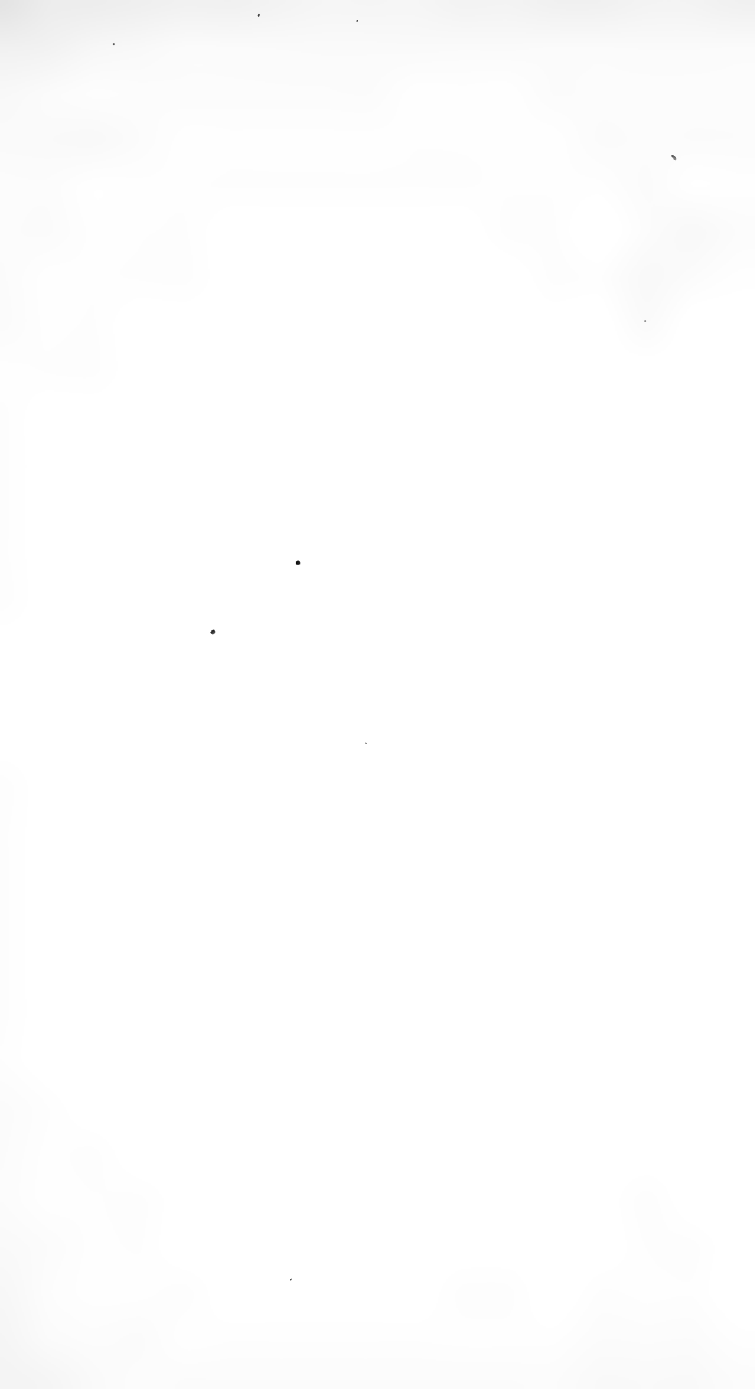
“ Tu nous a si souvent fait asseoir à
“ ta table qu'il est bien juste que nous
“ venions enfin t'inviter à t'asseoir à
“ la nôtre.”

Divinement consolé, le malade rendit son âme dans la paix et la joie du Seigneur, et alla prendre place à la table céleste.

Le témoignage de saint Vincent-Ferrier garantit l'authenticité de cette histoire miraculeuse. Le pape Pie VII a consacré l'exemple touchant donné

par le bourgeois de Valence en accordant une indulgence de sept ans et sept quarantaines à toutes personnes qui donneront à manger à trois pauvres en mémoire de Jésus, Marie et Joseph, pourvu qu'elles aient un vrai repentir de leurs fautes; cette indulgence devient plénière si, ce jour-là, l'auteur de cette bonne œuvre s'est confessé et à communié. Quant aux membres de la famille qui contribuent, ne fut-ce que par leur présence à cette œuvre hospitalière, et aux serviteurs qui y participent par leurs concours, ils gagnent chacun cent jours d'indulgence. (Pie VII, 1815.)





XI

LA MODISTE PARISIENNE.

On a vu des saints dans tous les états, et les professions qui semblent les moins compatibles avec une vie évangélique, ont au ciel leurs représentants, dont les œuvres sont d'autant plus méritoires qu'elles ont été exercées au milieu d'éléments moins favorables au salut : tout le monde connaît cette vérité, et pourtant ce n'est pas un sujet de médiocre surprise qu'on éprouve en rencontrant le cachet de la plus véritable sainteté dans une modiste, vivant au sein d'une capitale appelée à bon droit la moderne Babylone.

C'est que l'*Esprit souffle où il veut*, et

sait choisir ses élus là où il lui plaît. La personne dont nous voulons esquisser quelques traits, fut éprouvée dès son jeune âge par l'égoïsme et la dureté d'une mère, qui en avait fait son souffredouleurs ; ayant ainsi été exercée au renoncement dès ses plus tendres années, elle contracta de bonne heure l'heureuse habitude d'une soumission et d'une abnégation peu communes, dont elle devait avoir grand besoin dans toute la suite de sa vie. Elle rapportait à Dieu toutes ses actions et tous ses sacrifices, et invoquait souvent Marie et Joseph, en qui elle se sentait une confiance toute filiale ; confiance qui l'amenait souvent et lui faisait trouver sa seule consolation aux pieds de leurs autels.

Des revers de fortune furent les moindres chagrins : recherchée en mariage par un homme estimable, qui l'avait distinguée dès l'enfance, elle vit toutes ses

espérances de bonheur domestique renversées par la volonté de sa mère, qui l'obligea à contracter un mariage contre son cœur. Dans cette position, qui sert d'excuse à plus d'une femme pour autoriser leurs faiblesses, les tentations ne furent point épargnées à ce cœur mésallié : le prétendant éconduit mourut de chagrin, son ancienne fiancée trouva dans le sentiment du devoir le courage de vivre ; et pourtant, ce devoir lui fut rendu bien amer par l'indigne époux que sa soumission filiale l'avait forcée d'accepter. Homme de paresse et de plaisir, il trouvait commode de laisser à sa femme toutes les charges du ménage, y compris celle de le nourrir lui-même. Tous les emplois étaient trop pénibles pour lui, mais rien n'était assez bon, assez beau pour ses besoins personnels. Pour excuser cette conduite, ainsi que d'odieuses brutalités, il publiait contre sa femme des

calomnies que personne ne croyait, tant la vertu de celle-ci était évidente. Après de longues années de pareils procédés, patiemment supportés par la douce victime, son bourreau ayant enfin trouvé une position à sa convenance, il jugea à propos d'en jouir à lui seul, et quitta le domicile conjugal, en emportant tout ce qui s'y trouvait, ne laissant à sa femme que des chambres vides, la charge de quatre enfants, et, pour tout dédommagement, le bienfait de son absence.

On comprend que le pain était rare, et que les ressources modiques tirées d'un travail inexactement rétribué manquaient souvent dans cette famille. La pauvre mère allait alors dans quelque église, se prosterner dans la chapelle de la sainte Vierge, et là s'adressant aux augustes époux de Nazareth, qui, eux aussi, avaient vécu de leur pénible labeur, elle leur exposait sa détresse

avec la plus confiante simplicité, et jamais sa prière n'était inefficace.

Un jour qu'en pareille circonstance, elle rentrait chez elle, sereine et joyeuse, joyeuse surtout de l'appui de ses saints protecteurs, et venait de toucher une petite somme, dont le premier emploi avait été l'achat d'un pain de quatre livres, et de quelques fournitures pour son travail, la modiste, fort surchargée, s'aperçut qu'elle avait perdu les *poches* qui contenaient tout son trésor. Aussitôt, sans se déconcerter, elle retourne à l'église où elle a prié avec succès quelque temps au-paravant, et s'adressant à Joseph et à Marie, elle leur rappelle avec simplicité que c'est à leur protection qu'elle est redevable de ses faibles ressources, et les conjure de ne pas permettre que ce fruit de leurs bienfaits soit perdu pour elle : " Vous êtes mon père et ma mère, ajoutait-elle, (c'était là sa formule or-

dinaire), vous m'avez habituée à compter sur vous ; m'auriez-vous donc secourue en vain ? Non, vous ne permettrez pas que mon espoir ait été si cruellement déçu, et vous saurez bien me faire rentrer en possession de ce que je dois à vos bontés et que vous savez m'être si nécessaire ! ”

Et calme et souriante, elle s'en revenait chez elle avec ses maigres provisions : en abordant sa concierge, elle s'informe si personne n'était venu rien apporter pour elle.

—Vous attendez donc quelque chose ? lui dit cette femme, curieuse, et, comme la plupart de ses pareilles, ne demandant qu'à entrer en conversation.

—Ah c'est que j'ai perdu mes *poches*, répondit M^{me} X., et je m'attends à ce qu'on vienne les remettre à mon adresse.

—Vous êtes bonne, madame, lui dit

la portière, de croire que ceux qui ont fait cette trouvaille s'empresseront de vous en faire la restitution ! Ce qui est bon à prendre est bon à garder ; allez : vous pouvez bien faire une croix dessus.

—Pardonnez-moi, je compte sur une restitution, parce que j'ai chargé de ce soin la sainte Vierge et saint Joseph ; ils savent que j'en ai besoin et ils ne m'ont jamais laissé dans l'embarras.

La portière éclata de rire, tandis que la locataire, sans se mettre en peine de ses ricanements, montait l'escalier pour préparer le modeste repas de la famille.

Arrivée au palier, ce fut un autre embarras, auquel elle n'avait pas d'abord songé : la clef de l'appartement était égarée avec les poches. Réclamer les services d'un serrurier, sans aucun moyen de lui payer la faible rétribution usitée en pareil cas, était encore un problème à résoudre ! Mais, en vé-

rité, M^{me} X. n'eut pas le temps de faire tant de réflexions : à peine était-elle parvenue devant sa porte qu'elle entendit la voix de sa concierge l'interpeller, en criant qu'un Monsieur demandait à lui parler.

Ce Monsieur était porteur des poches, si fermement attendues, y ayant trouvé l'indice de la personne à qui elles appartenaient, il n'avait rien eu de plus pressé que de venir les lui remettre, la supposant fort inquiète.

—Mais non, Monsieur, je n'étais nullement inquiète, ajouta M^{me} X., après l'avoir remercié, je me doutais bien que quelqu'un me les rapporterait.

—Votre sécurité m'étonne beaucoup, Madame, répondit l'obligeant personnage : en vous restituant ce qui vous appartient, je n'ai fait que la chose du monde la plus simple et la plus juste, mais enfin, vos poches auraient pu tomber en de mauvaises mains.... Je

vois que vous êtes douée d'une haute philosophie, et ne faites nul cas de l'argent ; sans doute votre position vous met au-dessus d'une pareille perte.

—Tout au contraire, Monsieur, cet argent est tout ce que je possède au monde ; et je suis loin de le mépriser, car il m'est tout-à-fait nécessaire pour faire vivre ma famille ; mais j'avais recommandé cette affaire à la sainte Vierge et à saint Joseph, ils sont mon père et ma mère, ils ne m'ont jamais abandonné, et vous voyez la preuve aujourd'hui, que mon espérance en eux n'a jamais été vaine.

—Voilà effectivement qui me confond ; je suis protestant, et comme tel, je n'ai jamais voulu croire à l'efficacité de l'invocation des Saints ; mais voilà un fait dont je suis singulièrement frappé et qui m'inspirerait presque le désir de me faire catholique.

—Et moi, s'écria la portière, catholi-

que à gros grains, qui n'avait pas manqué d'être attentive à ce colloque.— Moi ! voilà qui m'inspire l'envie de me convertir et de devenir meilleure chrétienne que je n'ai jamais été jusqu'ici....

Espérons que ces salutaires vellétés n'auront pas été vaines !



XII

UNE RENCONTRE.

Les quarante jours après la nuit de la naissance miraculeuse sont écoulées ; et le moment est venu où la Vierge Mère doit monter au temple du Seigneur pour y présenter l'Enfant-Jésus. Avant de suivre la sainte famille dans ce voyage mystérieux à Jérusalem, arrêtons-nous un instant à Bethléem, et pénétrons avec amour et docilité les mystères qui vont s'accomplir.

La loi de Moïse, type parfait du gouvernement théocratique, avait dû rappeler sans cesse au peuple hébreu sa dépendance entière du Créateur. Reléguée dans une petite portion de la terre, cette nation privilégiée devait y

garder le dépôt sacré des vérités primitives, défigurées par les cosmogonies fabuleuses et les aberrations philosophiques des païens. Avec un but semblable, Moïse ne pouvait pas laisser passer inaperçu, dans la vie de la femme juive le bienfait de la bénédiction donnée à ses entrailles. L'honneur d'avoir une postérité florissante était trop grand pour qu'elle ne témoignât pas sa reconnaissance au Seigneur; et d'un autre côté la croyance à la tache originelle faisait regarder comme souillée d'une impureté légale la mère de l'enfant nouveau-né. De là les deux sacrifices d'holocauste et d'expiation, imposés à la femme qui depuis peu avait enfanté. Un second commandement divin déclarait tous les premiers-nés la propriété du Seigneur, et prescrivait la manière de les racheter. Le prix de ce rachat était cinq sicles, au poids du sanctuaire, qui représentaient vingt oboles.

Marie, fille d'Israël, avait enfanté ; Jésus était son premier-né ; sans doute, un tel enfantement, un tel nouveau-né, ne permettait pas l'accomplissement de la loi des juifs. Quel rapport pouvait avoir avec les épouses des hommes la chaste épouse de l'Esprit-Saint, vierge dans la conception de son Fils, vierge dans son ineffable enfantement, toujours pure, mais plus pure encore après avoir porté dans son sein, et mis au monde le Dieu de toute sainteté ? Si elle considérait la qualité sublime de celui qui avait daigné prendre naissance en elle, cette majesté du Créateur, du prince de la paix, du roi immortel des siècles, de l'arbitre souverain de l'univers, comment aurait-elle pu penser qu'un tel fils était soumis à l'humiliation du rachat comme le dernier des esclaves.

Mais Marie était la plus humble des femmes ; elle se souvint de ses devoirs comme fille de Sion, et négligea pour

les remplir, ses prérogatives de mère de Dieu. La Vierge ne pensa point agir contre l'honneur de son fils, ni contre le mérite glorieux de sa propre intégrité, en venant chercher une purification extérieure dont elle n'avait nul besoin. Aussi, dans le terme exigé, elle se mit en marche pour aller présenter au temple son enfant avec sa modeste offrande : la loi avait désigné la tourterelle ou la colombe pour la femme indigente : innocents oiseaux, dont le premier figure la chasteté et la fidélité ; et dont le second est le symbole de l'innocence et de la simplicité.

Quel admirable voyage que celui de Marie et de Joseph allant de Bethléem à Jérusalem ! Le vieillard porte l'humble offrande des deux colombes et les cinq sicles, prix du rachat du premier-né. L'enfant divin repose doucement dans les bras de sa mère, elle le presse sur son cœur durant toute la longueur

de cette route fortunée. Le ciel, la terre, la nature toute entière, sont sanctifiés par la bénigne présence de leur miséricordieux Créateur. Les hommes au milieu desquels passe cette mère chargée de son tendre enfant la considèrent, les uns avec indifférence, les autres avec intérêt; mais nul d'entre eux ne pénètre encore le mystère qui doit les sauver tous.

Enfin, cette sainte et sublime famille est entrée dans Jérusalem. Jerusalem, Bethléem, Nazareth! Les noms de ces trois villes auxquelles se rattache la vie mortelle du Rédempteur, ne rappellent-ils pas, dans leur magnifique progression, les plus saisissantes merveilles de puissance et de bonté? Le Sauveur du monde est conçu à Nazareth qui signifie *la fleur*, car il est, comme il le dit dans le cantique mystérieux de l'amour, la fleur des champs et le lis des vallons, et sa divine odeur nous réjouit. Il naît

à Bethléem, *la maison du pain*, afin d'être notre nourriture, notre vie, le germe précieux de notre immortalité. Près de Jérusalem, ville sacrée dont le nom signifie *vision de paix*, il est offert en sacrifice sur la croix, et par son sang, il rétablit la paix entre le ciel et la terre, la paix entre les hommes, la paix dans nos âmes, cette douce, cette ravissante paix qui surpasse tout sentiment.

Dans cette solennelle journée, franchissant le seuil du temple, il va donner les arrhes de cette paix divine, inconnue, inénarrable. Parmi ce concours de sacrificateurs, au sein de cette foule d'enfants d'Israël qui se pressent dans les diverses enceintes du temple, plusieurs attendent le libérateur, et savent que l'heure de sa manifestation approche ; mais aucun d'eux ne sait qu'en ce moment même le Messie attendu vient d'entrer dans la maison de Dieu.

Cependant l'humble fille de la tribu de Juda, portant son divin fardeau, monte, arche vivante, les degrés du sanctuaire ; elle vient comme les autres femme d'Israël offrir le sacrifice de purification, pour la naissance du fils qu'elle avait conçu par l'opération de l'Esprit-Saint, mais qui devait être présenté au temple comme le fils de Marie, épouse de Joseph. L'offrande modique de la fille des rois fut acceptée, eu égard à son dénûment et à sa pauvreté. Peut-être que sous le parvis du temple, l'homme au manteau de pourpre, aux sandales dorées, aura laissé tomber des paroles de mépris ou un regard de dédain sur le couple qui n'apportait à l'autel que les deux colombes du pauvre. Et pourtant, ce couple si timide, si simple, si obscur, présente une autre offrande bien autrement précieuse, que celle du riche orgueilleux ; c'est l'Enfant-Dieu, l'A-

gneau sans tache qui porte dans ses veines le sang de la rédemption du monde.

Mais Jésus est spécialement offert à son père, bien que le prix de son rachat ait été payé, comme devant être un jour le prêtre et la victime d'un nouveau sacrifice, plus parfait à lui seul et plus efficace que tous ceux de l'ancienne loi. Ainsi, la synagogue commençait à faire place à l'Eglise, brillante d'espérance et d'avenir ; ainsi, le christianisme, loi d'amour, de douceur et d'humilité, venait délivrer la vieille société judaïque et païenne de la crainte servile comme de l'orgueil des sages, et l'introduire dans une immense carrière de progrès et de régénération. Les ombres et les figures que renfermait le second temple dont le prophète Aggée annonçait la gloire future aux juifs revenus de l'exil, s'évanouissaient aux rayons du soleil de justice et de vérité.

La tiare du souverain sacrificateur perdait son dernier fleuron ; les pierres précieuses de son rational jetaient leur dernier éclat. La société dont il était le chef ne devait bientôt plus être pour Jésus-Christ qu'une vieille et cruelle marâtre, ivre de fureur et de jalousie.

La sainte famille allait quitter le parvis où tant d'incompréhensibles mystères s'étaient accomplis, et reprendre le chemin de son humble demeure, lorsque l'esprit des prophètes, dernier et sublime pouvoir de la législation mosaïque, vint, dans la personne de Siméon et d'Anne, rendre aussi son témoignage au roi futur d'Israël.

Siméon, homme juste et craignant Dieu, passait ses jours à attendre le désiré des nations ; et, pour prix de son espérance, l'Esprit-Saint, dont la voix ne trompe jamais quand elle parle, lui avait dit que ses yeux ne se fermeraient pas sans avoir vu le Christ.

Au moment où Marie et Joseph montaient les marches de l'enceinte sacrée, le pieux vieillard se sent poussé intérieurement par la force irrésistible de l'Esprit divin; il sort de sa demeure, il dirige vers le temple ses pas chancelants, mais soutenus par l'ardeur de ses désirs. Sur le seuil de la maison de Dieu, parmi les mères qui s'y pressent chargées de leurs enfants, ses yeux inspirés ont bientôt reconnu la vierge féconde prophétisée par Isaïe, et son cœur vole vers le nouveau-né qu'elle tient dans ses bras. Marie, instruite par le même Esprit, laisse approcher le vieillard; elle dépose dans ses bras tremblants le cher objet de son amour. Heureux Siméon, image vivante de l'ancien monde vieilli dans l'attente et près de succomber : à peine a-t-il reçu le doux fruit de la vie, que sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. En lui s'accomplit la merveilleuse

transformation qui doit se réaliser dans la race humaine, alors que le catholicisme sera substitué à l'antique idolatrie.

Les lèvres bénies du saint homme laissent échapper ce beau cantique d'actions de grâce : “ Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur, que vous nous donnez et que vous destinez à être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple.” Après ces paroles, il remet aux bras de la très pure mère le fils qu'elle va offrir au Seigneur, bénit les époux et dans l'inspiration dont il est animé, il entrevoit la sanglante expiation du Golgotha. “ Cet enfant, s'écrie-t-il, après un silence triste et grave, est venu pour être la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être

un signe auquel on contredira. Le glaive, ô Marie, transpercera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées," ajoute le vieillard, et bientôt son âme, dégagée des liens du corps, va porter aux élus qui reposent dans le sein d'Abraham la nouvelle de la paix qui apparaît sur la terre et leur ouvrira bientôt les cieux.

Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Azer. Cette veuve illustre par sa piété et vénérable à tout le peuple par son grand âge, demeurait sans cesse dans le temple, offrant à Dieu jour et nuit ses jeûnes et ses prières ; et, quand elle eut entendu le cantique de Siméon, elle aussi se mit à célébrer l'avènement fortuné de l'Enfant de la promesse. Et Marie, toujours Vierge, pressant sur son cœur le divin Emmanuel, et accompagné de

son fidèle époux, descendit les degrés du temple, et regagna silencieusement le village qu'elle habitait.





XIII

LA PANTHERE.

Il y a loin, dans le cas dont il s'agit, entre l'origine et le théâtre du bienfait ; c'est en France qu'on a prié, et c'est . . en Cochinchine que la faveur a été obtenue. Mais qu'est-ce que plusieurs milliers de lieues pour les saints ? Notre grand saint Joseph a agi, dans cette circonstance, avec une promptitude . . à rendre jaloux les télégraphes électriques : c'est qu'il n'y a point de télégraphie pareille à la prière, qui en un instant monte de la terre au ciel et fait descendre les grâces du ciel sur la terre. Voici l'histoire. C'était pendant la dernière expédition de Cochinchine ; un corps de troupes françaises était

campé sur la lisière d'une forêt, et depuis plusieurs jours quelques hommes qui s'étaient imprudemment aventurés, avaient disparu : on avait remarqué dans les environs du camp les traces d'une bête féroce, et on ne douta pas que les malheureux n'eussent été dévorés. Un jeune soldat, d'un courage intrépide, résolut d'empêcher le retour de pareils accidents, et alla demander à son commandant la permission de battre la forêt et de rechercher le gîte de la bête, qu'il voulait tuer. Le commandant eut beau lui représenter tout le danger d'une telle entreprise, l'audacieux jeune homme persistait dans son dévoûment : alors la permission lui fut donnée, à condition qu'il emmènerait avec lui une vingtaine d'hommes. Mais le péril était si grand, qu'il fut impossible de trouver les vingt hommes exigés : notre brave soldat ne se décourage pas ; il revient à la charge, et plaide si

bien sa cause, que le commandant lui permet de partir avec six hommes seulement. Il n'était pas encore facile de trouver six hommes pour un expédition si aventureuse : notre jeune homme use d'adresse ; il va parler individuellement à ceux qu'il connaît pour les plus braves, les anime, leur fait honte, et ceux-ci, pris ainsi en particulier, n'osent reculer ; le nombre nécessaire est complété, et la troupe se met en marche. On se guide sur les traces de l'animal, et on parvient ainsi jusqu'à un endroit de la forêt, qu'on présume être voisin du gîte : on y attache entre deux arbres un mouton, qu'on avait emmené pour servir d'appât, et on se retire à quelque distance. Là, nos chasseurs se postent en embuscade, du mieux qu'ils peuvent ; mais comme ils n'étaient pas très-rassurés, ils laissent leur chef prendre la position la plus favorable et se placer à quelques

pas en avant. Ils attendent ainsi, les yeux fixés sur le but, et en s'exerçant à placer leurs fusils dans la direction convenable; car la nuit tombe, et, selon toute probabilité, il leur faudra tirer au milieu des ténèbres. En effet, l'obscurité devient complète, avant qu'ils aient entendu aucun bruit. Tout à coup ils prêtent l'oreille; on dirait un animal qui bondit: le bruit augmente, les bonds se rapprochent de l'endroit où a été placé l'appât; puis plus rien: la bête féroce doit être arrivée sur la victime, et on croit entendre un bêlement plaintif. Immédiatement le jeune homme décharge son fusil, d'une main ferme, dans la direction voulue: les autres tirent après lui, mais d'une main mal assurée, et sans trop viser. Un profond silence succède aux coups de fusil, nos chasseurs restent quelque temps immobiles, et écoutent avec soin, mais ils n'entendent plus aucun bond:

alors ils s'avancent avec précaution, au milieu des ténèbres, dans la direction de l'appât, et ils trouvent le mouton étendu sans vie, déchiré par les griffes et les dents de l'animal féroce ; mais ils n'aperçoivent point ce dernier, et comme la nuit est profonde, il leur est impossible de pousser plus loin leurs recherches ; ils s'en retournent donc au camp, sachant seulement que l'animal s'est enfui en abandonnant sa proie, mais ignorant s'il a été blessé ou simplement effrayé par les coups de fusil. Le lendemain, quand il fait jour, ils recommencent leurs recherches, et ils finissent par découvrir, dans un fourré épais, le corps d'une énorme panthère : cette bête frappée à mort, s'était trainée jusqu'à ce fourré, et y avait expiré. A ce spectacle, l'étonnement des chasseurs ne fut pas moindre que leur joie, la panthère était blessée au défaut de l'épaule, c'est à dire au seul endroit où

la blessure pût être mortelle. Qui avait porté ce coup merveilleux ? Là-dessus il n'y eut aucun doute ! c'était évidemment le courageux chef de la troupe, qui placé en avant, avait seul visé d'une main sûre et dans la direction convenable. Mais comment, au milieu des ténèbres, avait-il pu frapper juste au point vulnérable ? C'était-là le mystère, et on ne pouvait se lasser d'admirer un coup si étonnant ; le jeune homme lui-même n'en revenait pas. Quand, de retour parmi leurs compagnons, ils racontèrent leur histoire, ce ne fut qu'un cri de surprise dans tout le camp ; enfin on mit ce beau coup sur le compte du hasard. Explication très commode, et qui n'a qu'un tort, celui de n'avoir aucun sens et de n'expliquer rien du tout ! Aussi nous sommes sûrs que plus d'un soldat, se souvenant des leçons d'une mère chrétienne, fit à qui de droit tout l'honneur de ce coup mer-

veilleux, et en remercia la Providence : de ce nombre dût être notre jeune héros. Toujours est-il qu'il sût plus tard à qui rendre grâces ; mais, n'anticipons pas sur la suite du récit. L'expédition terminée, le jeune soldat revint en France ; il avait dans son pays sa mère et sa sœur, il s'empessa d'aller les visiter. Après les premiers épanchements, il n'eut rien de plus pressé que de raconter son aventure ; elle fut écoutée avec tout l'intérêt qu'une mère et une sœur pouvaient porter à un pareil récit. Quand il parla de son merveilleux coup de fusil et de l'étonnement général, sa mère parut frappée par une idée soudaine, et lui demanda vivement à quelle époque l'évènement était arrivé : le jeune homme indiqua exactement l'époque : " C'est cela ! " s'écria la mère, " c'est bien cela ! L'auteur de cette merveille, c'est le bon saint Joseph : remercions-le ensem-

“ ble.” Et comme le visage étonné du jeune homme semblait demander une explication, sa mère s’empressa de la lui donner : “ Il y avait longtemps, mon cher fils,” lui dit-elle “ que je “ n’avais reçu de tes nouvelles, et “ j’étais fort inquiète ; j’allai donc un “ jour, avec ta sœur, à la chapelle du “ bon saint Joseph, et nous fîmes brû- “ ler un cierge devant sa statue vénérée, “ en le conjurant de veiller sur toi et “ de te rendre à nous sain et sauf. “ Juge à présent si notre prière était “ utile et si elle a été exaucée : c’est la “ nuit même qu’a suivi le jour où nous “ avons fait cette prière (c’était peut- “ être au même instant, à cause de la “ différence des heures entre la Cochin- “ chine et la France), que ton courage “ et ton dévoûment t’ont jeté dans un “ si grand péril, et que tu as si mer- “ veilleusement échappé ! Il n’y a pas “ de doute : c’est saint Joseph, que

“ nous venions de prier, que nous prions
“ peut-être encore, c’est saint Joseph
“ lui-même qui a dérigé le coup, c’est
“ par sa protection toute puissante que
“ ta balle, au milieu d’épaisses ténèbres,
“ a frappé si juste et tué cette affreuse
“ panthère ! ” Le fait était trop évident
à des yeux éclairés par la lumière de
la foi, pour que le jeune homme songeât
à le contester ; il n’en avait d’ailleurs
nulle envie, et il s’empressa de joindre
ses remerciements à ceux de sa mère et
de sa sœur. Cette heureuse famille
répéta bien des fois avec amour le nom
de saint Joseph et elle n’oublia jamais
un si bon et si puissant Protecteur.



XIV

L'EXIL

I

Dormez, mes bien-aimés, Joseph près de vous veille,
Pour moi quelle joie est pareille ;

Au bonheur que mon âme éprouve chaque soir,
Quand sous mon humble toit, tous deux je puis
[vous voir ?

Que ta bonté fut touchante et sublime,
Mon Dieu, tu m'as choisi, moi serviteur infirme
Pour garder ces biens précieux ;
Suis-je digne, Seigneur, de ce soin glorieux ?

Ils dorment... Qu'il est beau l'Enfant-Dieu qui
[repose !

On dirait au rosier un frais bouton de rose,
Non, la tige à la fleur liée étroitement,
N'a plus doux attrait. Comme il dort doucement !
Comme sa mère est belle et pure !

Jamais mortelle créature,
Ne mérita, Seigneur, ton plus aimant regard.
O trésor des élus ! quoi c'est donc à l'écart

Que vous devez rester ? C'est donc sous mon égide
Que vous vivrez tous deux ? Quoi ! je serai le guide
De celui qui soutient le monde dans ses mains,
Et qui régit, lui seul, tous les pouvoirs humains ?

Mais sur mes bras lassés pourquoi cette fatigue ?
Dieu, qui fûtes pour moi de bienfaits si prodigue,
Pour veiller votre Fils, ah ! ne voudriez-vous pas
Me garder du sommeil qui m'en éloigne ? hélas !

Faut-il que ma molle faiblesse

Me prive de veiller sans cesse !

Cependant qu'il me serait doux

O Jésus ! de rester toujours à vos genoux !

Mais je ne suis qu'une humble créature

Et je dois me soumettre à ma faible nature ;

Seigneur, je vais dormir ; gardez mes chers trésors,

Déjouez des méchants les malicieux efforts,

Seigneur, gardez-les biens... Sous vos regards de

Je vais fermer aussi ma fragile paupière... [père,

Jésus... Marie... adieu... je vous donne mon cœur...

Et Joseph s'endormit aux pieds de son Sauveur.

II

Le sommeil des élus est doux à l'œil des anges,
 Serait-ce pour le voir que des saintes phalanges
 Gabriel est venu pour contempler Joseph,
 Et saluer celui qui doit être son chef ?
 Car Gabriel est là, son front brillant s'incline :
 " Jésus, Joseph, Marie, O Trinité divine !
 " Salut ! dit-il, salut Créateur fait Enfant,
 " Ton Père dans le Ciel te désire et t'attend
 " Et je viens de sa part pour un pressant message."
 Puis, de son aîle blanche il toucha le visage
 De Joseph endormi : " Lève-toi ! lui dit il,
 " Pour sauver ton Jésus, il faut fuir en exil...
 " Hérode par sa mort croit sauver sa puissance,
 " Pour les mères voici le grand jour de souffrance,
 " Rama retentira de cris et de clameurs,
 " Vas en Egypte, pars . . fuis les persécuteurs."
 Et l'ange s'envole dans un flot de lumière,
 Joseph entr'ouvre sa paupière :
 " Partons ! fuyons, dit-il ; ô Vierge, ouvrez vos
 [yeux,
 Jésus est menacé... Fuyons loin de ces lieux ;
 Le Seigneur a parlé, que rien ne nous retarde,
 Laissons ici nos biens sous sa céleste garde,
 Vers ce pays aimé le Ciel peut être un jour,
 Nous permettra le bonheur du retour,

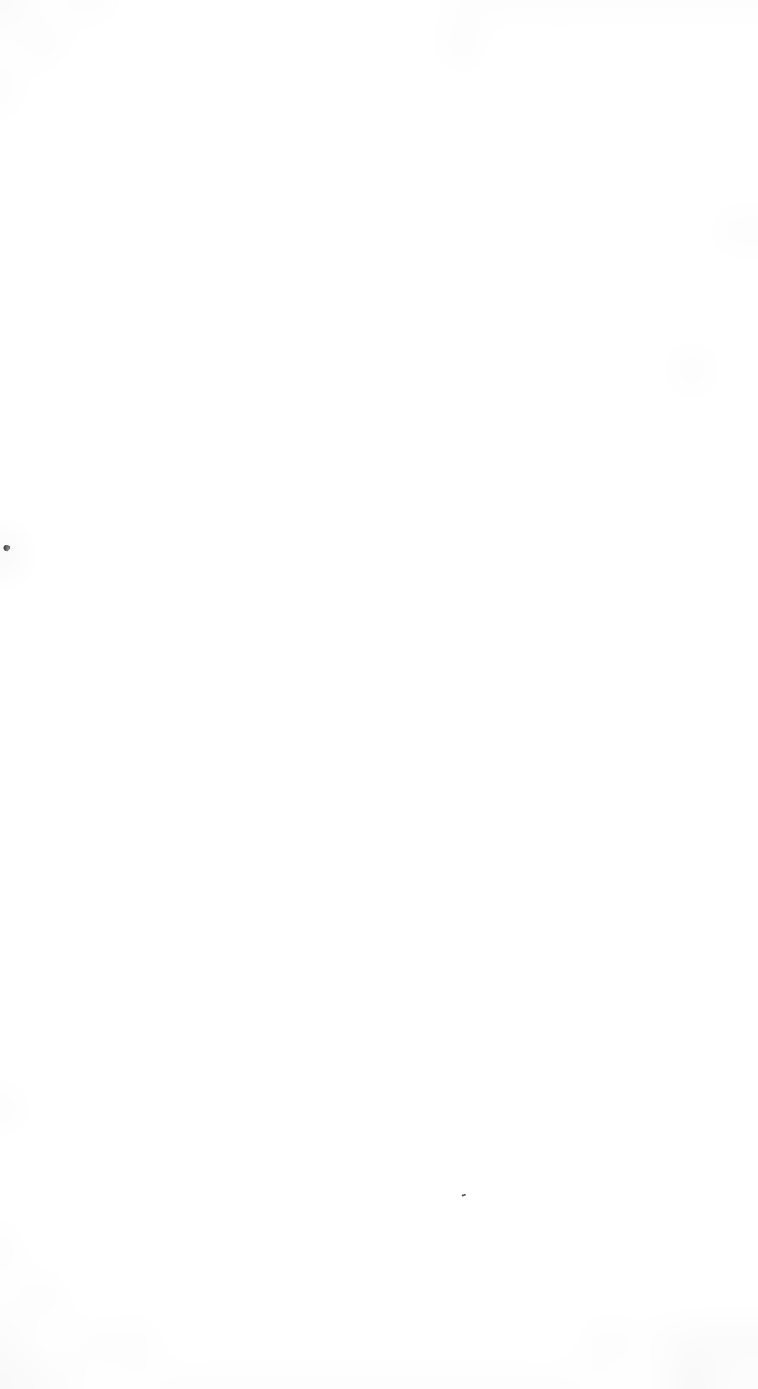
Partons..." La Vierge alors rassemble avec vitesse
 Quelques langes d'enfant, seule unique richesse
 Qu'elle veut emporter. — " Oui, fuyons au plus tôt,
 " Dit-elle en comprimant un douloureux sanglot,
 " Que les bourreaux ici feront couler de larmes !
 " Que d'enfants vont périr sous leurs cruelles armes ;
 " Hérode, que ton cœur est méchant et pervers ;
 " Mais toi, pauvre Israël, sais-tu ce que tu perds."

III

Et sans se retourner, seuls parmi la nuit sombre,
 Ils marchent tristement ; mais les anges en nombre
 Par les ordres du Ciel, accompagnent leurs pas ;
 Et pendant qu'ils fuyaient, le sang coulait, hélas !
 Le sang pur des enfants, semence bienheureuse
 D'où germa des martyrs la cohorte glorieuse.
 Oui, Rama dans ces jours fut un vaste linceul
 Et ses murs bien longtemps en gardèrent le deuil.
 Je ne parlerai pas des peines de leur route,
 Oui, Marie et Joseph ont bien souffert sans doute,
 Même on dit qu'aux passants ils ont tendu la main,
 Et que la pierre du chemin
 Fut bien souvent le lit où reposa leur tête.
 Ils ont souffert le soleil, la tempête,

La chaleur et le froid, et plus d'un triste affront
A souvent fait rougir leur noble et chaste front,
Mais pourtant dans leur cœur le bonheur surabonde,
Que leur font le bien-être et les trésors du monde ?
N'ont-ils pas le seul bien qu'ambitionne leur cœur,
N'ont-ils pas leur Jésus... et par lui le bonheur! ...





XV

LES URSULINES DE QUEBEC.

(UNE PAGE DE LEUR HISTOIRE)

Un vœu fait à ce saint Patriarche ayant valu à notre Monastère sa chère et sainte Fondatrice, il était tout naturel que dès l'établissement de cette maison, on regardât St. Joseph comme en étant le premier et principal gardien.

Aussi dès lors, à chaque office, à chaque principale porte, se dessinait l'image de ce bon Père qui, du haut du ciel, étend sa protection sur ses enfants ; la croix du vieux clocher (1) portait au haut des avis son nom vénéré, tan-

(1) Ce fut en 1830 que pour la construction des classes de Ste. Ursule, on dut abattre ce vieux clocher qui donnait de puis cent quatre-vingt dix ans à l'aile St. Augustin un air si monastique.

dis que sa grande et majestueuse figure dominant le portail veillait à la garde du sanctuaire.

Mais revenez par la pensée, chères lectrices, à l'intérieur du cloître, au jour (19 Mars) où pour fêter leur saint patron, l'église et la chapelle ont revêtu leur plus riche parure. La journée presque entière se passe au pied des autels ; religieuses et élèves, toutes à l'envie portent à St. Joseph l'hommage de leur reconnaissance pour le passé, de leur amour pour le présent, de leurs désirs et de leurs vœux pour l'avenir. N'est-il pas vrai que sa figure paraît alors plus radieuse ? car il aime à se voir chargé de commissions et de requêtes pour le doux et divin Enfant qu'il tient entre ses bras.

Quand ce beau jour touche à son déclin, la famille religieuse se réunit de nouveau pour saluer son glorieux protecteur. Elle se transporte aux

endroits sur lesquels St. Joseph n'a cessé de veiller durant l'année. Au lieu des " feux de joie " du temps passé, les images et les statuettes du patron bien-aimé sont entourées de fleurs et de flambeaux. Ici, c'est St. Joseph à *l'argent*, qui garde le dépôt et éloigne les voleurs ; au haut du grand escalier qui conduit au grenier, c'est St. Joseph au *blé*, chargé de pourvoir ses enfants du pain de chaque jour ; à la cuisine, c'est St. Joseph *au labeur*, bénissant depuis deux siècles les humbles travaux des servantes du Seigneur, et étendant de là sa surveillance sur les détails de l'économie extérieure. Mais arrêtons-nous devant l'infirmierie pour saluer d'un chant plus suave encore celui qui en garde l'entrée ; St. Joseph nous y réserve son plus doux sourire, s'engageant à nous consoler dans la maladie et à réjouir notre mort. Nous voici maintenant au lieu saint, entourons ce

petit autel où il garde les reliques de nos Mères avec la même fidélité qu'il a gardé leur œuvre. Ce salut est le dernier et aussi le plus doux au cœur. Qu'il y a de charmes dans ces chants dont la dévotion et la ferveur font la plus grande harmonie, et que les anges, sans doute, s'empressent de recueillir pour les porter à celui qui partage leurs fonctions de gardiens et de guides !

La fête par excellence étant passée, d'autres fêtes secondaires viennent tour-à-tour entretenir la piété filiale envers le saint époux de la Vierge Immaculée, on lui rend encore hommage en prose et en vers, (1) et en toute occasion, on sait à qui avoir recours pour porter, ses requêtes aux pieds de l'Éternel.

Mais nous ne laisserons pas ce sujet sans parler du "Trésor de St. Joseph." Nos lectrices le disent peut-être : "Qu'est-ce donc que ce trésor ? serait-

(1) Voir page 143.

ce une bagatelle au nombre des choses visibles ?” Oui, vraiment, ce *trésor* de Saint Joseph est encore très-visible, surtout pour celles qui ont la consolation d’y puiser. Expliquons-nous.

Vers le temps de la profession des premières novices, les Delles Barré, de Boulogne, de Lauzon et Bourdon, la Mère de l’Incarnation, voulant assurer le temporel, ou pour parler le langage de notre siècle, le *matériel* du Monastère, eut l’idée de déposer dans une cassette, séparées des autres biens de la maison les *dots* ainsi que les pensions qu’elle recevait. Cette aimable prévoyance de notre Mère fut tellement bénie de Dieu que la cassette ne manqua jamais de pourvoir la Communauté d’un obole pour les pauvres, malgré les accidents et les revers d’une existence de deux siècles.

Eh bien ! chères lectrices, la cassette de bénédictions existe encore, et c’est

là qu'on dépose aujourd'hui la partie du revenu annuel dont on peut disposer en faveur d'autrui. D'après nos annales, ce trésor n'a fait défaut à aucune bonne œuvre, mais nous ne devons pas nous en étonner, puisque nous savons que c'est à St. Joseph que notre Vén. Mère en a confié la clef.

Il y a encore à mentionner l'antique niche du jardin, où nos lectrices ont souvent fait d'aimables pèlerinages. C'est de là que St. Joseph veille sur l'ensemble de son *domaine* du cloître, tout en présidant à une récréation de ses filles. Cette statue, qui indique l'endroit sacré où reposèrent pendant dix ans les restes mortels de la bien-aimée Mère St. Joseph, a des attrait tout particuliers pour les habitants du cloître, qui ne manquent pas, au début de leurs promenades d'été, d'aller saluer d'un " Ave Joseph " la douce et bienveillante image.

Dans les stances suivantes, que nous dérobons aux modestes muses du cloître, nos lectrices retrouveront sans doute d'agréables souvenirs des hommages qu'elles ont elles-mêmes adressés dans l'enceinte du Monastère.

AU PERE QUI NE MEURT PAS

Jadis à Nazareth, dans l'ombre et le silence,
Sous un toit pauvre et nu dont se rit l'opulence,
Il était deux trésors que les anges jaloux
Brûlaient de posséder et servaient à genoux.

Près de Jésus enfant, de sa divine Mère,
Contemplez ce veillard au regard tutélaire ;
C'est le juste Joseph, l'ange de ce saint lieu
Qui garde avec amour Marie et l'Enfant-Dieu

Vénéral Protecteur ! avec quelle allégresse
On reedit votre nom, vos soins, votre tendresse !
Tout l'univers chrétien exalte avec bonheur
L'ami, le confident, le *Père* du Sauveur.

J'entends notre pays encore à son enfance,
Vous nommer son patron, sa plus sûre défense,
Et, par un saint retour de générosité,
Vous gardez de Champlain la naissante cité,

Et quand l'heure venue où nos pieuses Mères,
Devaient enfin passer à ces rives si chères,
Vous-mêmes, ô saint Joseph, les prenant par la main,
Vous-même les guidez, leur tracez le chemin.
Oh ! que de souvenirs de ce doux patronage,
Comme la gratitude est vraie en son langage !
La maison consacrée à Marie, à Jésus,
Au fidèle Joseph dresse un autel de plus.

Deux siècles écoulés, tout encor le proclame,
Tout le redit aux yeux, tout le redit à l'âme ;
Saint Joseph en ces murs a sans cesse habité,
Et dans les cœurs aussi son amour est resté.

Qu'on aime à saluer cette statue antique.
Qui là garde l'enceinte, ici l'humble portique !
Pénétrez plus avant dans le cloître pieux
Partout c'est St. Joseph ou son nom glorieux.

Mais dérangeons nos pas vers la chapelle sainte
Nazareth bien-aimé de cette heureuse enceinte ;
Qu'y voyons-nous ? Joseph ; de la Mère et du Fils
Il garde les autels comme eux-mêmes jadis !...

Insigne bienfaiteur, Joseph notre bon Père,
Oh ! de grâce, gardez un autre sanctuaire,
Gardez, gardez nos cœurs ;
Que le Sauveur sans obstacle y réside,
Que Marie en soit reine et vers le ciel les guide,
Sous vos yeux protecteurs !

XVI

LE PALMIER.

I

Prêtez-moi votre cœur, votre oreille, un instant,
Laissez-moi vous conter la légende que j'aime,
Un trait qui fait sourire et que l'on croit pourtant,
Une page arrachée au sublime poème.

Hérode, roi cruel, dont le nom seul fait peur,
Avait dans Bethléem semé la plainte amère,
Et pendant que Rachel exhalait sa douleur,
Jésus fuyait, bercé sur le sein de sa mère.

Le bel enfant dormait, rêvant sans doute aux cieux
Il semblait ignorer les vains bruits de ce monde,
Et l'épine cruelle à son front gracieux,
N'avait pas encor mis son empreinte profonde.

Ses mains, ses petits pieds, ses jolis cheveux blonds
N'avaient encor frémi qu'aux baisers de sa mère,
Ses jours étaient sereins et ses sommeils profonds
Comme les frais sommeils d'un enfant ordinaire.

La Vierge sur son cœur presse son cher fardeau,
Joseph guide ses pas, la soutient, l'encourage,
Et tous les deux, voyant leur Jésus frais et beau,
De leur persécuteur oublie l'aveugle rage.

II

Mais à leurs yeux lassés, ce pays inconnu,
L'Égypte, n'offre point sa plage hospitalière,
Leur pied ne foule encor qu'un sol brûlant et nu,
Le silex du désert, une aride poussière.

Pour rafraîchir leur front, pas une goutte d'eau !
L'outre s'est desséchée à la chaleur brûlante :
Jésus, ce cher trésor, ce bien-aimé fardeau,
Pèse aux bras de sa mère et la rend chancelante.

Le bon Joseph soupire, et son regard inquiet
Cherche dans le lointain un abri tutélaire ;
Tout-à-coup il sourit, car là bas apparaît
Un palmier seul venu, dans ce lieu solitaire.

Courage, douce Vierge ! encore, encore un pas,
Et nous nous asseoirons bientôt à son ombrage.
Vous vous reposerez. Voyez comme là-bas,
L'air semble frais et doux, encore un pas, courage !

III

Du Palmier bientôt, ils ont atteint l'abord,
Comme un bel éventail, dans l'air il se balance,
Joseph, sous ses rameaux, pose Jésus qui dort
Et puis avec Marie, il l'adore en silence.

Mais en le regardant, on les a vus pâlir :
Ils ont cru sur le front de l'enfant qui repose
Voir un nuage blanc glisser et le couvrir ;
Ils ont cru voir trembler sa lèvre hier si rose...

Cet enfant frêle et doux pourra-t-il supporter
Cette longue fatigue ?.. Ah ! soupirait la Mère,
Si nous pouvions du moins de sa bouche approcher,
Un peu de ce doux miel que ce palmier enserre !

Mais l'arbre est un géant, et malgré ses efforts,
Joseph ne peut atteindre à la branche élevée ;
Il soupire tout bas : les rameaux durs et forts,
Résistent sans trembler à sa main fatiguée.

Tout-à-coup de Jésus les yeux se sont ouverts,
Un sourire erre encor sur sa lèvre divine, [verts.
Et, tendant les deux bras vers l'arbre aux rameaux
" Pour ma mère ! " dit-il, et le palmier s'incline.

Il s'incline si bas que Joseph de la main
Peut en cueillir le fruit longtemps en abondance ;
Puis Jésus fait un signe, et le palmier soudain
Relève dans les airs son front qui se balance.

Et Marie et Joseph, bénissant le Seigneur,
Reprennent vers l'Égypte une marche docile :
Avec leur doux enfant, l'exil est sans rigueur.
Ah ! quand on a Jésus, que la vie est facile !



XVII

LES HOTES MYSTERIEUX.

Le P. Jérôme de Pistoie, capucin et missionnaire apostolique, fut envoyé un jour, par le souverain Pontife, à Venise, où il devait avec un compagnon de son ordre, s'embarquer pour Candie. En cheminant à pied, comme les apôtres, les deux Pères s'égarèrent à l'entrée de la nuit et perdirent leur route. Après avoir marché longtemps sans se retrouver, ils furent obligés de s'arrêter; car ils étaient épuisés de fatigue et de faim; et ils se mirent à genoux, invoquant Jésus, Marie, Joseph, auguste trinité protectrice des voyageurs, qui avait connu pareille nécessité et avait dû éprouver mêmes angoisses.

La prière porte toujours bonheur, et les deux religieux reconnurent bientôt

que la leur était exaucée, car ils aperçurent tout à coup, à peu de distance, une lumière. Ils arrivèrent à une petite maison habitée par une famille composée de trois personnes, un homme d'un certain âge, une jeune femme et un enfant. Un grand ordre et une propreté exquise, sur lesquels les yeux se reposaient avec plaisir, régnaient dans cette modeste demeure ; et, quoique les outils appendus et rangés contre le mur indiquassent la profession d'un artisan, je ne sais quoi de distingué et d'élevé se lisait sur la physionomie du chef de la famille et se trahissait dans toutes ses manières, empreintes de la plus noble simplicité. Les traits de la jeune femme étaient d'une suavité incomparable, sa voix était douce et mélodieuse, et son regard empreint à la fois de candeur, de grâce et de dignité. Quand à l'enfant, dormant dans son berceau, on eût dit l'héritier d'un trône. Les voyageurs

furent reçus et traités avec une charité qui les toucha profondément et leur inspira une vive reconnaissance. Un repas simple et abondant leur fut servi, et après avoir remercié le ciel ils s'endormirent d'un sommeil réparateur dont ils avaient grand besoin.

En s'éveillant le lendemain, au point du jour, animés du désir de remercier avec effusion leurs charitables hôtes, ils se trouvèrent avec surprise au milieu des champs, et ne virent nulle trace de la maison où ils avaient passé la nuit. Ils reconnurent alors que les hôtes mystérieux dont ils avaient reçu l'hospitalité n'étaient autres que la sainte Famille elle-même. S'humiliant alors profondément et admirant la bonté divine, ils entonnèrent un cantique d'actions de grâces et achevèrent heureusement leur route en continuant de bénir avec effusion Jésus, Marie et Joseph.



XVIII

LE BON LARRON.

Ah ! que l'Égypte est loin !... Après les monts, la
[plaine ;
Puis, au sable brûlant l'âpre forêt s'enchaîne ;
La froidure des nuits et les horizons noirs
Suivent les chauds soleils et la fraîcheur des soirs.

Et toujours ils marchaient, sans murmure et sans
[plainte,

Je pourrais ajouter sans crainte,
Car Jésus est près d'eux : ils ont sauvé Jésus !
A Marie, à Joseph, il ne faut rien de plus...

Un soir que bien longtemps, dans la forêt sauvage,
Ils ont continué leur pénible voyage,
Brisés par la fatigue, ils demandent aux Cieux
Un abri d'un instant pour Jésus et pour eux ;
Une grotte paraît, antre, ou plutôt repaire,
Caché sous les rochers, noir, sombre et solitaire,
Comme aime à rencontrer, bien loin de tout regard,
Le criminel qui fuit et veut vivre à l'écart...

Joseph bénit le Ciel ! Par cette nuit obscure
Un gîte est un bienfait : la forêt n'est pas sûre.
Ne doit il pas veiller à la Mère, à l'Enfant ? . . .
Vers la grotte il s'avance et frappe doucement...
Or, nul bruit ne répond... Serait-elle déserte ?
Il frappe de nouveau... La porte s'est ouverte.

Une femme paraît, ses cheveux sont épars
Et son œil dans les pleurs a noyé ses regards.
Sur son front la douleur a laissé son empreinte,
Sous un vrai désespoir son âme est comme étreinte.
Elle tient en ses bras un enfant, frêle corps,
Sur lequel le trépas active ses efforts.

A l'aspect de Jésus qui, gracieux et rose,
Sur le sein maternel avec amour repose,
L'humble femme se lève et s'essuyant les yeux,
Pour mieux sécher ses pleurs prenant ses longs che-
Ainsi que fit plus tard la douce Madeleine, [veux,
Jusqu'aux pieds de Jésus, plus pâle elle se traîne.
Son regard ébloui, de la Mère à l'Enfant
Va, vient, et se repaît de ce couple charmant.
" Que votre Fils est beau ! que vous êtes heureuse,
Femme ! dit-elle enfin d'une voix fiévreuse ;
Mais que venez-vous donc demander en ce lieu ?
C'est un endroit maudit et de l'homme et de Dieu ;
La mort y vient chercher la seule créature
Qui puisse offrir au Ciel sa jeune âme encor pure.

Dites, qu'espérez-vous ?..." — " Nous voudrions un
[abri...

Pour cette nuit, du moins, recevez-nous ici,
Dit Joseph ; par pitié pour ma jeune compagne !
Elle a marché longtemps dans la montagne,
Nous sommes d'humbles voyageurs
Et nous devons, demain, reprendre les labeurs
D'une longue et pénible route."

La femme avec bonté les regarde et l'écoute :
— " Entrez ! entrez, dit-elle, et venez sous mon toit ;
Ah ! d'être hospitalier il a si peu le droit !
Et si vous saviez qui nous sommes,
Peut-être vous fuiriez comme les autres hommes...
Dismas est mon époux. Ce nom vous fait frémir ?...
Cet enfant est son fils... voyez, il va mourir !
Déjà l'expiation atteint sa pauvre mère,
Car lui seul animait ma solitude amère.
Tenez, voici du lait, des fruits secs et du pain ;
C'est là tout le dernier butin
Que Dismas m'apporta d'une course lointaine,
Où sans doute l'attend une mort trop certaine.
Je serai seule alors !... Tenez, voici de l'eau
Puisée au soir dans un calme ruisseau ;
Baignez ce bel enfant... O ! bienheureuse Mère,
Puissiez-vous le garder ! " A cette plainte amère
La Vierge soupira, car cette femme en pleurs
En son âme éveillait d'indicibles douleurs...

Sur son cœur elle presse

Son Jésus qui sourit à la douce caresse.

“—Oui, dit-elle tout bas, il est beau mon Enfant ;
Mais qu'il est beau surtout près du petit mourant !”

Puis, dans l'onde attiédie elle dépose et lave

Ce charmant petit corps libre de toute entrave.

La pauvre mère, en pleurs, les regarde à genoux.

Mais la Vierge inspirée :— “ Femme relevez-vous,

“ Dit-elle, Dieu chérit l'hospitalité sainte :

“ Il ne partira pas sans bénir cette enceinte.

“ Entre vos bras prenez votre pauvre petit ;

“ Mettez-le dans ce bain.” Et la femme obéit

Sans voix, sans volonté... Mais soudain tout son être

A tressailli d'amour ; elle a cru reconnaître

Comme une douce voix, la voix de son enfant

Qui l'appelle et lui tend les bras en soupirant...

O prodige du ciel ! il renaît à la vie...

La mère à deux genoux pleure et bénit Marie...

Ah ! qui mieux comprendra ces élans de bonheur,

Mères, et cet amour, si ce n'est votre cœur ?

Et quand l'aube jeta sa mystérieuse teinte,

Au loin marchait déjà notre Famille sainte ;

Puis l'Égypte parut, et la Vierge, je crois,

N'entendit plus parler de la grotte du bois.

L'oublia-t-elle ?... Non ; car souvent, pauvre Mère,
Elle songeait à la douleur amère
Qu'elle avait consolée, et se disait, hélas !
A mes pleurs, ô Jésus ! eux ne te rendront pas !

Les ans sont écoulés.... Les deux mères, sans doute,
Ont gravi toutes deux leur douloureuse route ;
Les enfants ont grandi... Vous connaissez Jésus ?...
Mais l'autre ? qu'advint-il ? aimait-il les vertus ?...
Hélas non... Par son père élevé dans le crime,
Il tomba, pauvre cœur, jusqu'au fond de l'abîme...
Mais Jésus, n'avait pas oublié l'humble enfant,
Il s'en souvint surtout à son suprême instant,
Et l'on raconte encor une pieuse histoire
Qui dit (ah ! qui de nous n'aimerait à le croire ?)
Que cet enfant guéri fut un jour le larron
Qui de Jésus en croix, obtint son doux pardon....



XIX

UNE VOCATION EXTRAORDINAIRE.

Parmi les nombreux monuments qui frappent l'œil du voyageur qui visite Montréal pour la première fois, il en existe un tout à la fois remarquable par son site et ses vastes proportions. Ce magnifique établissement, connu vulgairement sous le nom d'Hôtel-Dieu, est assis sur le penchant du Mont-royal et domine toute la ville. Il est habité par une congrégation de vierges toutes dévouées au glorieux Patriarche : de là le nom d'Hospitalières de saint Joseph qu'elles ont voulu prendre dès le commencement de leur Institut. Le lecteur devra se rappeler cependant que cette maison fut originairement fondée au

sein même de la cité, près de l'antique Eglise de Notre-Dame. C'est là que les généreuses filles de saint Joseph exercèrent pendant plus de deux siècles leur œuvre de charité et de dévouement. C'est là aussi qu'a eu lieu le fait que nous voulons raconter. Nous le donnerons tel que rapporté dans l'histoire de cette institution.

Au temps où la Révérende Mère Céloron, (y est-il dit) dirigeait la maison des Hospitalières de Saint-Joseph, de Montréal, le Seigneur conduisit dans sa communauté, par des voies bien merveilleuses, une jeune protestante américaine. Elevée au sein de l'hérésie, et convertie au catholicisme, elle fit revivre dans cette maison les exemples édifiants et le zèle apostolique qu'on avait admirés autrefois dans la sœur Silver. Nous parlons de Mlle Allen, fille du général américain Ethan Allen, née dans l'Etat de Vermont. Sa mère,

Françoise Montrésor, ayant perdu son mari lorsque sa fille était encore fort jeune, avait épousé, en secondes noces, le docteur Penniman. Mlle Allen, douée d'un esprit précoce et pénétrant, se livra de bonne heure à la lecture. Mais n'ayant sous la main que des romans ou des ouvrages composés par des déistes, elle devint incrédule avant même d'avoir connu la religion. Toutefois, la rectitude naturelle de son jugement lui faisait soupçonner que la vérité ne pouvait se trouver dans de pareils ouvrages, et souvent elle avait, avec sa mère, des conférences pour essayer de discerner le vrai du faux. Ayant entendu parler des catholiques, qu'on lui dépeignait sous les couleurs les plus désavantageuses, elle désira faire un voyage à Montréal, pour connaître par elle-même si ce que l'on disait d'eux était véritable. Elle prévoyait que son beau-père, qui lui était tendrement attaché, con-

sentirait difficilement à son dessein, dans la crainte qu'elle n'embrassât la religion catholique. Sans lui découvrir donc le vrai motif de son voyage, elle lui alléguait pour prétexte le désir d'apprendre la langue française, et M. Penniman se rendit à ses instances. Cependant, avant son départ, ses parents exigèrent qu'elle reçut le baptême. Elle résista beaucoup à leur volonté ; enfin, par complaisance pour sa mère, elle se prêta à ce qu'on demandait d'elle. Etant alors incrédule, elle ne fit que rire pendant la cérémonie, ce qui fut cause que le ministre presbytérien, M. Barber, ne put s'empêcher de lui adresser une sévère réprimande. Elle était âgée d'environ vingt-un ans. A Montréal, elle se présenta au pensionnat des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ; et quelque'inconvénient qu'on pût craindre de l'admission d'une jeune protestante dans cette maison, on

accueillit volontiers sa demande, dans l'espérance qu'en y apprenant la langue française, elle y trouverait la connaissance plus précieuse encore de la vraie foi. On remarqua bientôt en elle un esprit très-attaché à son propre sens. Elle ne se rendait au sentiment d'autrui que sur des preuves irrécusables, et ne dissimulait pas à ses maîtresses son incrédulité en matière de religion. Un jour, une sœur de la Congrégation, par un mouvement qu'on doit attribuer à une inspiration divine, demanda à Mlle Allen si elle ne voudrait pas porter sur l'autel où reposait le Très-Saint-Sacrement, un vase de fleurs qu'elle lui présenta; en même temps, elle lui recommanda d'adorer Notre-Seigneur en entrant dans le sanctuaire. La jeune personne partit en riant, bien résolue de n'en rien faire. Arrivée à la balustrade, elle ouvre la porte, et soudain elle se sent arrêtée sans pouvoir passer

outré. Surprise d'un obstacle si extraordinaire, elle fait effort jusqu'à trois fois pour avancer ; enfin, saisie et vaincue, elle tombe à genoux et adore, dans la sincérité de son cœur, Jésus-Christ, de la présence duquel elle est convaincue à l'heure même. Immédiatement après, elle se retire au bas de l'église, où elle fond en larmes, et se dit : " Après un tel miracle, je dois me rendre à mon Sauveur."

Elle ne parla cependant pas encore à ses maîtresses de ce qui venait de lui arriver ; seulement, elle demanda à être instruite et consentit, quelque temps après, à se confesser. Lorsqu'elle eût été suffisamment instruite, elle fit son abjuration solennelle et fut baptisée par M. Le Saulnier, curé de Ville-Marie, le premier baptême de Mlle Allen ayant été nul par défaut de consentement de sa part. Enfin, elle fit sa première communion, et résolut, dès

ce moment, d'embrasser la vie religieuse. M. et Mme Penniman, informés de son changement, arrivèrent à Ville-Marie très-mécontents, et ramenèrent leur fille chez eux. Elle y passa six mois, durant lesquels elle eut beaucoup à souffrir, surtout de la part de son beau-père, très-opposé à la religion catholique. Le carême étant survenu, elle observa rigoureusement le jeûne et l'abstinence, et porta même si loin sa ferveur qu'elle épuisa sa santé, naturellement fort délicate. Sans être arrêtée par des considérations de famille, elle déclara à ses parents qu'elle voulait embrasser la vie religieuse, et qu'elle en avait pris le parti définitif. Sa mère, qui l'aimait beaucoup et qui ne désirait que le bonheur de sa fille, consentit enfin à son désir et l'accompagna à Montréal au printemps suivant.

Mlle Allen ne pensait encore à aucune communauté en particulier, son

unique désir étant de se consacrer à Dieu par la vie religieuse. En vue de connaître sa vocation, elle visita les églises de Ville-Marie, et entr'autres celle de l'Hôtel-Dieu. A peine eût-elle jeté les yeux sur le tableau du maître-autel (1) qui représente la Sainte-Famille, et les eût-elle fixés sur le visage de saint Joseph, qu'elle poussa un cri et dit à sa mère :

“ C'est tout son portrait. Vous voyez, ma-chère mère, que saint Joseph me veut ici ; c'est lui qui m'a sauvé la vie en me délivrant du monstre qui allait me dévorer.”

Elle rappelait ici à sa mère un fait mémorable qui lui était arrivé à l'âge de douze ans. Se promenant au bord d'une rivière, et portant sa vue sur les eaux, qui étaient agitées, elle en vit sortir un animal gigantesque, d'une forme monstrueuse, qui se dirigeait

(1) Ce tableau a été reproduit dans la chapelle du nouvel établissement dont nous avons parlé plus haut.

vers elle, et lui causa une grande frayeur. Ce qui augmenta son effroi, c'est qu'il lui semblait ne pouvoir retirer sa vue de dessus ce monstre, et qu'il lui était même impossible de faire le moindre mouvement pour s'enfuir. Dans une si accablante extrémité, elle crut apercevoir auprès d'elle un vieillard chauve, couvert d'un manteau brun, un bâton à la main, qui la prit par le bras et lui rendit le mouvement, en lui disant : “ *Petite fille, que faites-vous là ? Fuyez.* ” Ce qu'elle fit avec vitesse. Etant un peu éloignée, elle se retourna pour voir ce vieillard, et elle n'aperçut plus rien. Dès qu'elle fut arrivée à la maison, sa mère, qui la vit hors d'elle-même et le visage tout décomposé, comprit qu'il lui était arrivé quelque accident extraordinaire. L'enfant lui raconta, le mieux qu'elle put, le sujet de son effroi, et l'assistance qu'elle venait de recevoir de ce vieillard

inconnu. Sa mère envoya tout aussitôt un serviteur à la recherche de ce vieillard, afin de lui témoigner sa reconnaissance. Quelque diligence qu'on pût faire, toutes les perquisitions furent inutiles, et l'on ne put jamais savoir ce que ce vieillard était devenu.

Mlle Allen, reconnaissant donc dans les traits de saint Joseph, peint sur le tableau de la Sainte-Famille, la figure de ce vieillard, à qui elle devait la vie, se sentit plus affermie que jamais dans le désir d'embrasser la vie religieuse et demeura convaincue qu'elle devait être fille de saint Joseph. Il importe peu de savoir si ce monstre et ce vieillard se sont montrés à elle d'une manière corporelle et réelle, ou si cette vue n'a été qu'une impression faite dans son esprit. De quelque manière que la chose soit arrivée, Mlle Allen demeura convaincue que ce vieillard l'avait préservée de la mort, et le souvenir de ses

traits demeura si présent à son esprit que, comme nous venons de le dire, treize ans après, dès qu'elle eut jeté les yeux sur le tableau de l'Hôtel-Dieu, elle fut frappée de l'identité de ce visage et de ce costume, et ne put s'empêcher d'en témoigner tout haut sa surprise et son étonnement. Cet animal, dont elle ne pouvait fuir l'approche, et qui était prête à la dévorer, était sans doute une figure du monstre, plus cruel encore, de l'incrédulité et de l'hérésie, dont saint Joseph la délivra, pour la conduire dans la maison de son Institut, comme dans un asile assuré.

Quelques mois plus tard, Mlle Allen entra au noviciat des Filles de Saint-Joseph. Jusqu'à sa mort, qui arriva la onzième année après son entrée en religion, elle justifia, par sa régularité, son zèle et toutes les autres vertus religieuses, les espérances que la communauté avait conçues d'elle après une telle vocation.

XX

LES VITRAUX DU VIEUX TEMPS.

I

Que j'aime les Missels et leurs enluminures,
Et le simple dessin des vitraux du vieux temps.
Ils émeuvent mon cœur et j'admire longtemps
Ces personages peints aux naïves allures.

Si l'attitude est lourde à force de candeur,
Si la couleur est crue et si la forme est grêle,
A l'espoir, à la foi, le pur amour se mêle
Et brûle leurs regards d'une mystique ardeur.

Voici des vieillards ceints d'une blanche auréole,
Joignant les mains, debout et ravis en esprit ;
La vierge qui s'incline, et Jésus qui sourit,
Un martyr à genoux, un archange qui vole.

Ah ! que j'aime à les voir dans leurs tuniques d'or,
Avec des chaperons brillants comme une flamme.
A travers leur visage on découvre leur âme...
Scènes des Livres saints, vous revivez encor.

Ce sont les mages-rois, Judas et les gendarmes,
 Près de Ruth et Booz c'est l'arbre de Jessé,
 Ou le Sauveur divin sous la croix affaissé...
 Mais la fuite en Egypte a pour moi tous les charmes.

II

L'âne va lentement sous un soleil de feu ;
 Une crosse à la main, l'époux chemine et prie.
 Il guide la monture, et la Vierge attendrie
 Dans ses voiles d'azur regarde l'Enfant-Dieu.

Le doux Enfant qui dort sur votre sein, ô Mère,
 Vous redoutez pour lui la longueur des déserts,
 La faim, la soif, l'ardeur dont s'embrasent les airs..
 Et votre cœur est plein d'une tristesse amère.

Vierge, que craignez-vous ? A l'Orient, là-bas,
 D'un roi cruel en vain la fureur se consume,
 Et si l'Egypte est loin et se perd dans la brume,
 Le Seigneur vous protège et ne vous quitte pas.

Partout la pleine nue : A l'horizon aride,
 Rien, rien que le silence effrayant du désert ;
 Nul arbre tamisant, dans son feuillage vert,
 Les rayons dévorants que darde un ciel torride.

Du bel Enfant sans tache en qui Dieu se complait,
Un souffle entrecoupé soulève la poitrine...

Mais, hâtez-vous ! ces champs, ces eaux ; cette
[colline...

Mensonge du regard trompé par le reflet.

Le sol fume ; le sable est dans l'air qu'on respire,
Comme si le simoun, le vent brûlant soufflait...

Voici l'Enfant sans tache en qui Dieu se complait
Qui commence à se plaindre... et la Mère soupire.

Elle dit à l'époux, triste jusqu'à la mort :

“ Hélas ! que n'ai-je ici de l'ombre et des fontaines
Pour soulager l'Enfant. Nous ploirons sous nos
[peines

Si le Seigneur ne vient nous donner réconfort.”

O Vierge, le Seigneur entend votre prière :

Immobile, étalant son panache dans l'air.

Un arbre est devant vous ! Et ce murmure clair
Ressemble au bruit de l'eau qui filtre dans la pierre.

C'est un palmier chargé de ses grappes de fruits,

C'est une source bleue où la soif va s'éteindre ;

Mais les fruits sont si haut que l'on n'y peut at-
[teindre,

Et comment puiser l'onde aussi bas dans le puits ?

Le doux Jésus ouvrait la paupière : O prodige !
O voyageurs bénis, vous cessez de souffrir ;
L'eau vient jusqu'au bord même à vos lèvres s'of-
[frir,
Et jusqu'à votre main l'arbre abaisse sa tige.

Et les voilà dans l'ombre et le frais, s'asseyant,
L'âne trouve à brouter des verdurees étranges ;
La crainte se dissipe, et, dans leurs jeux, les anges
Amènent l'onde aux pieds de Jésus souriant.

Or, une goutte ayant touché la lèvre rose
De l'Enfant qui gazouille et dont le regard luit,
Tomba sur la poussière en même temps qu'un fruit
Dont se désaltérait sa bouche demi-close.

Dès qu'ils eurent roulé sur le sol enflammé,
Du sable fécondé des brins d'herbe sortirent,
Et quand les voyageurs ranimés repartirent,
Au lieu de leur repos des fleurs avaient germé.

III

En ces jours-là, vivant dans l'espoir du Messie,
Par qui devait sans fin briller Jérusalem,
Un homme au fond du cœur gardait la prophétie
En errant à travers les champs de Bethléem.

La lèpre le rongeaît et le couvrait d'ulcères,
Il était un objet de dégoût et d'effroi ;
Mais juste, craignant Dieu, serein dans ses misères,
Il allait, patient, seul et doux dans sa foi.

L'ombre était son asile. Horreur de la nature,
Rebut du monde, hélas ! son âme débordait
D'un amour fraternel pour toute créature ;
Sur le faible, avant tout, sa pitié s'étendait.

Celui qui doit venir m'accueillera peut-être,
Pensait-il. Il avait entendu les pasteurs
Se dire que le Christ-Sauveur venait de naître ;
L'ange était à ses yeux descendu des hauteurs.

Naguère il avait vu passer les bons rois mages
Qui venaient de bien loin, apportant des présents,
Aux pieds de l'Enfant-Dieu déposer en hommages,
Dans l'étable, la myrrhe et l'or avec l'encens.

Une nuit qu'il veillait, en proie à sa détresse,
Il aperçut (sans doute ainsi Dieu le voulait)
La Famille, emportant l'Enfant avec tristesse,
Partir comme à Joseph l'ange le conseillait.

— Ah ! s'il m'était permis de le voir face à face
Un instant, de toucher sa robe en l'adorant !
Du moins, je peux marcher sans crainte sur sa trace,
Et respirer son air,—pensait-il en pleurant,

— Mais si je le suivais partout, si loin qu'il aille,
Demandant son secours, peut-être il m'entendrait.
Puisqu'il a voulu naître humblement sur la paille,
Il recevrait ma plainte et me consolerait.

A l'horizon chargé des brumes de l'aurore,
Les fugitifs et l'âne, aux regards du lépreux,
Comme un point immobile, apparaissaient encore.
Il allait devant lui, les yeux fixés sur eux.

Il allait, méditant la promesse divine,
Songeant aux jours prédits, implorant et priant ;
Une intime espérance agitait sa poitrine ;
Méprisant la fatigue, il fuyait l'Orient.

Longtemps il découvrit sur la route lointaine
La Famille sacrée ; il allait plein d'ardeur ;
Puis rien ne parut plus, qu'une forme incertaine
Qui se perdit enfin au fond de la vapeur.

Et déjà le désert, comme un cercle sans bornes,
Offrait à ses regards sa triste immensité.
Il contempla muet les solitudes mornes,
Et de la soif alors sentit l'anxiété.

Et se voyant ainsi sans force et sans remède,
Râlant sous le soleil, tremblant sur ses genoux :
“ O Sauveur, cria-t-il, venez vite à mon aide !
Je vous aime, je crois en vous, j'espère en vous !

Que voit-il ? Il accourt dans le feu de la fièvre :
Une source, un palmier ! Gloire à Dieu ! Mais les
[fruits
Sont si loin de sa main, l'eau si loin de sa lèvre.
Que ce secours est vain. . Il tombe au bord du puits.

Il attendit la mort en silence... O mystère !
Il lui semblait renaître et libre et sans douleurs,
Un air vivifiant émanait de la terre,
Il buvait la santé dans le parfum des fleurs.

Il était arrivé défaillant au lieu même
Que vous aviez, divin Enfant sanctifié ;
Là vous aviez dormi... Comme par un baptême,
Le bon lépreux partit ainsi purifié.

IV

Et quelques mois plus tard, dans un bourg de Judée,
Une femme à son seuil, sur son urne accoudée,
Écoute le récit d'un voyageur poudreux :
C'était Elizabeth et c'était le lépreux.

Il parlait du Christ né, selon les saintes gloses,
De Marie à Bethléem... Sachant toutes ces choses,
La femme les gardait en secret dans son cœur,
Et sainte Elizabeth disait : Gloire au Seigneur !

V

O vitraux des vieilles églises,
Que de légendes à mon cœur,
Vous avez doucement apprises,
Quand je rêvais au fond du chœur.

Dans l'ombre des arceaux gothiques,
Penché près d'un pilier massif,
Devant vos images antiques
Je m'arrêtais longtemps pensif.

De vos saints j'évoquais l'histoire
Et vous éblouissiez mes yeux,
Lorsque le soleil dans sa gloire
Nous inondait de tous ses feux.

Ah ! parlez toujours à mon âme,
Ne cessez pas, embrasez-moi
D'une religieuse flamme,
Œuvres d'un temps de vive foi !

Dans les jours présents où nous sommes
Si timorés quand nous croyons,
Si fiers des merveilles des hommes,
Et si tièdes quand nous prions,

Dites-nous, éloquents vestiges
Des séculaires piétés,
Combien vous savez de prodiges
Par la foi seule exécutés !

Et dans disputes humaines
De notre moderne Babel,
Jetez parmi nos rumeurs vaines
Un grave accent venu du ciel.



XXI

LE PETIT MOUSSE.

Une frégate, revenant de Chine, approchait déjà des côtes de France.

Quoiqu'il fut tard, et que la mer fût assez forte, la gaiété régnait à bord.

Un mousse, entre autres, égayait l'équipage, en poursuivant sans pouvoir l'atteindre, un petit oiseau qui semblait être venu, moins pour chercher asile dans les cordages du navire, que pour jouer son rôle dans les exercices acrobatiques du petit mousse.

Souvent, en effet, l'air fatigué, il sautillait en sifflant sur une vergue, attendait presque endormi, que le gamin, grimpant comme un chat et se penchant comme un singe, fût à quelques pas de

lui. Et quand, allongeant le bras le mousse croyait le saisir, le malin petit oiseau jouait de l'aile, et allait se percher plus loin.

Le capitaine se promenait sur sa dunette, seul, et souriait, par moment, sans qu'on y prît garde, à cette lutte d'agilité entre l'enfant et l'oiseau.—On aurait dit qu'il y prenait intérêt.

Dans une de ses voltiges, le mousse avait grimpé jusqu'à la dernière vergue du grand mât. D'une main, il se tenait à peine accroché à un des cordages, quand un coup de mer faisant pencher la frégate, ses pieds perdirent leur mobile point d'appui, et il se trouva balancé dans l'espace ; puis lâcha prise, tomba sur les bastingages, rebondit comme une pelote et fût jeté en mer.

Un cri retentit dans tout l'équipage.

Le capitaine, hors de lui, court dans sa cabine, se jette à genoux, la tête dans les mains, et se mit à sangloter.

C'était un père pour son équipage, et en même temps un homme plein de foi, de cette vieille foi française.

Tout à coup il se lève. En deux pas, il est devant une image de *Saint Joseph* qu'il avait fait placer dans une petite niche fermée, à l'entrée de son cabinet de toilette. Il ouvre la porte qui la dérobe aux regards étrangers :

“ Saint Joseph s'écrie-il, les yeux pleins de larmes et les mains tendues vers l'image, *saint Joseph, on dit que vous êtes si puissant . . . Eh bien, si vous sauvez cet enfant, je vous promets que . . . vous serez content de moi !* ”

Le vieux et brave capitaine, malgré sa dévotion de marin, ne savait trop comment formuler sa promesse.

Il s'assied, toujours la tête dans ses mains. “ *Pauvre enfant ! pauvre enfant ! . . . et sa mère !* ”

Et il continuait de pleurer comme un véritable père . . .

Plus d'un quart d'heure se passa ainsi : on frappe à sa porte ; c'est le lieutenant.

— Commandant, dit-il, j'espère qu'on le sauvera !

— Qu'est-ce que vous dites ? Qui ?

— Le petit mousse ! on est en train de le repêcher.

Le commandant se lève presque en colère.

— Malheureux que vous êtes ; vous n'y pensez pas ! avec cette mer ; dans l'obscurité ! C'est assez d'un malheur, sans en faire cinq ou six de plus.

— N'ayez pas peur, commandant.

— Je ne veux pas, entendez-vous ; non, je ne veux pas. . . . Pauvre enfant !

— Mais commandant. . . .

— Il n'y a pas de *mais* ; je ne veux pas. . . .—Pauvre mère !

— Commandant, c'est déjà fait !. . . .

— Quoi ?

— Eh bien, commandant, tandis

qu'on descendait un cannot avec cinq hommes attachés, on a jeté des bouées de sauvetage, et . . . tenez, je gage qu'ils le ramèneront . . .

Et sans attendre d'autre réponse, le lieutenant sort . . .

— Vous êtes fou . . . — Pauvre enfant ! dit le capitaine.

Et il se mit à se promener dans son salon.

“ O saint Joseph ! . . . si vous le sauvez ! . . . ”

Bientôt il allait courir sur les pas du lieutenant, quand celui-ci revient presque joyeux.

— Sauvé, commandant, sauvé ! . . .

— Allons, ne plaisantez pas.

— Non, commandant, tous les hommes sont à bord ; et ils l'ont rapporté . . .

— Pourquoi faire ? Il faudra le jeter de nouveau . . . Au fait, cependant, non : on le donnera à sa mère. — Pauvre

femme ! . . . Aussi, avait-il besoin de grimper là-haut.

— Commandant, si on le rend à sa mère, on le rendra vivant ! Le docteur dit que ce n'est rien.

— Ce n'est rien ? comme vous y allez !

— Le docteur lui a fait rendre l'eau qu'il a bue, et il dit qu'il n'y a rien de sérieux. La fraîcheur de l'eau a empêché la congestion cérébrale que sa chute aurait occasionnée, et il a pu saisir lui-même la corde qu'on lui a jetée. Il a presque toute sa connaissance. Demain, il sera sur pied.

C'est facile à dire.—Allons ! . . .

— Commandant, venez voir . . .

C'était bien vrai. Et le lendemain le mousse était sur pied, en état de débarquer, pour aller embrasser sa mère.

— Mes enfants, dit le commandant à ses hommes, si le mousse doit une fière chandelle à la *Bonne Mère*, moi je dois à *St Joseph* . . . ma foi, je ne sais trop

quoi ! . . . Mais je lui ai dit *qu'il serait content de nous ! . . .* Mes enfants, je ne vous dis que cela. Saint Joseph, voyez-vous, c'est le premier Saint. C'est à lui qu'il faut nous adresser. Il faut bien croire que le bon Dieu lui a donné sa puissance, pour qu'il ait pu sauver notre petit diable de mousse.—Ainsi, c'est entendu ; saint Joseph c'est le patron du bateau. Demain, nous allons tous à la messe. . . . je veux offrir un *cœur d'or* au nom de tout l'équipage.

— Pardon, commandant, interrompit le lieutenant, si vous voulez, nous y contribuerons tous : n'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, oui ! . . .

— Eh bien, comme vous voudrez, offrons ensemble le cœur ! Eh moi, je me charge *du reste*.

(Le *reste*, ce fut une paire de magnifiques candélabres pour l'autel de saint Joseph, dans l'Eglise de. . . .)

— Allons, mes enfants, *vive saint Joseph !*

— *Vive saint Joseph...* vive le commandant ! clamèrent les trois cents hommes qui formaient l'équipage de la frégate.



XXII

LE RETOUR A NAZARETH.

Transportons-nous au siècle d'Auguste, et, franchissant par la pensée le temps et l'espace, représentons-nous la vallée fertile du Nil.

Le dernier rayon du soleil couchant éclaire de sa faible lumière le village égyptien de Matarich. A l'extrémité orientale du village, et non loin du petit groupe de maisons qui le composent, on voit une cabane couverte d'un toit de paille.

A quelques pas de sa modeste porte, un sycomore étend ses branches épaisses, comme s'il voulait abriter ce pauvre nid de colombes qui se cache sous son ombre protectrice.

Une jeune femme au regard serein, au front chaste, à l'extérieur doux et affable, est assise au pied de cet arbre. Une tunique de laine assujettie à sa taille par un cordon, et un petit voile de lin blanc, composent son modeste habillement.

Elle s'occupe à façonner ces dentelles de Palestine, si recherchées par les filles d'Israël.

De temps en temps elle détache ses yeux de son travail, dirige un regard vers le village, s'arrête un instant comme si elle attendait quelqu'un, et puis, lançant un soupir, reprend son occupation interrompue.

Déjà la lumière du jour se retire devant les ombres de la nuit, et la jeune femme continue encore son travail.

Le zéphir du soir commence à gémir entre les feuilles de l'arbre qui lui sert de tente, les petits oiseaux chantent l'adieu au soleil qui se cache, les trou-

peaux bélants descendent des monts voisins vers leur bercail, et les rossignols annoncent l'arrivée de la nuit par leurs chants mélodieux.

La jeune femme dirige encore une fois ses regards vers Matarich ; un sourire d'amoureuse bonté glisse sur ses lèvres vermeilles.

“ Ah ! s'écrie-t-elle avec un accent de bonheur, ils arrivent enfin.” Et svelte comme le jeune palmier du Yemen, majestueuse comme la reine Esther, elle se lève et s'achemine vers le village.

Un enfant de six à sept ans, et un vieillard vénérable, viennent par le sentier qui conduit à la cabane.

Le vieillard porte une hache pesante, et l'enfant porte un petit fagot de bois. La jeune femme va vers eux, et tous trois se saluent avec cordialité.

Alors, elle prend l'enfant par la main, et le conduit jusqu'au seuil de la ca-

bane ; le vieillard, qui les suit, lève les yeux au ciel, et, sur son visage plein de bonté, se peignent les douces émotions que son cœur éprouve.

Ce bel enfant est habillé simplement d'une tunique de laine de couleur sombre ; ses blonds cheveux tombent gracieusement sur ses épaules, et son regard resplendit comme la lumière du jour.

Une petite table de sapin est disposée au milieu de la cabane. Le repas est frugal, mais la paix et l'affection habitent sous ce modeste toit.

Le vieillard bénit la table avec un accent patriarcal, et le repas commence.

“ Combien tu travailles, Joseph ! dit la jeune femme en plaçant un plat d'herbes devant le patriarche.

— Bénissons Dieu qui le veut ainsi, Marie, répondit Joseph ; mais ce qui me préoccupe le plus, c'est ce tendre enfant.

— Le travail n'a jamais fatigué mes membres ; je suis heureux de partager votre pauvreté, dit à son tour l'enfant ; et sa voix a un doux écho qui pénètre jusqu'au plus profond de l'âme.

— Fils de mon cœur, s'écria Marie en déposant un tendre baiser sur son front, le pain de l'exil est bien amer ; ô toi, Ame de mon âme, Etre de mon être, dépôt sacré que Jéhovah m'a confié, toi, bel enfant, qui as la majesté des rois d'Israël sur ton front, le sourire des anges sur ta bouche, et la splendeur du Dieu invisible de Moïse dans ton regard, tu endures les rigueurs de notre pauvreté sans qu'une plainte s'échappe de tes lèvres !

— Ma mère, répondit l'enfant avec gravité, Dieu, mon Père, l'a ainsi écrit : adorons ses décrets et attendons l'heure marquée dans ses desseins éternels.

La Sainte-Famille ayant mis fin à son modeste repas, dirigea vers Jérusa-

lem des yeux remplis de larmes, et entonna l'hymne d'action de grâce avec la prière du soir.

Ensuite, Joseph ferma la porte de l'habitation; Marie alla prendre son repos dans sa petite chambre; Jésus étendit son lit de nattes, et le patriarche reposa ses membres fatigués sur la paille qui lui servait de lit.

Une heure s'écoula, puis deux, puis trois, et la nuit était obscure, et tous dormaient du sommeil des justes dans la cabane.

Alors se produisit un phénomène merveilleux et surnaturel.

Une nuée blanche et brillante comme l'écume des mers descendit des cieux, et vint se poser sur les épaisses branches du sycomore qui prêtait son ombre à la cabane.

Les flancs de cette nuée resplendissante s'ouvrirent, et il en sortit un jeune homme aux cheveux blonds et à m

la démarche majestueuse ; son vêtement était blanc comme celui des vierges de Sion ; une étoile scintillait sur son front, et un rayon de lumière divine reluisait dans ses yeux d'azur.

Le céleste messager se dirigea d'un pas majestueux vers la cabane ; la porte s'ouvrit devant lui, et, arrivé auprès du Patriarche, il dit :

“ Je suis Gabriel, l'envoyé privilégié du Seigneur ; j'arrive vers toi, ô Joseph ! pour te dire : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et retourne à la terre d'Israël, parce que ceux qui voulaient faire périr l'enfant sont morts.”

Ayant cessé de parler, Gabriel inclina sa belle tête sur sa poitrine, et resta quelques instants dans cette sainte attitude ; ensuite la nuée l'enveloppant de ses plis, il abandonna la demeure des hommes, et s'éleva majestueusement dans le ciel.

Joseph se leva et communiqua à Marie l'ordre du messenger céleste.

Le jour suivant, les exilés abandonnèrent le village hospitalier de Matarich.

A l'entrée du désert, le front de Joseph s'obscurcit, et les yeux de Marie se mouillèrent de larmes. Jésus, au contraire, avait sur les lèvres un sourire de joie. Il cheminait auprès du vénérable vieillard, qui lui servait de père, et celui-ci remarquait, avec étonnement, que les grandes solitudes de sable semblaient disparaître sous leurs pieds.

Trois jours après, au coucher du soleil, la Sainte-Famille parvenait aux confins de l'Égypte. Il ne lui restait plus qu'à traverser l'Idumée pour se trouver dans la terre de Juda.

C'était là un miracle de la puissance divine.

Marie et Joseph contemplèrent avec

adoration l'Enfant divin, qui avait été leur guide dans le désert.

Cherchant un refuge pour passer la nuit, ils virent une caverne à quelques pas de là ; Jésus entra le premier, et une lumière mystérieuse éclaira ces lieux sombres.

Là, sans autre lit que leurs pauvres vêtements, la tête appuyée sur la pierre nue, les saints voyageurs prirent leur repos.

Vers minuit, deux hommes se présentèrent à la porte de la caverne : l'un d'eux venait du torrent d'Egypte, l'autre des terres de Juda.

— Dimas ! dit le premier d'un ton interrogatif.

— Gestas ! lui répondit le second.

— Tu vois que j'ai été ponctuel.

— Je ne l'ai pas été moins.

— Entrons ?

— Entrons donc ! et tous deux pénétrèrent dans la caverne.

— Veux-tu que nous nous éclairions ? demanda Dimas à Gestas.

— Pourquoi donc ? nous pouvons très-bien parler sans cela ; nous sommes des oiseaux nocturnes destinés à vivre dans l'obscurité.

— Tu as raison ; asseyons-nous, je suis fatigué.”

Les deux hommes s'assirent à terre.

Pendant qu'ils conversaient ainsi, la Sainte-Famille continuait à goûter les douceurs du sommeil.

“Ton envoyé, reprit Dimas après une légère pause, m'a dit que tu voulais t'établir dans la Samarie avec tes gens ?

— Oui, répondit Gestas, le désert est peu fréquenté, et mes soldats, qu'attire l'espoir du butin, se fatiguent d'attendre inutilement les jours entiers exposés aux rayons du soleil, dans les solitudes d'Etham et de Paraham ; ils me demandent de les conduire dans la Samarie ; comme tu es le chef de ces

montagnes, j'ai voulu savoir si tu nous donnerais l'hospitalité, ou pour mieux dire, si tu veux que ton château fort nous serve de refuge, nous partagerons notre butin comme de bons amis.

— Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à celui qui est venu la demander à ma porte ; voilà ma main.

Gestas serra la main de Dimas, en disant : “ Alors tu acceptes ? ”

— Tu peux venir quand tu voudras ; mes soldats n'auront pas d'armes contre les tiens.

— Le traité est conclu.

— Je ne manque jamais à ma parole.”

A ces mots, on entendit un profond soupir qui partait du fond de la caverne.

Gestas porta la main à sa ceinture pour saisir son couteau, et dit à voix basse :

“ Il y a quelqu'un ici.

— Je le crois, répondit Dimas.

— Attends ; faisons de la lumière.”

Gestas tira une corde souffré qu'il portait roulé à sa ceinture, et sortant de la caverne, il chercha deux cailloux. Alors, il choqua avec violence les deux pierres jusqu'à ce que la corde s'enflamât en répandant une lumière jaunâtre, et une odeur suffocante.

Armé de cette torche, il entra dans la caverne, et tous deux commencèrent leurs recherches.

Dimas fut le premier qui vit les saints voyageurs endormis, et il se troubla comme s'il les eût reconnus.

“Voilà un butin que je n'attendais pas!” lui dit Gestas en se dirigeant vers eux.

Dimas le saisit par le bras.

“Ecoute, Gestas, lui dit-il, en voyant ces pauvres gens, j'ai senti que le cœur me battait comme s'il eût voulu sortir de ma poitrine.

— Bah ! répondit Gestas, en haussant les épaules.

— Je te dis la vérité.

— Eh bien ! que veux-tu ?

— Que nous respections le sommeil de ces malheureux.

— Je ne laisse pas échapper les occasions quand elles sont si favorables ; les Romains feront bien de même quand ils m'auront saisi.

— Je t'en prie, par ce que tu as de plus cher au monde, respecte leur sommeil.

— Ce que j'aime le plus en ce monde, c'est l'argent !

— Eh bien ! ne les touche pas, je te donne vingt dragmes.

— C'est bien peu ! répliqua Gestas.

— J'ajoute à cette somme ce ceinturon de cuivre et ce couteau de Damas.

Gestas examina les objets.

Dimas, voyant qu'il hésitait, ajouta :

“ Si tu refuses ce que je te propose, je t'affirme que je me ferai leur défenseur.”

Ces raisons décidèrent Gestas : “ J’accepte, dit-il.”

Dimas lui remit l’argent et les objets.

En ce moment, on entendit une voix sortant du fond de la caverne, qui disait :

“ Dimas, Gestas, vous mourrez avec moi : l’un à ma droite, l’autre à ma gauche ! ”

Les bandits, effrayés, sortirent de la caverne.

Dimas se dirigea vers l’Idumée, murmurant à voix basse :

“ C’est Jésus ! le fils de Marie ; je l’ai reconnu.”

Quant à Gestas, il se disait : “ Ce Dimas ne s’entend point à conclure des traités ; pour ne pas dépouiller une famille de mendiants, il m’a donné vingt drachmes et son poignard. Je crois que j’aurai tout avantage à vivre à ses côtés.”

Quelques jours après, la Sainte-

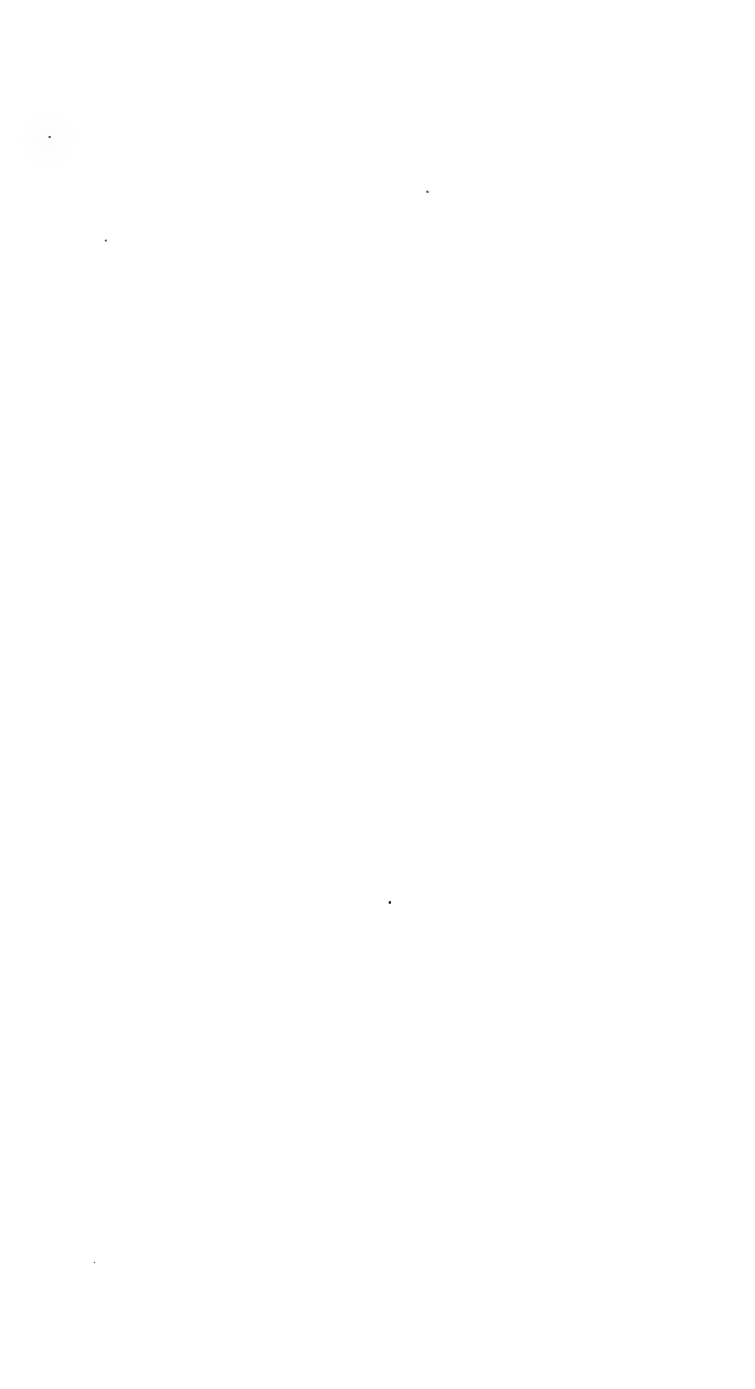
Famille arriva à Nazareth. Avec quel bonheur les exilés virent, du mont voisin, les maisons de leur village se dessiner dans le fond de la vallée.

Joseph et Marie bénirent Dieu, et Jésus, élevant le yeux au ciel, rendit grâces à son Père.

Sa vie s'écoula dans le silence et l'obscurité, auprès de sa mère et de son père adoptif.

Et lorsque, après avoir prêché sa doctrine, il fut attaché à la croix, sur le calvaire, deux hommes étaient aussi crucifiés à ses côtés : l'un était Gestas, le voleur sans pitié ; l'autre Dimas, qu'il convertit par son regard divin, et à qui il adressa ces paroles : “ Tu seras aujourd'hui, avec moi, dans le Paradis ! ”





XXIII

LE SERPENT.

I

Quelle est dans le désert cette humble caravane,
Qui du plus haut des cieux, attire les regards ?
On dirait qu'un rayon colore la savane,
Et les anges partout en ces lieux sont épars.

Une femme, un vieillard, un enfant blond et frêle,
Mais si beau ! qu'à le voir on sent son cœur ravi :
Puis des femmes encor, dont la noire prunelle,
Sous les pleurs des adieux se dérobe à demi.

Enfin, de gais enfants, fronts bruns, lèvres ver-
[meilles,
Dont jamais le chagrin ne dérange les jeux :
Ils s'en vont butinant fleurs, papillons, abeilles,
Plongeant leurs petits doigts dans leur miel savou-
[reux.

Puis, au bel enfant blond, ils viennent faire hommage,
De leur fraîche moisson ; et plus heureux encor,
Ils volent aux bosquets, dont leur joyeux tapage
Fait sortir mille oiseaux, au beau plumage d'or...

II

Et les femmes disaient, la tristesse dans l'âme :

“ Hélas, vous nous quittez ! Sera-ce sans retour ?

“ Quand le Dieu d'Israël; loin de nous vous réclame,

“ O Marie ! ô Joseph, reviendrez-vous un jour ?

“ Ce Dieu saint, qu'en ces lieux vous avez fait con-
[naître,

“ Nous punit, en ce jour, avec grande rigueur...

“ Ah ! c'est que, parmi nous, vous n'avez pas peut-
[être,

“ Trouvé tout le bonheur

“ Qu'espérait votre cœur ?...

Mais celle qu'on nommait du doux nom de Marie,
Vers le ciel élevant son regard et sa main,
Disait : “ Nous nous verrons un jour dans la patrie,
Et le son de sa voix consolait leur chagrin.

Mais tout-à-coup des mères
Le cœur a tressailli,
Car des plaintes amères,
Là bas ont retenti...
Les échos en frémissent,
Le vent semble en gémir ;
Puis ces plaintes faiblissent,
Et tristement finissent,
En un dernier soupir...

Près des enfants, objets de leurs vives alarmes,
Les mères sont bientôt : ô spectacle navrant !
Tous ces petits rieurs, les yeux baignés de larmes,
Montrent avec horreur un d'entre eux, un enfant,

Qui, pâle, sur le sol, laisse tomber glacée,
Sa tête où s'enroulait, ainsi qu'un noir anneau,
Un serpent, monstre hideux... Cette tête affaissée,
Semble déjà subir l'outrage du tombeau...

Par son poison subtil, de la douce victime
Le reptile a flétri, la beauté, la fraîcheur :
Son corps reste glacé, plus rien ne le ranime,
Tel, l'innocent oiseau, sous le trait du chasseur...

Dans ses petites mains, voyez, il serre encore,
Les fleurs dont il a fait de gracieux liens,
On dirait le linceul, dont l'Indienne décore
L'enfant qu'elle confie aux tombeaux aériens...

III

La scène est déchirante... A son Fils qu'elle enlace,
Marie a dit tout bas un mot que nul n'entend,
Et son doux fils Jésus, souriant avec grâce,
La rassure, et, tout seul, s'approche de l'enfant.

Le serpent l'aperçoit, et soudain il desserre
 Les meurtriers anneaux ; puis, il semble écouter
 La voix enfantine et sévère
 Du juge de sept ans qui vient le condamner.

“ O monstre, dit Jésus, cause de tant d'alarmes,
 “ De douleur et de sombre effroi,
 “ Pour frapper cet enfant, qui t'a donné des armes ?
 “ Réponds-moi !
 “ Toi qui voulus plonger l'innocent dans la tombe,
 “ Tu subiras son sort !
 “ Que ton crime, à l'instant, sur ta tête retombe :
 “ A toi la mort ! ”

O spectacle sans nom ! le reptile s'agite,
 Tombe frappé ;
 L'enfant rouvre les yeux, son cœur bat et palpite,
 Ressuscité !...

Et tombant à genoux, sous l'Esprit qui l'anime,
 Il dit prophétisant :
 “ Sois aimé, sois béni, Toi qui punis le crime,
 “ Et sauves l'innocent !

“ Tu guéris, en ce jour, la blessure mortelle
 “ Du serpent au dard meurtrier :
 “ Un jour, tu sauveras d'une mort plus cruelle,
 “ O Jésus ! l'univers entier !...

XXIV

LA PERLE PERDUE ET RETROUVEE.

I

Le temps était beau pendant les fêtes des azymes qui venaient de s'écouler. Les familles des pèlerins quittent Jérusalem ; chacun se hâte de prendre son chemin. Sur la route de Galilée il y a une foule de gens, comme une armée qui se presse dans les gorges des montagnes, c'étaient des habitants des bords de la mer, et des rives du Jourdain, et de Naïm, et de Cana, et de Capharnaüm, qui, voisins les uns des autres, se groupent et cheminent ensemble. S'il faut passer la nuit à la belle étoile, s'il arrive quelque chose d'inattendu, on se

trouvera toujours plus commodément en compagnie.

La campagne se montrait déjà dans la beauté de son printemps ; le figuier poussait déjà sa feuille et son bourgeon ; çà et là fleurissaient quelques amandiers et quelques dattiers ; l'air répandait doucement le parfum du romarin, et les oiseaux envoyaient de partout leur ramage au ciel. Et l'homme aussi se trouve comme changé vers le printemps ; son cœur semble plus pieux, il exhale plus d'amour.

Autant que l'œil peut atteindre, on ne voit à l'entour que groupes qui cheminent au large, par une belle journée d'avril ; la gaiété roule de tous côtés comme des vagues. Soudain les vieillards ont commencé à haute voix : Alleluia ! sois béni, ô Dieu d'Abraham ! Plus loin, les mères et les fraîches vierges répètent mot à mot la prière dans leurs cœurs, et quoique les pensées

varient selon la diversité des caractères, néanmoins une femme, malgré sa faiblesse, est plus prompte à louer Dieu, car elle aime d'avantage. Les hommes de l'âge mûr redisent les trivialités de la rue, ils frondent leur gouverneur, le rapace Romain et maudissent ces hôtes non invités. Les jeunes gens applaudissent, et légers eux-mêmes ils chansonnent et parlent des jeunes filles. Les enfants, oh ! les enfants rient joyeusement et voltigent comme les hirondelles à l'entour. Cà et là les ânes, sous leur charge, comme pour répondre, braient dans les prairies.

On franchit l'espace sans y songer : une lieue, deux lieues sont bientôt faites. La journée est sur son déclin, et l'on a déjà laissé plusieurs lieues derrière. Un bois d'oliviers se présente à point pour passer la nuit ; l'eau n'y manque pas, car un ruisseau d'eau vive serpente à la lisière du bois. Le soleil

se cache dans des nuages rouges, mais il dore encore le mont Thabor et jette sur les collines ses rayons roses. Le château de Magdal se mire avec plus d'éclat et de charme dans cette lumière colorée qui des vignes de Magdal rejail- lit en torrent enflammé sur les larges aloës aiguillés. De ces mêmes vignes, une palme élancée traîne son ombre jusque dans la plaine, et de là encore, la jeune Samaritaine, leste et craintive, fuit en quittant son agneau. Elle n'ose pas jeter un seul regard en arrière, car elle est maudite dans Israël. Vieille contestation du temps de la captivité de Babylone, mais qui vit toujours et qui fait mal aujourd'hui comme jadis.

Enfin la tribu dresse son camp. On s'apprête partout à faire la collation. On vide le cabas du restant des fêtes ; quelques tranches d'agneau et de pain, quelques poissons séchés ; et voilà plus qu'il n'en faut. Le peuple n'est pas dif-

ficile dans ses goûts ; en voyage, comme chez lui, il se contente de peu. Un carré de légumes, une figue, une vertueuse compagne, voilà tout ce qu'il lui faut pour se passer entièrement de la ville.

La jeunesse court à droite et à gauche : les uns plus près, les autres plus loin, pour chercher l'eau et le bois ; quelques-uns entrent dans les cabanes pour se procurer du sel et quelques vases, chaque femme se met à préparer le repas. D'ailleurs, le pays est très hospitalier ; les troupeaux paissent tous auprès, et les enfants sautent de joie, car ils sont sûrs d'avoir du lait, ils sautent et jasant gaîment autour des feux du camp. Cependant la nuit approche ; avec la nuit, les alentours s'assoupissent ; les oiseaux fatigués, retombent sur leurs nids, pour rêver de leurs folies.

II

Cà et là apparaît une étoile, bientôt la voûte azurée et sereine se remplit d'astres, qui semblent comme un essaim de petits poissons à écailles d'or se baignant dans les ondes miroitantes. Le frugal souper était bientôt terminé ; la nuit déployait tout-à-fait son rideau sombre. Le frémissement des arbres et le bourdonnement des prières humaines montaient ensemble vers le Seigneur, qui, là-haut, dans son sanctuaire, fait tant de merveilles, inaccessibles à l'homme. Il semble se louer lui-même dans ses œuvres devant notre monde, pour que les hommes puissent l'aimer et le révéler.

Depuis la pleine lune passée, la nuit était silencieuse et sombre, mais à la fois douce et délicieuse : elle invitait au sommeil : aussi, les pèlerins dormaient ; cependant, on entendait parfois s'échapper ça et là quelques soupirs de douleur.

Il y en avait aussi qui veillaient et qui les yeux au ciel, considérant face à face les ineffables mystères, cherchaient à en découvrir quelqu'un sous cette tente éclatante d'or et de pierreries. Oh ! l'enfant, par sa foi ; la vierge, par son amour ; le vieillard, par son espérance, s'échappent sans cesse vers leur Père, et lancent leurs regards éplorés vers le Seigneur, et leurs paupières humides ne se ferment pas si tôt.

Soudain un bruit retentit dans le bois ; on entend confusément une voix et un battement de mains grave et répété. Partout, à gauche et à droite, l'écho des collines et des rivages retentit de ce bruit. Ceux qui veillaient lèvent les premiers la tête et prêtent une oreille attentive : on cherche quelqu'un d'égaré ; les doux accents d'une voix pénétrante et tendre s'entendaient sans cesse. C'est notre Marie, disaient les Nazaréennes, la sainte, la bien aimée sœur Ma-

rie. Oh ! oui, oui ; il est vrai, depuis le matin et pendant toute la route on n'a pas vu une seule fois son enfant. Pauvre Marie ! comme elle doit souffrir douloureusement ! Et elles couraient vers la voix retentissante, baignant leurs pieds dans la fraîcheur de la rosée. En même temps le nom de Jésus, ô Jésus ! ô Jésus ! se fait entendre partout, et mille fois le camp éveillé et les alentours retentissent de ce doux nom.

La tribu entière est en émoi, les derniers, qui se réveillent en sursaut, sont à leur tour vivement touchés du malheur de leur voisine. Les vieillards, comme de coutume, rappelaient divers souvenirs : “ Bienheureuse, en vérité, “ cette famille ! Joseph, Marie et l’en- “ fant Jésus ! Ce triple rameau dans la “ maison de David fleurit visiblement et “ exhale un parfum vers le ciel. “ Aussi le Seigneur leur est tout pro- “ pice. Les simples yeux ont vu des

“ miracles. Et les prophéties ne le
“ disent-elles pas, qu'à Bethléem doit
“ naître ce héraut, ce Messie de Dieu
“ pour le peuple d'Israël ? Et Jésus
“ n'est-il pas né à Bethléem ? Et ce bel
“ astre sur sa crèche ? Et ces sages, ces
“ rois d'outre-mer ? A-t-on vu jamais
“ une telle sérénité dans les yeux d'un
“ enfant ? Et sa figure, qui paraît comme
“ celle d'un saint prophète ? En vérité,
“ dans tout ceci, Dieu cache quelque
“ chose d'extraordinaire. Quand à
“ Joseph, vous le savez, c'est notre vieil
“ ami ; mais cette Marie, elle semble
“ vraiment reine. ”

Une voix forte, mais entrecoupée, retentit dans le bois. C'est indubitablement Joseph, lassé de fatigue, qui appelle son épouse et lui conseille de ne pas troubler le repos ; et bientôt les plaintes et les cris de recherche cessèrent tout à fait. Au loin de la foule endormie, on entend des sanglots et des

paroles consolantes. "Paix avec toi ! Marie," répétait-on avec dignité. "Pour-
"quoi tant sangloter ? Il n'est rien
"arrivé de mal, et il ne peut rien arri-
"ver. Nos cheveux sont comptés sur
"nos têtes, et bien plus encore ses pas,
"que gardent les anges. Si je suis son
"tuteur, si tu es sa mère, ce n'est que
"par l'effet d'une grande grâce du
"Tout-Puissant. Et pour que sa très-
"sainte volonté soit faite, il s'est plu
"à entourer son Fils de serviteurs.
"Qu'a donc fait Hérode avec toute sa
"puissance ? Calme donc tes douleurs,
"jeune et trop sensible femme. L'en-
"fant ne doit pas être loin d'ici. Peut-
"être jouit-il de ses délices accoutumées
"en priant solitairement quelque part
"dans le désert. Demain tu oublieras
"ce qui te fait tant souffrir aujour-
"d'hui, et nous le retrouverons sans
"peine, peut-être même dans la ville."

Les conseils de Joseph étaient sages,

mais où est la mère qui soit maîtresse de ses émotions ? quelle est celle qui ne frissonne pas au fond de son cœur et dont le sein ne se glace au moindre vent ? Marie doit aussi passer par ces inquiétudes ; elle doit s'accoutumer aux tourments d'une mère. Peut-être que de loin le pressentiment frappe déjà son âme, l'avertissant de ce qu'elle doit endurer un jour.

Et elle pleurait à chaudes larmes. Le firmament entier compatissait à sa douleur. Les archanges de la cour céleste ont été envoyés au service de leur Reine immaculée. Ils soutinrent de leurs anans la couche où reposait sa tête. Ils fermèrent doucement ses paupières humides, et l'endormirent. Cette cour rayonnante, mais muette, d'un signe imposa silence à la terre, et la terre se tut ; elle n'osa rompre son immobilité, pas même par le moindre souffle.

III

Tout était silencieux et sombre ; mais, dans cet état sombre et silencieux, les lumières célestes, de leur immensité sans bornes, ne cessèrent pas un instant de mesurer le temps prescrit aux siècles. Le Seigneur lui-même les règle et veille à leurs mouvements. Il plie et replie les mondes comme des feuilles à sa volonté. La lune allait se cacher non-chalamment derrière les montagnes, se reposant sur des rochers comme sur des remparts et jetant çà et là sa clarté endormie. Vers l'Orient, à droite et à gauche, la voûte céleste déploie ses voiles roses. Les étoiles fuient ; la belle et fraîche aurore matinale se montre parée à sa fenêtre et jette à pleines mains sa lumière vers nous, caresse le front et les paupières de Marie, et comme une sœur jumelle d'une ccuche céleste, lui dit bonjour et l'embrasse.

La Très-sainte Vierge, cette aurore matinale de notre terre, ouvre enfin les yeux. Oh ! comme elle était belle et fraîche ? La clarté qui jaillissait de son visage était plus éclatante et plus suave que celle de l'aurore même. Certes c'est un songe délicieux, qui a calmé les tourments qu'elle endurait tout à l'heure ; un doux sourire se promène sur ses lèvres : “ Lève-toi, Joseph, dit-elle avec grâce ; il est temps de nous mettre en chemin. Il est à Jérusalem. Hier, je t'ai peiné de mes plaintes ; j'étais hors de moi-même, j'ai eu grandement tort ; mais vraiment il était impossible d'y tenir.”

Aux deux extrémités de la grande route azurée, là le lever du soleil, là le coucher de la lune produisaient des courbes brillantes en arc-en-ciel. Le firmament paraissait ouvert à deux battants. Les astres se cachaient comme sous une toile d'araignée. Le bois som-

meillant et les collines agenouillées se parèrent plus distinctement de leurs couleurs et de leurs formes dans cette matinale splendeur. De temps en temps le coq chantait au loin, et réveillait pour la seconde fois le monde endormi.

IV

Joseph et Marie, en chemin, gravissaient déjà la troisième côte. L'âne marchait vite par la fraîcheur du matin et portait allégrement son fardeau. L'air bourdonnait de tous côtés : oiseaux, chantez en chœur, car voilà l'heure solennelle et sainte. Comme un roi se levant de sa couche, ainsi le soleil à l'orient ouvrait ses rideaux d'or et d'écarlate. Les oiseaux entonnaient plus haut leurs chants. Les fleurs répandaient plus vivement leurs parfums. Et l'homme aussi, dans l'essor de son âme sentait beaucoup plus de ferveur. Tout ce qui demandait son pain quoti-

dien se confondait ensemble pour envoyer leur prière au ciel.

Joseph et Marie psalmodiaient tour à tour, et, se joignant à ce concert terrestre, élançaient vers le ciel les accents de leurs bouches pures. Ils pressèrent en mêmes temps leur course pour arriver à la ville. Tantôt quelques pèlerins, tantôt plusieurs les rencontrent en chemin, et tout ce monde paraît être de Nazareth, car à chaque rencontre, on entend toujours : “ Je vous salue, Joseph ; je vous salue, Marie.”

Le voyage était bien long, mais en voyage même, l'âme en prière, comme une colombe en course, ne se lasse pas facilement. Aussi le saint couple ou répétait les psaumes qui leur venaient à la mémoire, ou rêvait dans l'intervalle à leur saint pupille. Les bornes, le long de la route, fuyaient rapidement en arrière, et voilà enfin les faubourgs. Les portes de la ville sont bientôt fran-

chies ; la rumeur de la rue frappe déjà l'oreille. Joseph combine par avance le plan de la recherche : “ Et bien, “ Marie, dit-il, nous nous rendrons à la “ maison de Zacharie ; car, tu le sais, “ c'est de coutume comme notre hôtel- “ lerie. Là nous nous délasserons de “ la fatigue. Ensuite nous irons à la “ recherche de l'Enfant ; et puis, de “ nouveau en route, avant qu'on ferme “ les portes de la ville.”

L'âne, essoufflé, braie et se presse contre la porte de la cour ; il a hâte de se reposer. Aussi Joseph le soigne-t-il avant tout, il lui met du foin à plein râtelier, suffisamment d'avoine dans la mangeoire ; car la bête aussi, dès qu'elle a gagné sa nourriture, doit être bien soignée.

Déjà Marie frappe à la porte : “ Paix “ à la maison, disait-elle d'une voix “ douce, paix à ma bien-aimée en Dieu.” “ Hosannah ! ” répondit une voix cassée,

de la chambre prochaine. C'est la vieille Elizabeth qui salue si cordialement. Elle quitte son ouvrage, ses yeux brillent de joie, car elle sent vivement dans son cœur quels sont les hôtes qui lui arrivent. Dans son humilité, elle n'ose pas baiser la joue de Marie ; mais, comme sa servante, elle baise le pan de sa robe. Marie la presse tendrement sur son sein. Bientôt survient Joseph, et tous trois sont ravis des plus grandes et des plus rares délices d'ici-bas, de cette effusion des saints cœurs entre les saints. Oh ! que la paix qui régnait ici était douce !

v

Elizabeth, la première, se pencha vers la mère, et lui communique à l'oreille quelques détails sur son fils. La figure de Marie, naguère triste, s'épanouit et brille de joie ; elle dit à voix basse :
“ C'est donc au temple ou chez Véro-

“ nique ? toujours, selon son habitude,
“ parmi les lettrés.” Elizabeth conti-
nuait : “ Ma maison est vide et silen-
“ cieuse ; mon vieux mari est depuis
“ hier à Jéricho. Mon Jean, c’est comme
“ un étranger. Toutes mes démarches
“ sont vaines. Où tourne-t-il ses pas ? Je
“ l’ignore tout-à-fait. Son enfance s’é-
“ coule dans le désert, en jeûnes et en
“ prières. O ! mes respectables amis, que
“ ne dit-il pas de l’ignominie des hom-
“ mes ? Et il est le précurseur de Celui
“ qui vient. Oh ! oui, il vient, il vient,
“ ce Messie du monde ; un souffle d’en-
“ Haut paraît nous l’annoncer ; nous
“ le respirons, comme l’encensoir, dans
“ nos seins. Le Seigneur, le Rédemp-
“ teur est déjà presque au milieu de
“ nous (Marie, à pleine ouïe, savourait
“ ces paroles). Jésus, votre Jésus, c’est
“ mon Seigneur, en vérité. Les âmes
“ endurcies des pharisiens s’amolissent
“ déjà et penchent à la componction.

“ Elles rendront, oui, elles rendront
“ gloire au Tout-Puissant, quoique, à
“ l’heure qu’il est, Jésus ne paraisse
“ que comme un tout petit oiseau sans
“ plumes.”

Marie écoutait attentivement et avec l’intérêt d’une mère. L’attendrissement gagnait son âme. Elle leva les yeux et les mains au ciel et bégaya, à genoux, en sanglotant, ces paroles de grâces :
“ Mon âme bénit le Seigneur son Dieu.
“ Ravie d’allégresse, mon âme se ré-
“ jouit en lui. Il a daigné jeter ses
“ regards sur sa toute faible servante.
“ Il m’a ombragée d’une grâce ineffable
“ et singulière, et la terre me nommera
“ la très heureuse, et toutes les nations
“ me béniront.”

Elizabeth et Joseph, comme les séraphins, accompagnèrent ces louanges de leur cœur et de leurs voix : “ Dieu nous
“ a montré sa toute-puissance. Miséri-
“ cordieux à ceux qui le craignent, il

“ a manifesté son pouvoir, et, de la
“ force de son bras, il dissipe les mau-
“ vaises pensées dans les cœurs superbes.
“ Il a rabattu l’orgueil et relevé l’hu-
“ milité, et rassasié ses humbles et ses
“ souffrants.”

Le triple accord harmonieux réson-
nait en se mêlant comme les sons d’une
lyre, et faisait reparaître les antiques,
mais radieuses prophéties de Jérémie
et d’Ezéchiel.

VI

Le soleil a presque accompli la moi-
tié de sa course. La grande place de la
ville était pleine de gens qui discou-
raient. Cette foule bigarrée se déroulait
avec fracas de divers côtés, comme les
vagues au vent; les pauvres s’en al-
laient à leurs travaux quotidiens, les
fainéants à leurs amusements oiseux.
Chacun parlait de ce qui le touchait.
Tantôt on entendait une chose, tantôt

une autre ; tantôt une parole joyeuse, tantôt triste, selon la situation joyeuse ou triste des gens. “ C’est aujourd’hui
“ que notre gouverneur donne la fête.
“ On dit qu’elle sera plus splendide qu’à
“ Rome même.”

Un édifice, merveilleusement beau et d’une dimension gigantesque, frappe la vue et l’étonne par ses colonnades. C’est le temple, la maison de Dieu ; c’est la pensée du sage Salomon convertie en pierre, et qui brille pour les générations. De près, dans toute la circonférence du bâtiment et de la tour, l’œil admire les feuilles et les fleurs ciselées, qui s’entrelacent comme le tissu transparent, léger au vent, et ressemble au voile d’une chaste fille des rois. Tout le long du perron et dans le péristyle, on voit des colonnes, des fleurs et diverses herbes odoriférantes. Les boutiques portatives sont pleines de jouets et de friandises.

L’air est doux. Les enfants et la jeu-

nesse rôdent à l'entour et convoitent des yeux ; les marchands se bercent de l'espoir du gain. La jeunesse, oh ! la jeunesse, se réjouit aujourd'hui ; elle voltige comme un essaim d'abeilles autour de sa ruche, et bourdonnant sa folle chanson, couvre de sa voix la bonne nouvelle, qui court de bouche en bouche parmi le peuple.

Un enfant se trouve ici parmi les docteurs ; et les docteurs mêmes s'étonnent de son savoir. Il prêche sur Dieu avec plus de zèle et de sûreté que n'ont jamais fait les maîtres eux-mêmes, et il fait mille fois davantage et bien mieux. Sans se faire remarquer, un couple entre sous la colonnade et fend la foule qui encombre le vestibule. C'est un vieillard à la barbe blanche, à la haute stature, aux traits graves. A côté de lui, une femme de la plus pure beauté, d'une taille modeste, délicate, virginale. De temps en temps, son voile

laisse apercevoir les traits de son visage et l'éclat de ses yeux : c'est Joseph avec Marie.

VII

Comme le tintement d'une clochette, ainsi la petite voix d'un enfant se distingue sous d'énormes voûtes blanches et retentit invisible à l'oreille de chacun. Ce roucoulement gracieux et compatissant d'une colombe se fait entendre de cette autre colombe qui s'appelle l'âme et lui promet de miséricordieuses espérances. Pour ne pas troubler son hôte céleste, le peuple s'impose silence par de fréquents signes. Les cœurs que les vieilles haines ont glacés se fondent aux rayons de ce soleil des nouvelles grâces. Çà et là des âmes contrites tombent à genoux. Un profond et solennel silence règne. Du côté des femmes, la sainte Vierge aux paupières humides, pleine de grâces, d'un pas

léger, entre plus avant dans le temple.

Devant l'arche, qui garde les dix commandements, flotte une flamme joyeuse, que le jeu des rayons du soleil rend pareille au panache d'un paon. Là, les docteurs, étonnés, sont assis en demi-cercle. Sur une estrade couverte d'un tapis de fleurs se tient debout l'Enfant en tunique bleue. Il parle lentement; de temps en temps s'arrête; à chaque pause, la foule éclate d'admiration; sa pensée se promène sur le front de l'Enfant comme une légère vapeur et semble se jouer dans sa claire chevelure retombant sur son col et ses épaules nues.

Enfin, faisant signe d'une main, il commence; mais quelle langue pourrait rendre ses paroles? Oh! l'éternité entière n'embrassera pas leur contenu: "Au commencement, disait-il, était le Verbe. Ce Verbe était en Dieu, et ce Verbe-Dieu était Dieu même." Il

continuait d'une voix plus forte : " Ce
" Verbe était lumière et vie; et puis
" ce Verbe s'est fait chair. Mais les
" hommes n'ont pas connu l'Incarné."
Ainsi parlait-il, prodige après prodige,
non dans la dignité d'un docteur com-
mentant l'Écriture, mais dans la vertu
de la toute-puissance d'en-Haut, comme
Maître et Seigneur à la fois, devant
lequel, en un clin d'œil, le ciel et la
terre doivent tomber à genoux. Et pour
se faire mieux comprendre des simples.
il déroulait un tissu lumineux et trans-
parent de paraboles qui, comme la sur-
face de l'eau, voilent toutes les nudités
secrètes de notre âme. Certes, on voit
par les gestes expressifs de la multitude
que la vérité s'est fait place dans son
esprit.

Les vieux docteurs se creusent la tête
pour expliquer le sens de ces paraboles
d'un parfum céleste; ils cherchent
entre eux. Chacun s'émeut selon l'hu-

milité qui le pénètre, ou l'orgueil qui gonfle sa science sacerdotale. " Mets-toi à l'attaquer, et toi à le combattre," se disent-ils. Mais Jésus finit bientôt par la prière, qu'il adresse aussi bien pour les lettrés que pour les simples.

L'Enfant, se levant de sa place, n'avait qu'un doux sourire sur les lèvres. Soudain il rencontre l'œil inquiet de sa mère parmi la foule, et, comme un poisson pris à la ligne, il bondit vers elle. Joseph ne le blâmait pas dans son cœur ; mais la mère, toujours comme mère, lui disait : " Pourquoi as-tu agi ainsi " avec nous ? Nous t'avons cherché si " longtemps, oh ! bien longtemps." — " Mère, femme chérie, âme de mon " âme ! n'ai-je pas prévenu la tienne " que pour les choses de mon Père, il " faut que je reste près de lui ?" La mère attendrie l'écoutait sans ressentiment.

VIII

Joseph, Marie, Jésus sortaient du temple, se tenant par la main; la rumeur les suivait partout. Les jeunes gens, comme les vieillards, chuchotaient continuellement; “C’est lui qui s’avance! Oui, c’est lui! c’est lui qui s’approche, le prophète qui nous vient du Seigneur, son admirable prédicateur.” Emus de l’enseignement spirituel qu’ils venaient d’entendre, tous ceux de la foule qui étaient humbles dans leur cœur baisaient le pan de la robe du Fils et de la mère. Les vierges présentaient des fleurs odorantes. Jésus acceptait et saluait son peuple d’un signe de ses mains. La tour projetait son ombre au loin. A l’ombre, près du perron, un groupe d’hommes grossissait toujours. On répétait sans cesse à haute voix: “Quel est-il? “D’où vient il? “cet Enfant! Des environs de Nazareth?

“Impossible. A-t-on jamais entendu
“dire qu’un prophète eût paru à Naza-
“reth? — Oui, oui, Siméon, oui, Natha-
“niel! Du bureau des impôts et de vos
“barques de pêche, beaucoup le sui-
“vront,” disait Lévi, le publicain de
César. Le grain semblait prendre racine
dans la bonne terre.

Jésus, sa mère et son guide, apparais-
sant encore de loin, s’effacent peu à peu
et disparaissent enfin tout-à-fait, comme
l’arc-en-ciel dans les nuages. Un vide
et un silence total se firent où tout-à-
l’heure était la foule. Les vieillards se
mettaient à la fenêtre de leurs maisons,
car c’était le jour d’une fête impériale.
Les jeunes gens semblaient entraînés
hors de la ville. Joseph, Marie et Jésus
cheminaient lentement vers la demeure
d’Elizabeth. Déjà l’on touchait presque
à sa chaumière, qui se distinguait à sa
blancheur; du haut de la cheminée sor-
tait une colonne de fumée. La cour

verdoyait d'un gazon frais, les sentiers étaient balayés et le vestibule nettoyé. Comme il convient à une honnête maîtresse, la vieille Elizabeth, entourée de ses cousines, attendait ses hôtes à la porte.

Du plus loin qu'il put, Jésus saluait avec joie la vieille Elizabeth, ainsi que Véronique, Marthe et Salomé. En approchant, il presse pieusement sur son cœur ces jeunes connaissances. On paye à Jésus, comme une grâce, ces caresses enfantines ; on baise son front et ses mains ; on honore de même Marie, la mère ; on s'incline vers son sein, on tombe à genoux. Le vénérable Joseph reçoit également sa part d'honneur. Les hôtes entrent enfin dans la chambre, qui était belle, gracieuse et fraîchement ornée. La table se trouve déjà couverte et abondamment fournie. Le linge blanc comme la neige, témoignait d'une grande propreté partout. Le soleil,

donnant à pleines fenêtres, dorait le modeste ameublement. Fraîcheur, grâce, beauté, gaîté franche, rien ne manque ici ; et des fleurs à profusion. Jésus enfant aime beaucoup les fleurs, il savoure la suavité de leurs odeurs, la variété de leurs couleurs lui plait. Aussi fait il un choix entre les plus belles ; il en tresse une couronne virginale, et, se penchant à l'oreille de Marie, la met sur son front en lui disant à voix basse : “ Mère comme tu “ seras belle couronnée.” Comme l'aurore matinale, Marie rougit à ces mots et aux tendres caresses de l'enfant.

IX

Reine et mère, avec cette auréole elle prend la première place à table, à côté de son Fils et de son bien-aimé. Les autres convives se tiennent debout plus bas, et attendent que les dons de Dieu soient bénis par le vieux Joseph.

Oh ! la vieillesse et la sainteté d'un homme sont en faveur là-Haut autant que le sacerdoce. Joseph faisait donc la prière usitée pour le bénédiction des dons. Jésus, prenant le rôle de sacrificateur, rompait le pain et le bénissait ; et V'éronique promena la corbeille, distribuant le pain aux convives. La vieille Elizabeth s'occupait de tout le reste et se montrait prévenante en tout.

Les mets étaient simples, mais parfaitement assaisonnés et agréables au goût. Il faut savoir encore que Jésus défendait aux siens l'abstinence des viandes, voulant que tous se réjouissent tant qu'il était sur la terre. La table abondait en bonnes choses : un agneau, des pigeons, des fruits secs. Il y avait aussi quelque peu de vin pour rafraîchissement ; mais les convives ne prenaient qu'autant de nourriture qu'il fallait pour que le corps se trouvât apte à servir l'âme.

Une autre fête les préoccupait ; oui, une autre, et celle-là n'était pas de ce monde. Tous les convives, à pleine oreille, écoutaient l'Enfant et savouraient avec empressement sa parole comme le pain céleste, comme l'aliment qui pouvait apaiser la faim de leurs âmes pour toute l'éternité. Aussi Jésus semait-il en abondance le grain sur la bonne terre. D'un œil prophétique, il parcourait tous les abîmes des temps et questionna Marthe à demi-voix sur le calice.

Ensuite il parla des saints mystères du calice, disant qu'il était donné aux hommes pour présenter l'offrande, et qu'il servirait encore à la présenter selon la loi nouvelle. Il donnait aussi des éclaircissements sur Melchisédech :
“ C'était l'ange du Seigneur de l'ancien
“ temps, qui, sous la figure humaine,
“ parcourait toute la terre, enseignant
“ partout aux hommes à louer et glori-

“ fier Dieu. Peu à peu les peuples ont
“ dévié de la vérité ; ils adorent bien-
“ tôt le veau d’or. Cependant quelques
“ gouttes de cette eau vive restent
“ encore çà et là, et parfois de plus fraî-
“ ches que celle du temple. Ces gouttes
“ grossiront encore et se répandront en
“ source vive, car le Fils de Dieu prend
“ la figure humaine et se fait chair.”

La figure de l’Enfant, comme celle de l’Emmanuel tant désiré, rayonnait de toute sa splendeur : les yeux des mortels avaient peine à supporter cette vue ; aussi le front dans la poussière, ils entonnèrent ; “ Hosannah ! gloire ! gloire ! gloire à Dieu dans toute l’éternité ” ! Leurs cœurs étaient ravis d’un étonnement mystérieux ; ils croyaient rêver les miracles qu’ils contemplaient en effet. Belle et gracieuse était cette apparition du paradis.

Comme un Enfant chéri, Jésus, souriant, change alors sa physionomie

céleste en celle d'un simple mortel. Il reprend, il console ses féminines élèves, mais ne leur défend pas d'innocentes joies. Enfin, Joseph rappelle l'heure du départ ; mais les convives, émus et pleins d'amour pour leurs hôtes, ne les laisseront pas partir sans les reconduire jusqu'à la grande route.

X

La ville éclate aussi en réjouissances. Terpsichore proclame partout la fête de l'Empereur. Une vive rumeur meut la foule richement bigarrée. Les armures des vélites et des hastats reluisent de toutes parts. Un essaim de vils patriciens énervés, un essaim d'efféminés se pavane dans les peaux de lion qu'ils portent sur les épaules. Païens et seigneurs juifs, surchargés de lames d'or et de perles, se suivent en pompes, pas à pas, à cheval. Le pain et les spectacles s'offrent gratuitement au peuple à

profusion. Poussière et clameurs n'y manquent pas non plus.

Le Jupiter de Rome est bien prodigue, comme on le voit. Joie donc ! en un mot, et quelle joie ?... Mais l'âme ! Oh ! l'âme ne sait si elle est. L'ombre de Tibère se promène sur la terre ; ce vil fantôme au laurier césarien fustige sans cesse à deux mains ; de l'une pleuvent des verges, de l'autre tombe la hache. Le gouverneur, ce courtisan césarien, ce monstre du plus bas lieu des enfers, suçait aussi son morceau de pâture sanglante avec une férocité sauvage et la glotonnerie d'un tigre. C'est Publius, dit-on aujourd'hui ! Demandez dans vingt ans d'ici, et personne ne saura plus vous dire comment s'appelait ce grand homme.

Le divin groupe, serré dans son trajet, flotte craintivement çà et là, comme les oiseaux dans une tempête ; ils se mettent à l'écart. On n'entend que le

bruit de la fête païenne. Ce bruit tourbillonne de plus en plus parmi la foule. On raconte les exploits d'un lutteur :
“ D'un coup de poing, dit-on, il a renversé le taureau. — Et il l'a tué ? —
“ Oui, il l'a tué, répétait-on partout.
“ De quelle force gigantesque sont les
“ peuples de l'Euxin ! ” Et personne ne daigne jeter un regard sur l'Enfant, auquel tous ces peuples et l'univers entier ne servent que de marchepied vers sa gloire. Les deux jeunes beaux seigneurs Lazare et Nicodème passent aussi sans regarder et sans dire un mot.

Le Cédron serpente par là et brille parfois dans la prairie ; plus près, un étang déploie sa nappe d'eau claire. Un troupeau bêlant et un troupeau babilard couvre ses rives : Ce sont les enfants qui baignent et lavent leurs agneaux. Les fillettes folâtres et les jeunes mariés jettent au courant de l'eau leurs couronnes de fleurs et leurs

chansons. On rit, on badine, on se poursuit en courant de tous côtés.

XI

Jésus propose de faire halte ici, car, enfin, il faudra bientôt se quitter et se mettre en route. Le lieu que voici lui plaît beaucoup, tout y respire la campagne. A peine le saint groupe s'était-il assis sur le gazon, qu'arrive d'ici un jeune garçon, de là, une jeune fille, qui, comme les moineaux, commençant par le plus hardi, accourent les uns après les autres ; et bientôt on voit un essaim serré d'enfants qui, toujours prêts à se disperser au moindre souffle, se tient toutefois à présent immobile. Jésus les caresse de ses mains ; l'étonnement se peint sur chaque visage. Jésus leur semble une ancienne connaissance : quelque part, et naguère, ils croyaient avoir voltigés ensemble sur les fleurs.

Un peu plus loin, une jeune servante ne peut apaiser l'enfant qu'elle porte dans ses bras ; vainement elle l'embrasse et le caresse, rien ne réussit. " Tais-toi, " oh ! tais-toi, mon petit Stéphane, " répète-t-elle toujours ; mais l'enfant se cabre sans cesse et pleure à chaudes larmes. Soudain la petite main de Jésus passe sur sa tête ; Stéphane lève vers lui ses deux petits bras, il enlace ses deux petites mains dans la chevelure flottante de Jésus et se colle sur son sein, comme un petit oiseau sous les ailes de sa mère. Jésus lui donne un tendre baiser d'un parfum céleste. Et c'est pour ce baiser, oui, pour ce baiser, qu'un jour Stéphane répandra son sang et ouvrira le premier la sainte voie des martyrs.

Cette scène d'un merveilleux amour faisait pleurer d'attendrissement. Les vieux convives se disaient aussi adieu. Et l'âne de Joseph trottait déjà son che-

min. Jésus et Marie occupaient ensemble une autre monture. Ils saluèrent encore de loin leurs amis et s'éloignèrent par le chemin de Galilée. Jésus laissa courir sa vue au loin en avant, comme un messenger de la bonne nouvelle. Ses pensées planaient là-haut dans le ciel. Tout-à-coup, comme si quelqu'un l'eût tiré par le pan de sa robe, il tourna à droite ses yeux animés. C'est le silencieux jardin des Oliviers, le triste Golgotha ! C'est de là que descendra la rédemption du monde par la croix. A l'idée de la croix, Jésus s'incline humblement devant la volonté de son Père. Ses larmes, comme la rosée mouillent la terre ; mais bientôt, plus calme, il lève la tête vers le ciel ; diverses pensées se reflètent dans le miroir de ses yeux.

XII

“ Mère, dit-il, les hommes passent
“ mal les jours de leur pèlerinage ici-bas.
“ Ils s’entourent d’inquiétude et d’en-
“ nui : et pourtant les miracles sont
“ partout semés sur leur route ; mais
“ ils ne daignent pas y jeter un seul
“ regard. Ils ne veulent pas considérer
“ qui fait verdier cet arbre, qui a si
“ diversement coloré cette troupe ailée,
“ ni qui la nourrit sans qu’elle s’en
“ inquiète ? Certes, ces folâtres oiseaux
“ n’ensemencent ni ne récoltent. Con-
“ temple ô mon Lys, ton frère que voilà,
“ blanc comme la neige ; de la vile
“ poussière de cette terre, avec quelle
“ majesté il relève sa tête parée de
“ fleurs ! En vérité, ni l’épouse d’un
“ roi, ni Salomon même dans sa gloire,
“ n’ont été parés aussi magnifiquement.
“ Et pourtant ce n’est qu’une fleur ; ce

“ petit brin de paille et tout ce qui
“ l’environne n’est que poussière péris-
“ sable. L’homme seul, esprit par son
“ âme, pèse quelque chose dans la
“ balance, devant l’Esprit divin. Lui
“ seul se trouve entouré d’une protec-
“ tion et d’une grâce toutes particu-
“ lières. Mais il étouffe lui-même en
“ soi l’étincelle de la lumière. Il laisse
“ emporter sa raison et son cœur au
“ gré de sa volonté. Par sa méchanceté
“ sans frein, il accumule de jour en jour
“ péché sur péché, et vit comme un cri-
“ minel nocturne dans les ténèbres.
“ Aussi le Père céleste l’a-t-il rejeté à
“ jamais. Il y a cependant des promes-
“ ses ; il y a des remèdes tout-puissants :
“ c’est le sang de l’innocent.” Les san-
glots ont étouffé sa parole. Un long
silence suivit.

Jésus commença de nouveau : “ Mère,
“ tu es l’astre parmi les élus ; entourée
“ de la cour de mes anges, tu répandras

“ la clarté sur ce monde, comme l’unique médiatrice des grâces divines. “ Les abîmes se réjouiront des rayons “ de ta gloire.”

De douces mais muettes étreintes les tenaient longtemps serrés l’un contre l’autre. Les paroles prophétiques se firent entendre de nouveau. Sa sainte Mère les savoure avec délice et les cache profondément dans son cœur. Et ce long voyage ne paraissait durer qu’un moment.

Le soleil était de nouveau sur son déclin, et voilà plusieurs lieues parcourues. Un bois d’oliviers se présente tout près; un ruisseau d’eau vive serpente à sa lisière et la sainte Famille s’arrête pour y passer la nuit. Le soleil se cache en des nuages rouges, mais il dore encore le mont Thabor et jette sur les collines ses rayons roses. Le château de Magdal se mire avec plus d’éclat et de charme dans cette lumière colorée

qui des vignes de Magdal rejaillit en torrent enflammé sur les larges aloës aiguillés. De ces mêmes vignes une palme élancée traîne son ombre jusque dans la plaine, et de ces vignes encore la jeune Samaritaine, leste et craintive, fuit en quittant son agneau ; elle n'ose pas jeter un regard en arrière, car elle est maudite dans Israël. Vieille contestation du temps de la captivité de Babylone, mais qui vit toujours et qui fait mal aujourd'hui comme jadis !

Jésus poursuivait des yeux la fugitive. Il méditait profondément dans son cœur. Enfin ses lèvres s'ouvrent et proclament cet amour de la nouvelle loi ; cet amour éclatant des plus pures délices qui, du haut des cieux, comme une chaîne enchantée, doit descendre en arc-en-ciel sur notre terre nébuleuse et enlacer l'humanité entière, réconciliée avec son Dieu.

“ Oh ! cette Samaritaine, disait-il,
 “ c’est la pauvre humanité, brulée inté-
 “ rieurement de père en fils et souf-
 “ frante sous le poids de cette antique
 “ condamnation. Mais elle se relèvera ;
 “ oui, elle se relèvera dans l’amour,
 “ dans la foi, dans l’espérance, car le
 “ temps approche de la nouvelle alian-
 “ ce, qui embrassera toute l’éternité.”

Le vieux tuteur aux cheveux argen-
 tés, ranimé des gouttes de rosée d’amour
 que fait descendre son pupille, écoutait
 avec ravissement, ému jusqu’aux lar-
 mes. Plein de componction, il laisse
 tomber sa tête sur ses genoux ; Jésus
 lui répète à voix basse les promesses
 du Ciel ; “ Sur mon sein tu seras le
 “ tuteur des âmes, et je te multiplierai
 “ dans ton nom, dans la nouvelle al-
 liance.”

La nuit jeta son ombre à l’entour et
 tout s’est tû. Çà et là une étoile appa-
 raît à la surface des cieux. La sainte

Famille tombe à genoux et Jésus commence d'une voix claire : " Notre Père, qui es au ciel..." Il priait pour ses bien-aimés et pour lui-même. Autour de la très sainte Famille endormie, divers songes planent et réfléchissent leurs mystères. La nuit ouvre ses yeux par milliers. Le soleil gardien et la lune gardienne sont absents. Ils font leur veille autre part, cachés dans les abîmes. Le firmament entier, plus bas et plus près, chante et paraît rouler en cadence cette adoration : " O fils de l'homme, sois béni ! Oh ! sois béni à jamais ! "





LES SCÈNES DE NAZARETH.

“ Il est tard, cher époux, notre repas modeste
 N'est pas prêt, et ce soir nous n'avons plus de pain :
 Ce matin à Jésus nous donnâmes le reste,
 Joseph, que ferons-nous ?... peut-être il aura faim.

Ainsi parlait Marie, et Joseph qui l'écoute,
 Vers le Ciel élevant son regard résigné :

“ Le secours vient d'en haut, Marie ; Et Dieu sans
 “ N'oublîra pas son Fils qu'il nous a confié. [doute

“ Et puis voilà, dit-il, une œuvre qui s'achève ;
 “ Regardez ce coffret ; c'est mon plus beau travail ;
 “ Il est pour ce Seigneur dont le palais s'élève,
 “ Là-bas resplendissant sous son riche portail.

“ Je vais le terminer, Marie, et dans une heure
 “ Jésus le portera chez le maître opulent,
 “ Il nous paiera bien... Et dans notre demeure
 “ La richesse viendra,” fit-il en souriant.....

Au travail de nouveau le voilà sans relâche,
 Son front est tout mouillé... Qu'importe la sueur,
 La peine et le travail ! A lui, sa noble tâche
 Est de sauver son Dieu, de nourrir son Sauveur.

Mais l'ouvrage est fini. Son patient courage
 Sera récompensé. " Jésus, mon fils aimé,
 Dit Joseph, voudriez-vous porter cet ouvrage
 Au palais du seigneur qui me l'a commandé.

Et voilà le Sauveur suppliant à sa porte.

" Que veut donc cet enfant ? dit un subordonné,
 " Je viens, répond Jésus, pour ton maître ; et
[j]’apporte.
 " Ce travail qu'à mon père il avait ordonné."

Mon maître n'est pas prêt pour ta noble visite
 Dit le valet moqueur ; tu reviendras demain.

" J'attendrai, " dit Jésus... Et tout son cœur pal-
[p]ite,
 Car il sait, saint Enfant, que ses parents ont faim.

Il est là, tout tremblant, il attend, il soupire.
 Le maître arrive enfin. " Ce coffret est charmant !
 C'est bien comme cela que Julia le désire,
 Dit-il ; je reverrai ton père mon enfant..."

Jésus rougit plus fort. (Ah ! ce n'est pas de honte, Il est humble de cœur !) mais il a peur. Enfin, Sur son salaire, au maître, il demande un à-compte Un denier seulement pour acheter du pain...

Voyez-vous ces gens-là, dit le maître en colère, Leur travail n'est pas fait, qu'il faudrait le payer ! Ce sont des paresseux qui voudraient leur salaire, — Et c'est bien plus facile,—avant de le gagner...

Jésus redescendait la tristesse dans l'âme. Pour ses parents aimés, il n'aura pas de pain, Tout-à-coup, près de lui, Julia, la noble dame, Se montre, et doucement l'arrête par la main...

“ Enfant, de mon époux, pardonnez la rudesse ;
 “ Pardonnez aux soucis dont son front est chargé,
 “ Mais il compensera demain par sa largesse
 “ Les mots qui maintenant vous ont tant affligé.

“ En attendant, prenez ce peu que je vous donne,
 “ Vous pourrez dès ce soir le revendre au marchand,
 “ Voyez, c'est un brillant da ma riche couronne,
 “ On vous le paiera bien, c'est de l'or mon enfant.”

Et la dame glissant sous la riche tenture,
 Disparut au regard de l'enfant étonné,
 Quel est le Créateur ? Quelle est la créature ?
 Quel exemple, ô mon Dieu, n'avez-vous pas donné ?

Jésus à ses parents a fait part du message,
Voilà du pain, dit-il, oui, du pain pour longtemps ;
Et puis il leur dépeint la dame au beau visage,
Et son don, et sa voix, et ses si doux accents.

Et Joseph bénissait la dame généreuse,
Et pour elle Marie invoquait l'Éternel :

“ Et moi, dit le Sauveur d'une voix mystérieuse,
‘ Moi, pour son beau diamant, je lui donne mon
[ciel!...”



XXVI

LA SCIE.

Un jour, à Nazareth, par un soleil brûlant d'été, un homme sciait péniblement une longue planche. Cet homme était saint Joseph, *père nourricier* de Jésus, simple ouvrier dont la sublime *oraison funèbre* se trouve ainsi écrite dans l'Évangile : *Homme juste.*

Or, le front de l'artisan ruisselait de sueur ; car la planche était longue et la scie également plate partout, comme on les faisait alors (dit la légende) mordait avec peine le bois dur, au tiers entamé.

Vingt fois saint Joseph s'essuya le front, la figure, la barbe, et reprit son ouvrage, sans qu'un murmure, un geste, un mot d'impatience vint trahir une fatigue, que sans doute il rapportait à Dieu.

Enfin la scie, d'un son argentin donna son dernier coup, à la grande satisfaction de *l'ouvrier*, qui cette fois, manifesta sa joie par une franche et joviale dilatation de ses traits, sa figure était admirablement belle.

Sonne midi. — On ne disait pas *l'Angelus* à cette époque, mais les Juifs fervents élevaient leur âme à Dieu, Joseph le fit, et se couchant aussi mollement que possible sur un lit de copeaux, il s'endormit justifiant ce proverbe : *Le sommeil du juste.*

Or, depuis quelque temps, Satan veillait à la porte du chantier.

Il avait vu d'abord un homme qui travaillait et, sans savoir quel était cet homme, il avait dit : il n'y a rien à faire ici!... Mais l'artisan avait posé sa scie et s'était endormi.

Alors, Satan, qui ne se doutait guère de la qualité des hôtes chez lesquels il était résolu, de jouer un tour au pares-

seux de la sieste, dont le sommeil béni de Dieu, se manifestait déjà par un long ronflement.

C'était une garantie pour le diable.

Prenant donc une forme apparente, il commença par examiner tous les outils les uns après les autres : ciseaux, marteaux, varlopes, tenailles. Rien de tous ces objets ne lui parut digne d'exercer son infernale méchanceté.

Restait la scie, qu'il prit avec colère, la scie d'alors, dont les dents droites et *en ligne*, lui offraient la ressource plus drôle, soit de les casser, soit de les incliner en sens inverse l'une de l'autre. Il prit ce dernier parti, comme le plus sûr moyen de mystifier l'artisan.

Mais le diable à ce qu'il paraît, n'était pas plus mécanicien que les juifs de son époque, et il ne pensait guère livrer à saint Joseph le secret de la véritable dentelure d'une scie.

Loin de là, son ouvrage achevé, sa

figure aussi rayonna, mais d'une autre façon, on le pense bien, que celle de l'artisan, puis quittant sa hideuse transformation, il attendit le réveil du bienheureux dormeur.

Cela ne tarda pas, Joseph se leva et, les yeux encore brouillés d'un reste de sommeil, il prit machinalement la scie en question, qu'il essaya contre une planche *ad hoc*, selon son usage, avant de rien commencer.

Je vous laisse à deviner son étonnement, quand au lieu d'une faible entaille, l'outil dans son aller et retour, glissa sur le bois avec une aisance inaccoutumée, et l'entailla profondément.... au grand désapointement du diable, qui prit la fuite et ne revint jamais.

Il ignorait, le pauvre diable, que le saint homme avait prié Dieu, et que Dieu ne saurait faillir au sommeil de celui qui l'invoque.

XXVII

LE CHOIX D'UN ROI.

Oui ; c'est bien décidé ;

“ Nous allons en ce jour choisir la royauté.

“ Nous nommerons un maître ; il aura la puissance,

“ Et nous l'honorons tous avec déférence.

Il nous fera des lois

Nous obéirons à sa voix ;

“ Et comme Archélaüs gouvernant sur son trône

Nous lui mettrons une couronne

“ Et tant qu'il restera sage, prudent, soumis,

“ Nous serons ses sujets ainsi que ses amis.

“ Allons, venez ; que la justice,

“ Nous dirige, et non le caprice.”

Ainsi parla Simon ; de la bande enfantine,

Il était le plus fort : chaque tête mutine,

Sous son pouvoir s'inclinait volontiers ;

Dans tous les jeux, il était des premiers,

Il présidait dans chaque fête,

C'était comme un petit prophète.

Et vraiment on aimait à voir

Lorsque son doux sourire animait son œil noir.

“ Nous allons donc, dit-il, commencer la séance.

“ Viens ici, petit Jean, dis-moi ta préférence,

“ Mais parle-moi bien bas

“ Pour qu'on n'entende pas :

“ J'inscrirai tous les noms, puis les ferai connaître,

“ Réponds-moi, qui de nous choisis-tu pour ton
[maître ? ”

Jean s'approcha craintif, baissant ses grands yeux
[bleus,

Doux comme un chérubin, paré de blonds cheveux.

Il n'avait que six ans, mais sa douce nature

Lui donnait voix à la candidature.

“ Moi, je nomme Jésus, dit-il en souriant :

“ Ce n'est pas le plus grand,

“ Mais c'est le plus gentil ; il me donne sans cesse

“ Ses bonbons, ses jouets, et puis il me caresse,

“ C'est mon ami de cœur.” “ C'est très-bien, dit

“ Enfant ton jugement est bon. [Simon,

“ Et toi, Mathias, approche ; âme sentimentale,

“ Pour qui fais-tu des vœux ? ” Mathias, sur son
[front pâle.

Eut comme un frais éclair de joie et de gaieté,

Il n'était pas toujours avec honneur traité,

Il souffrait si souvent, le pauvre enfant malade !

C'était, lui disait-on, un triste camarade.

Quelqu'un pourtant, aimait le petit malheureux,
Et tout bas il nomma cet ami généreux.

“ Oui, dit-il, Jésus seul mérite la couronne,
“ Quand vous me rebutez, quand chacun m’aban-
[donne
“ Lui seul me reste alors, même il pleure avec moi,
“ Que je serais heureux s’il devenait mon roi ! ”
“ C’est bien, Mathias, tu parles comme un sage,
“ Pour l’avenir c’est d’un heureux présage.
“ En attendant André va nous dire à son tour
“ Auquel de nous il veut faire sa cour.”

André parla tout bas : “ Oh ! le fils de Marie
“ Est digne de ce choix, Simon ; et je t’en prie,
“ Conserve à lui seul cet honneur,
“ Car nul n’aurait la bonté de son cœur.
“ Ah ! si tu le voyais quand il parle à ma mère,
“ Comme il sait la calmer dans sa tristesse amère,
“ Il lui parle du ciel qui, pour Dieu, réunit,
“ L’épouse avec l’époux, et ma mère sourit
“ Et se sent consolée.”—Bien, André, je t’approuve,
“ Et dans tous nos cœurs je retrouve
“ Ces mêmes sentiments ; de plus je m’aperçois
“ Que nous différons peu dans nos goûts, dans nos
[choix.
“ A ton tour, beau Mathieu, qui veux-tu que l’on
[nomme ?
“ Toi qui seras bientôt un homme.

“ Comme il mérite bien d'être leur noble chef...
“ Il le sera bien mieux, lorsque la terre entière,
“ Accourra se ranger sous sa sainte bannière...
“ Ah ! puisse-t-il garder son sceptre si léger...
“ Mais un jour, pour un autre il devra le changer.”
“ Hélas ! oui, dit Joseph, un glaive de tristesse
“ Percera votre cœur, puis après, l'allégresse
“ Inondera votre âme ! et Mère du Sauveur,
“ Vous irez partager sa gloire et son bonheur.”

C'est ainsi que Joseph avec amour console
Son épouse bénie, et sa douce parole,
En lui montrant Jésus adoré, radieux,
Sut sécher bien souvent les larmes de ses yeux.



XXVIII

UNE APPARITION.

Un jour de fête de tous les saints, dans un couvent d'Ursulines, mourut une bonne religieuse, nommée Gabrielle de l'Incarnation, qui avait été pendant sa vie un modèle de toutes les vertus. Après son décès, elle apparut à sa supérieure la Mère des Anges, morte depuis en odeur de sainteté, qui raconta elle-même à son directeur de la manière suivante, ce qui lui arriva : “ Le sixième jour de Novembre 1660, entre trois et quatre heures du matin, après avoir fait mon oraison, je me disposais à écrire quelques lettres ; mais il me fut impossible ; je me sentis fortement attirée à demander à Dieu qu'il lui plût faire miséricorde à la bonne mère de

l'Incarnation ; et si elle ne jouissait pas encore de la gloire, de la lui accorder par les mérites du sang de Jésus-Christ son Divin Fils et par l'intercession de la sainte Vierge dont elle avait porté le saint scapulaire. Ce qui m'obligea de faire cette demande, c'est que toute la nuit j'avais eu l'imagination remplie de cette chère mère ; et souvent depuis sa mort, quoique je voulusse me persuader qu'elle jouissait de Dieu, il me prenait de grands battements de cœur quand je pensais à elle. Enfin, je me suis sentie pressée de demander à Notre Seigneur que, si c'était pour sa gloire et le bien des âmes, il nous fit connaître l'état de cette bonne religieuse.

Un peu après, elle s'est présentée à moi avec un visage très doux, et qui paraissait plus humilié que souffrant, quoique je visse bien qu'elle souffrait beaucoup. D'abord, la voyant près de moi, j'eus une grande frayeur ; mais

comme elle n'avait rien d'effroyable en elle-même, je me rassurai bientôt. Ayant fait le signe de la croix sur moi, je demandai à Notre-Seigneur qu'il ne permit pas que je fusse trompée, et me recommandai à mon Saint Ange-Gardien. Après l'avoir bien considérée, je pris la résolution de lui parler, et lui demandai en quel état elle était, et si nous pouvions lui rendre quelque service. Elle me répondit qu'elle satisfaisait à la justice divine dans le purgatoire, je la priai de me dire ce qui l'y retenait, si Dieu voulait bien le lui permettre pour notre instruction. Elle jeta alors un profond soupir et me dit : “ Ce sont plusieurs négligences aux exercices communs de la régularité ; une facilité à donner dans les sentiments un peu trop humains des religieuses ; *mais encore plus, l'habitude de retenir de petites choses particulières, et d'en disposer selon mes besoins, ou selon*

mon inclination naturelle.” Je lui répliquai : Mais quoi, vous aviez la permission — “ *Oui, le plus souvent, répondit-elle, ou je présumais la volonté de mes supérieures, mais cela n'est d'aucun poids devant Dieu. Le vœu de pauvreté et l'obligation de la perfection religieuse demandent bien une autre exactitude ; Dieu voit les choses d'un autre œil que nous ne les regardons, et si, durant la vie, les âmes savaient le tort qu'elles font à Dieu et à elles-mêmes de ne pas s'appliquer à la perfection, et combien il faut souffrir pour expier ses faiblesses, ses lâches complaisances et les satisfactions qu'on se donne, elles auraient plus de facilité à se vaincre en cette vie, et plus de fermeté à suivre les lumières de sa grâce.*”

Je la priai de me dire comment notre communauté et moi pouvions remédier à ce mal. Elle me répondit : “ En général, on manque bien de soumission

d'esprit, de récollection intérieure, de charité à supporter le prochain, et d'assujettissement à l'obéissance, j'y ai beaucoup manqué pendant ma vie. Pour vous en particulier, il faut prendre garde de n'être pas si facile à accorder aveuglément, et par une condescendance naturelle toutes les petites satisfactions des sens; et vous devez travailler à détruire toute partialité, dès sa naissance, et à établir dans la communauté l'esprit de simplicité et de docilité. Je vous recommande celles qui sont mes parentes; elles se retirent souvent des voies de Dieu." A la fin du discours je lui demandai si nous pouvions lui rendre quelque service, elle répondit: "Je désire ardemment de voir et posséder Dieu, mais je suis contente de satisfaire à sa justice tant qu'il lui plaira." Je demandai si son mal était grand: "Il est, dit-elle, incompréhensible à ceux qui ne le sen-

tent pas.” Je la priai de nous servir d’avocate auprès de Dieu, et la saluai de la part d’une personne dont je lui recommandai les besoins. “ C’est, dit-elle, une âme qui est bien à Dieu : qu’elle prie pour moi, et vous aussi.” En disant cela, elle s’approcha de mon visage comme pour prendre congé de moi : il me sembla que c’était un charbon de feu qui me brûlait, quoique son visage ne touchât point au mien, et mon bras ayant un peu frisé sa manche, se trouva brûlé avec bien de la douleur ; au même temps elle disparut.

Toute ma joue gauche est demeurée brûlée avec une grande chaleur et une grande incommodité, et la brûlure du bras droit sur le poing, est plus large qu’un écu, et très douloureuse.

Le même jour, entre huit et neuf heures du matin, mon saint Ange m’est apparu dans ma chambre, où j’étais retirée, (son ange gardien lui apparais-

sait souvent) ; je lui ai demandé si la vision que j'avais eue le matin était réelle, et si c'était l'âme de ma Mère Gabrielle de l'Incarnation ; il répondit : “ Oui, c'est une abondance de grâces que Dieu vous a fait à toutes afin de vous faire connaître que les fautes qu'on commet sont plus grandes qu'on ne se le persuade. Cette âme était de bonne volonté ; profitez de l'occasion.”

La nuit du 29 au 30 du même mois, jour de saint André, cette Mère se montra encore à moi, et me fit entendre qu'elle faisait une partie de son purgatoire parmi nous, qu'elle espérait aller jouir de Dieu à la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et que cette aimable mère de Jésus et saint Joseph, auxquels elle avait été fort dévote, avaient obtenu miséricorde pour elle ; que son purgatoire eût été long sans leur secours. Elle me dit que la plupart des âmes religieuses avaient

beaucoup à satisfaire à la justice divine en l'autre vie, parce qu'elles n'avaient point une application droite aux actions ordinaires de la religion et qu'une grande partie des actes de la vie se tourne en une lâche habitude qui ne reçoit point d'excuse devant Dieu : que très-souvent on néglige d'entrer dans les vraies lumières de la grâce, pour éviter de faire violence à la nature ; que chaque âme ne manque pas de lumière pour connaître les desseins de Dieu sur elle ; mais que, comme l'exécution demande de la contrainte, et un assujettissement de la nature et de l'esprit propre, peu de personnes veulent pénétrer cette lumière et la suivre dans leur conduite, ce qui fait que peu d'âmes répondent aux desseins de Dieu, et que c'est là une des principales causes du purgatoire des religieux. — Je lui demandai ce que l'âme souffre, elle me répondit : “ L'âme sent en elle un désir

ardent qui, comme un feu dévorant, la porte à aller s'unir à son Dieu, et elle se voit liée et retenue par mille petits filets et mille cordelettes qui l'arrêtent et qui ne se consomment par l'activité du feu que fort lentement. Son entendement est éclairé d'une lumière qui lui montre les moyens qu'elle a eus pour rompre ces filets durant la vie, et les reproches de sa conscience lui font connaître qu'elle a lâchement quitté la voie droite de la grâce, pour suivre celle de la nature et des sens ; de quoi elle-même se condamne. Elle voit la conduite de Dieu, et les desseins qu'il avait formés sur elle, avec le peu de correspondance qu'elle y a apportée, et cette vue lui est un grand tourment, à cause de la grande bonté qu'elle connaît en Dieu, dont elle est obligée de justifier elle-même la conduite."

Le 8 Décembre 1660, entre cinq et six heures du soir, ma bonne Mère de l'In-

carnation m'apparut toute lumineuse, et, après s'être approchée de moi, elle me dit : " La bonté de Dieu me permet de vous dire que je vais jouir de lui. Adieu, ma chère M^{lle}, travaillez pour l'éternité, où vous aspirez, et assurez les hommes que ce qui n'est point fait, dit ou souffert pour Dieu, ne sert que de peine et de tourment. Il y a bien des âmes abusées dans leurs pratiques." Je la priai de nous servir d'avocate devant Dieu, elle m'assura qu'elle le ferait et qu'elle prierait pour nous. Je lui recommandai certaines personnes qui m'avait prié de le faire. Elle marqua recevoir ma requête avec beaucoup de bonté et d'honnêteté, sans me rien dire distinctement ; et s'approchant de la fenêtre qui regarde sur l'autel, où est le Très-saint Sacrement, elle fit une profonde génuflexion. Après cela, mon saint ange, qui était avec elle, la prit comme par la main, et l'un et l'au-

tre, s'élevant en haut, disparurent à mes yeux, laissant une très-douce odeur dans ma chambre, et mon cœur plein de joie pour l'état de cette chère Mère.

La brûlure de mon bras est cause que je n'ai pu écrire de ma propre main tout ce petit narré, mais je l'ai fait dans la vérité, autant que j'ai pu m'en souvenir. Je puis dire avec simplicité qu'il me semble que j'ai souffert durant un mois une partie du purgatoire de cette bonne Mère, qu'elle m'obsédait continuellement, et que la douleur de mes brûlures était pénétrante. Cet état me fait, ce me semble, concevoir la pureté d'esprit dans laquelle il faut vivre pour paraître devant Dieu.





XXIX

L'Oiseau du Paradis et L'Oiseau Mouche.

Les temps étaient accomplis. La grande promesse du Messie allait recevoir son exécution. Déjà Dieu, dans sa sagesse, avait fait choix de la créature privilégiée qu'il voulait donner pour mère à son divin Fils s'incarnant pour le salut des hommes. Et bientôt la nativité de l'auguste Vierge Marie venait annoncer la joie au monde tout entier. Par un autre décret de son admirable providence, Dieu préparait à la future Reine du ciel un Epoux digne de ses grandeurs et de ses vertus.

Dans une ville de Juda, au sein d'une famille descendant de David, mais réduite par les vicissitudes de la fortune, au rang modeste des artisans, un enfant venait au monde : c'était le

jeune Joseph. Tandis que les anges entouraient le berceau du nouveau-né et célébraient son arrivée dans le monde, un Oiseau du Paradis apparut aux alentours de la modeste demeure et chantait, dans un mélodieux langage : “ Voici l'enfant de bénédiction, l'élu du Seigneur ! ”

Joseph grandit, progressant de plus en plus dans les voies de la perfection, comme un soleil qui s'avance vers son midi, et prenant chaque jour, sous l'action de la grâce, une nouvelle ressemblance avec l'auguste compagne à laquelle il était réservé. Marie, de son côté, grandissait, à l'ombre du sanctuaire, parmi les jeunes filles élevées dans les parvis du temple de Jérusalem. Le jour était venu où, suivant l'usage du peuple juif, Marie allait être fiancée à un époux. Le grand-prêtre, ignorant les desseins de Dieu sur l'auguste Vierge, mais poussé par une inspiration divine,

avait déposé dans l'arche les bâtons de voyage des divers prétendants. Par un miracle de la toute-puissance de Dieu, quand, au troisième jour, les bâtons furent retirés de l'arche, celui de Joseph était surchargé de fleurs. Au même moment apparut mystérieusement, dans le temple, l'Oiseau du Paradis, portant sur ses ailes d'émeraudes le message du ciel : " Joseph est l'Elu du Seigneur ! "

Les cieux avaient versé leur rosée sur la terre, et les nuées s'étaient inclinées pour descendre le Juste attendu par le monde. Averti par l'Ange, durant son sommeil, des projets sanguinaires du cruel Hérode, Joseph avait promptement pris l'Enfant et sa Mère, et avait fui en Egypte. Un jour, au milieu de la pénible traversée du désert, la Sainte-Famille, s'était arrêtée à l'ombre d'un palmier, qui s'inclina tout aussitôt pour offrir ses fruits à nos saints voyageurs.

Cependant, l'ardeur des feux du soleil embrasait l'atmosphère, des mouches nombreuses fatiguaient le petit Enfant-Jésus, tandis qu'il dormait dans les bras de sa mère. Oubliant ses fatigues et ses souffrances pour ne penser qu'à celles de son divin Fils, Marie, ne pouvant écarter cet essaim de mouches importunes, éleva les yeux vers le ciel et lui adressa une fervente prière. L'Enfant-Dieu, en ce moment, s'éveilla, et donna à sa Mère un de ses regards divins qui pénétraient l'âme de l'auguste Vierge de consolations toutes célestes ; puis il étendit ses petites mains. Tout aussitôt, les mouches furent changées en petits oiseaux étincelants des couleurs des pierres précieuses les plus riches. A l'envi, ils se mirent à voltiger autour de la Sainte-Famille, la charmant du brillant éclat de leurs robes aux mille nuances.

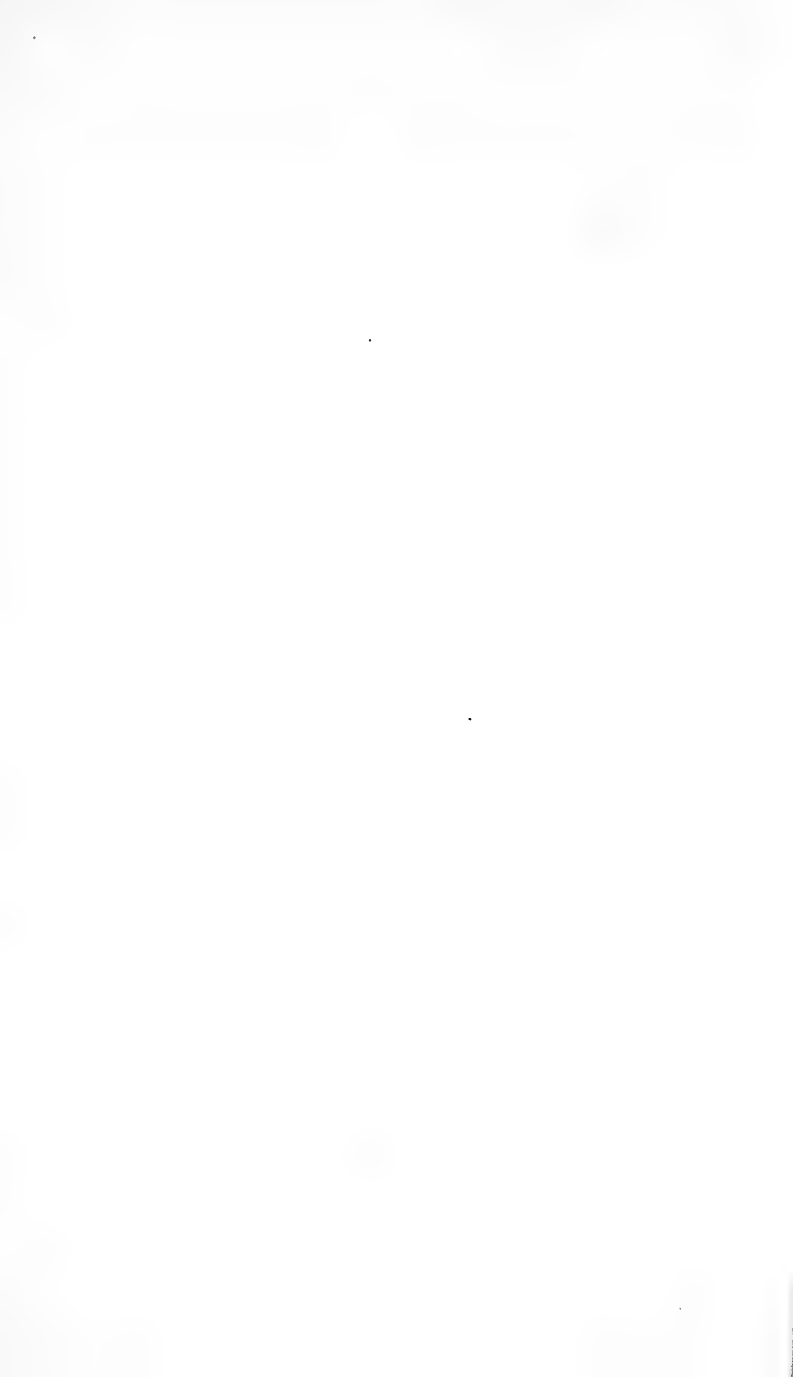
Tandis que la troupe de ces rubis

ailés prenait ses joyeux ébats, rendant hommage au Roi de la nature, apparut au milieu d'eux l'Oiseau du Paradis, et se posant sur la tête de Joseph, il disait, par ses chants : “ Voici celui que le Seigneur a choisi pour être le chef, le protecteur et le guide de sa famille.

Joseph avait rempli sa grande mission sur la terre. Il allait rejoindre ses pères dans le séjour de l'espérance, et leur apporter l'heureuse nouvelle de leur délivrance prochaine.

Autour de sa couche funèbre, Jésus et Marie prodiguaient leurs soins et leurs consolations au Juste mourant. Tout-à-coup, apparut aux croisées du modeste réduit de Nazareth, l'Oiseau du Paradis. Déroulant ses belles ailes aux yeux de Joseph, il lui dit, dans un chant joyeux :

“ Courage, bon et fidèle serviteur ! bientôt, tu seras, avec ton Fils et ton Dieu, dans le Paradis.”



XXX

LE DERNIER INSTANT DE JOSEPH.

Il est là prosterné sur la funèbre couche,
Le regard de Joseph est attaché sur Lui...
Jésus parle du Ciel, et les mots de sa bouche
Sont comme le rayon qui brille dans la nuit...

Ce qu'ils ont échangé de saintes confidences,
Les anges seuls nous le diraient !
Ce que Joseph a vu de pures récompenses,
Les regards de Joseph seuls alors les voyaient...
Joseph tient dans sa main la main douce et trem-
[blante

De Celle dont il fut le fidèle soutien,
Et sa tête s'appuie heureuse et défaillante,
Sur le cœur de Celui dont il fut le gardien.

La mort a perdu son empire,
Joseph la voit sans crainte, sans effroi :
" Je pars ! dit-il, avec un doux soupire,
" Mes bien-aimés, bientôt vous viendrez avec moi...

“ Oui, je vais annoncer cette heureuse nouvelle

“ A nos pères à qui le Ciel vous a promis...

“ Au revoir ! à bientôt, dans la joie éternelle !

“ Jésus ! Marie...” Et Jésus avait pris,

Cette âme pure et bien-aimée,

Et son cœur l'avait déposée

Dans le sein d'Abraham, où des cris de bonheur

Requirent l'envoyé, le père du Sauveur.



XXXI

LA SAINTE MAISON.

Il s'est rencontré des hommes dont le regard rétréci ne voit ici-bas, pour l'homme, que le bien-être matériel ; leur cœur est mort au sentiment d'un ordre plus élevé. Qu'il y a là peu d'entente de la noblesse de notre origine ! Et n'est-ce rien pour la consolation de cette vie passagère, que de l'aider à mériter les années éternelles ? Oh ! combien la religion connaît mieux notre nature ! véritable amie des peuples, elle est loin d'être insensible à leur prospérité physique ; elle les favorise plutôt par la sagesse de ses lois ; mais elle sait que les premiers besoins des hommes sont les besoins de leur âme. Non, des

manufactures ne valent pas des temples ! Elle vaut mieux, la maison de prières où les yeux s'élèvent vers le ciel, que la maison de dur travail où ils se tiennent courbés vers la terre. Un temple, et surtout un pèlerinage, c'est un centre où viennent s'unir et se confondre ceux que séparent la fortune et la demeure, que divisent les intérêts et les penchants ; c'est le toit paternel où tous les membres de la grande famille, réunis autour de la même table, et recueillant les mêmes souvenirs, se sentent les enfants du même père ; c'est le séjour chéri des peuples pauvres et pleins de foi. Une chapelle de pèlerinage, c'est un doux refuge pour une âme affligée qui n'a plus à espérer du côté des hommes de soulagement à ses peines ; c'est un céleste asile pour un cœur désenchanté du monde, qui sent le besoin de Dieu. Au pied d'un autel solitaire, on prête

plus aisément l'oreille à la voix qui parle à l'âme, et loin du tumulte du monde la paix de Dieu se fait mieux sentir.

Aussi la dévotion du pèlerinage tient-elle à un sentiment naturel au cœur de l'homme, et l'on peut dire qu'elle est aussi ancienne que la société elle-même. Découragés par la confusion des langues, les fils de Noé et leurs enfants choisirent pour y faire leur demeure la cîme des plus hautes montagnes pour se garantir, s'il était possible, d'un nouveau déluge ; et ils ne descendirent dans les plaines, que lorsque le sol manqua aux troupeaux et refusa de produire les gerbes nécessaires à l'alimentation de leurs colonies naissantes. De là vient le respect des orientaux pour leurs monts sacrés, respect qu'ils témoignent par des visites annuelles, accompagnées de vœux, d'offrandes et de prières.

La vénération que l'on avait pour le berceau des peuples, se reporta plus tard sur les hommes qui s'illustrèrent par des actes héroïques et sur les sites qui rappelaient de grands souvenirs, de nobles travaux, de hautes vertus. C'est ainsi que la reconnaissance du peuple juif conserve depuis tant de siècles le tombeau d'Esther et de Mardochée, où tous les hébreux répandus en Asie vont en pèlerinage depuis 2000 ans. Chose étrange, que la tombe de deux exilés, élevée par la reconnaissance de quelques captifs, ait survécu au grand empire des Assyriens, et ait sauvé seule de l'oubli les ruines d'Ecbatane !

L'homme est comme la lierre, il faut que quelque chose le soutienne pour qu'il ait le courage de vivre. Quand il ne trouve ni sympathie, ni consolation parmi ses semblables, il invoque instinctivement les habitants d'un monde meilleur, et réclame d'eux ses secours

que la société lui refuse ou qu'elle est impuissante à lui accorder. Le catholicisme, qui sait si bien comprendre et sanctifier les penchants de notre cœur, n'a point retranché de son culte la dévotion des pèlerinages ; et, dès les premiers siècles de l'église, on vit des chrétiens fidèles venir s'agenouiller aux lieux sanctifiés par les souffrances de Jésus-Christ, ou que les miracles obtenus par l'intercession de Marie avaient rendus célèbres. Il appartenait au protestantisme, qui décolore et pulvérise tout ce qu'il touche, d'arracher cette couronne du front de Jésus et de Marie, en interdisant à ses sectaires ces visites pieuses qui sont si utiles à l'homme, puisqu'il y trouve consolation dans ses peines, appui dans sa faiblesse et soulagement dans ses maux.

L'illustre Robertson, que les préjugés étroits de sa secte n'ont point aveuglé, avoue hautement les bienfaits dont

l'Europe est redevable aux pèlerinages d'outre-mer. C'est d'abord l'émancipation des communes, la création du commerce et de la marine, la propagation des lumières, l'amélioration de l'agriculture ; puis, c'est l'affranchissement des serfs, auquel les pèlerinages contribuèrent plus qu'aucune autre chose ; car le seigneur féodal, qui se mêlait pieds nus aux pèlerins de toutes conditions, comprenait plus facilement, dans ses heures d'humilité et de pénitence, que ces esclaves méprisés étaient pourtant ses frères devant Dieu ; et lorsqu'il avait obtenu la grâce qu'il venait chercher, loin de son castel, dans quelque antique sanctuaire, il lui venait souvent en pensée d'affranchir un certain nombre de ses vassaux en l'honneur du Christ ennemi de l'esclavage, et de la benoïste vierge Marie, qui n'est que douceur et miséricorde.

Après le Saint-Sépulcre et Saint-

Pierre de Rome, il n'existe pas, dans toute la chrétienté, de pèlerinage plus fameux que celui de la *santissima casa di Loreto*. La sainte maison de Nazareth fut vénérée par les chrétiens, du vivant même des apôtres, et sainte Hélène l'entoura d'un temple qui reçut le nom de sainte Marie. Sous la domination des califes arabes, une foule de pèlerins francs venaient adorer Jésus et honorer Marie dans cette simple et pauvre demeure, où ils avaient mené, pendant un si long espace de temps, une vie laborieuse et cachée. Mais, lorsque les turcs Seljoucides eurent asservi leurs anciens maîtres, les pèlerins d'Europe qui s'aventurèrent en Syrie pour visiter Jérusalem et Nazareth, essuyèrent des traitements barbares dont le récit enflamma de courroux l'occident tout entier, qui se précipita sur l'Asie. Lorsque Godefroi de Bouillon eut été proclamé roi de Jérusalem, Tancrède fut nommé

gouverneur de la Galilée. Ce prince, qui avait une grande dévotion en Marie, le prouva par les somptueuses offrandes dont il enrichit l'église de Nazareth. Après l'expédition de Saint-Louis, ce coin de terre, que l'on regardait comme le berceau du christianisme, fut défendu pied à pied par les chevaliers du Temple. Ces valeureux guerriers versaient des larmes de douleur et de rage, à la vue des saints lieux profanés par les Sarrasins. Quelquefois, oubliant la distance qui sépare la créature de son Créateur, ils poussaient si loin leur zèle indiscret, qu'ils s'emportaient contre celui qui dirige le cours des choses humaines, et reprochaient au Dieu des armées les victoires de leurs ennemis.

La Galilée, blanchie des ossements des guerriers latins, était devenue mahométane. Dieu ne voulant pas que la sainte maison de Marie demeurât exposée aux profanations des infidèles, la

fit transporter par les anges en Esclavonie ou Dalmatie, sur un petit mont appelé Tersato. Les miracles qui s'opéraient tous les jours dans cette maison, l'enquête juridique que des députés du pays allèrent faire à Nazareth même pour constater sa translation en Dalmatie ; enfin, la persuasion universelle des peuples qui venaient la vénérer de toutes parts semblaient être des preuves incontestables de la vérité du prodige. Dieu voulut néanmoins en donner une nouvelle qui eut en quelque sorte l'Italie et la Dalmatie pour témoins. Après trois ans et sept mois, la sainte maison fut transportée à travers la mer Adriatique, au territoire de Recanati, dans la marche d'Ancône, au milieu d'un bois appartenant à une pieuse et noble veuve, nommée Lauretta. Une ancienne tradition rapporte qu'à l'arrivée de la sainte maison, les grands arbres de la forêt italienne s'inclinèrent

en signe de respect, et gardèrent cette inclinaison jusqu'à ce que les vents, la cognée ou la vieillesse les eussent couchés sur le sol.

Cette nouvelle translation miraculeuse jeta les peuples de la Dalmatie dans une telle désolation, qu'ils semblaient ne pouvoir y survivre. Pour se consoler, ils bâtirent, sur le même terrain, une église consacrée à la mère de Dieu, qui fut desservie depuis par des Franciscains, et sur la porte de laquelle on mit cette inscription : *Hic est locus in quo fuit sacra domus Nazarena, quæ nunc in Recineti partibus colitur*. Il y eut même beaucoup d'habitants de la Dalmatie qui vinrent en Italie fixer leur demeure auprès de la sainte maison, et qui y établirent la compagnie du *Corpus Domini*, appelée pour cela des *Esclavons*, jusqu'aux pontificat de Paul III.

L'évènement fit tant de bruit dans la

chrétienté, qu'il vint de presque toute l'Europe une multitude innombrable de pèlerins à Recanati, afin d'honorer la maison dite *de Lorette*. Pour constater de plus en plus la vérité de ce miracle, les habitants de la province envoyèrent en Dalmatie, et ensuite à Nazareth, seize personnes des plus qualifiées, qui firent sur les lieux de nouvelles enquêtes. Mais Dieu daigna en montrer lui-même la certitude en renouvelant deux fois, coup sur coup, le prodige de la translation dans le territoire même de Recanati. Car, au bout de huit mois, la forêt de Lorette se trouvant infestée d'assassins qui arrêtaient les pèlerins, la maison fut transportée à un mille plus avant, et se plaça sur une petite hauteur qui appartenait à deux frères de la famille des Antici ; et enfin, ceux-ci ayant pris les armes l'un contre l'autre pour partager les offrandes des pèlerins, la maison sainte fut transportée

dans un endroit peu éloigné, et au milieu du chemin public où elle est restée, et où a été bâtie, depuis, la ville appelée Lorette.

L'église de Lorette a été magnifiquement ornée par les souverains pontifes, qui souvent y sont venus eux-mêmes en pèlerinage ; trois portes de bronze ciselé donnent entrée dans le saint temple, au centre duquel s'élève la Santa casa dans sa robe de marbre blanc, brodée de superbes bas-reliefs. La statue miraculeuse de Marie est taillée en bois de cèdre, couverte de magnifiques draperies, et placée sur un autel éblouissant de pierres précieuses. La niche qu'elle occupe est revêtue de lames d'or, et des lampes d'argent massif brûlent jour et nuit devant elle. Puissent-elles être l'image de la durée de notre amour pour la divine mère du Sauveur.

Dans le but de remercier Dieu du grand bienfait dont il daigna gratifier

la chrétienté occidentale, lorsque, pour compenser la perte du Saint-Sépulcre, il fit transporter miraculeusement en terre catholique l'humble et auguste maison dans laquelle la Vierge Marie reçut le message de l'ange, et où, par le consentement de cette aimable mère de Dieu, le Verbe se fit chair et commença d'habiter avec nous, l'Eglise institua une fête sous le nom de *Translation de la sainte maison de Lorette*, fête qui se célèbre dans le saint temps de l'Avent. Elle n'est point d'obligation jusqu'ici dans l'église universelle ; mais elle est chômée à Rome et dans tout l'Etat pontifical, dans la Toscane, le royaume de Naples, l'Espagne, la Belgique, et aussi dans la plupart des ordres religieux.

Benoît XIV, d'immortelle mémoire, les Bollandistes, cent bulles pontificales, établissent comme un fait digne de foi, que le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, vénéré par toutes les nations

catholiques, est la maison sacrée dans laquelle le Verbe de Dieu fut conçu. Transportée par les anges au bord de l'Adriatique, cette pauvre maison, plus riche, plus magnifique aux yeux de la foi que le temple de Salomon, a été visitée, depuis 600 ans, par tout ce que l'église a produit de plus grand dans l'ordre de la sainteté. Saint Philippe de Néri, saint Ignace, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et saint Liguori allèrent méditer, à l'ombre des murailles qui abritèrent pendant trente années Jésus et Marie, le grand mystère de l'éternel amour.

Les souverains pontifes, les rois les plus puissants, d'illustres princesses, les hommes de génie, les pauvres et les riches sont allés aussi en pèlerinage à cette Santa Casa, habitée il y a bientôt vingt siècles, par le Créateur des mondes et la Reine des cieux.

Humble maison devenue par l'incarnation du Verbe le lieu le plus saint de toute la terre, tes murs bénis durent se fondre d'étonnement, quand ils se sentirent touchés par la main de l'Enfant-Dieu, quand ils eurent la gloire de protéger l'existence de son auguste mère, quand ils furent témoin de la plus haute manifestation de l'amour divin. Que les autres nations vantent leurs gigantesques monuments, que Rome et la Grèce proposent à l'admiration leur temple de marbre et de porphyre, qu'elles se glorifient, tant qu'elles voudront, de leurs palais étincelants d'or et de pierreries : toi seule, ô maison de Nazareth, pourra te vanter d'avoir contenu le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, l'arbitre de l'univers. Oui, demeure sacrée, c'est sous ton modeste toit que la sagesse, la puissance et la dilection infinie se sont révélées tout entières par l'Incarnation. Oh ! comme

ces vérités font battre mon cœur !
comme elles dilatent mes sentiments
d'admiration et de reconnaissance pour
Jésus et sa divine Mère !



XXXII

L'AVOCAT DES CAUSES IMPOSSIBLES.

Pierre a les clefs de la porte des cieux,
Et Pierre est bon, mais il est rigoureux.
Fût-on vilain, pauvre, portant besace,
Si l'on est saint, il trouve de la place.
Mais si l'on vient sans avoir mérité
Gloire et bonheur pendant l'éternité,
Manteau de pourpre et sceptre et diadème
Ne feraient pas entrer un Pape même.

— Qui frappe ainsi ? — C'est un Seigneur puissant.
— Etait-il probe, humble, doux, bienfaisant ?
Observait-il les lois de la sainte Eglise ?
— Non. — Pas de ciel pour qui vit à sa guise.
Quel est cet autre ? — Un avare. — A Jésus
On ne vient pas avec des sacs d'écus.
Et ce troisième ? — Un procureur habile.
— Des fripons morts le ciel n'est pas l'asile.
Qu'a fait cet autre ? — Un éloquent écrit.
— Qu'il aille ailleurs s'il n'eût que de l'esprit.

Et cet artiste ? — Il a fait des chefs-d'œuvre.

— Ici la gloire est pour les bonnes œuvres.

Comment est mort ce vaillant officier ?

— Au champ d'honneur il a tiré l'acier

Pour se venger d'un soufflet, brave Apôtre !

— Quand on vous frappe à la joue, offrez l'autre

Le Tout-Puissant ainsi lui-même a fait,

Quand chez Caïphe il reçut un soufflet.

Et cette Dame en toilette, qu'est-elle ?

— En son vivant, elle était riche et belle ;

Et pour passer ses robes à volants,

Il lui fallait portes à deux battants.

— Jésus a fait la nôtre trop étroite ;

La route à gauche est plus large qu'à droite :

Chemin de rose à l'enfer aboutit,

Sentier d'épine au paradis conduit.

Si l'on montait au ciel avec aisance,

Que deviendraient jeûnes et pénitence ?

Justes en vain s'adonneraient aux pleurs ;

Tout le profit serait pour les pécheurs.

A ce propos, à Naples on raconte

Dévote histoire, ou plutôt pieux conte,

Ayant son bon et mauvais côté,

Selon qu'il est bien ou mal accepté.

Gens bien portants quelquefois en abusent ;

Pour se sauver pauvres mourants en usent.

A Naples donc, chez les Lazzaroni,
On goûte fort l'histoire que voici,
Miséricorde y lutte avec justice.

Depuis que Pierre exerçait son office,
Il n'avait pas un seul jour, un instant
Quitté sa porte ou ses clefs; et pourtant
Pécheurs au ciel entraient en si grand nombre
Qu'il en devint tout pensif et tout sombre.
Si ces gens-là, se dit-il à part soi,
Sont bienheureux, ce n'est pas faute à moi;
Car, grâce à Dieu, de trop près j'examine
Pour que l'on entre avec pareille mine.

Vint à passer l'Apôtre bien-aimé.
Qu'avez-vous donc ? Vous êtes alarmé,
Dit-il à Pierre. Est-ce qu'en bas l'Eglise
Par quelque orage aurait été surprise ?
— C'est pour en haut que j'ai peur. — Et de quoi ?
— Jean, tout ici n'est pas de bon aloi.
Du Paradis j'ai beau garder la porte,
J'y vois errer des gens de toute sorte.
N'avez-vous pas vous-même remarqué
Qu'à mauvais coin plus d'un était marqué ?
Ils ont vécu sans foi, sans discipline ;
Rien qu'à leur air aisément on devine

Qu'ils sont heureux sans avoir acheté
 La paix du ciel qui nous a tant coûté.
 — C'est vrai, dit Jean ; mais cela vous regarde :
 Des clefs du ciel n'avez-vous pas la garde ?
 Et le bon Pierre alors de répliquer :
 Oui, mais Joseph s'en vient tout compliquer.
 Qu'on ait fait bonne ou mauvaise besogne,
 Qu'on soit fripon, brigand, avare, ivrogne,
 Dès qu'on l'invoque à la mort, il est là
 Et mène au ciel par un *meâ culpâ*.
 Je ne sais pas comment il les apporte ;
 Mais ce n'est pas, à coup sûr, par ma porte !
 Jean, il faudrait avertir le Seigneur.
 Et Jean lui dit : essayez, mais j'ai peur
 Qu'en un procès entre Joseph et Pierre,
 Jésus ne juge en faveur de son Père.

Et Pierre alors songea qu'il ferait bien
 De prendre Jean pour guide et pour soutien.
 — Il me souvient, lui dit-il, cher Apôtre,
 Que le Seigneur vous aima plus qu'un autre.
 Lorsque à la scène il nous disait à tous :
 On me trahit, et c'est l'un d'entre vous !
 Moi, comme un autre, interdit, sans parole,
 Je n'osais pas dire : qui vous immole ?
 Et vous, penché, sur le sein du Seigneur,
 Vous étiez seul à ne pas avoir peur.

De dire un mot alors je vous fis signe ;
Et, vous, tournant une face bénigne,
Quand son regard nous faisait tous trembler,
Avec douceur il se mit à parler.
Il m'est resté du trouble en sa présence.
Jean, suivez-moi, j'aurai plus d'assurance.
Et tous deux vont de ce pas à Jésus,
Jean hardiment, et Pierre un peu confus.
Entre Marie et Joseph le trouvèrent ;
Timidement à part le tirèrent.
— Qu'avez-vous donc, Pierre ? dit le Sauveur ;
Et Pierre fit : J'ai du chagrin, Seigneur.
Jean vous dira que ce n'est pas sans cause.
J'ai beau du ciel tenir la porte close,
Joseph a l'art d'y placer tant de gens,
Qu'il en fera le prix des mécréants ;
De ses dévots, pécheurs pendant la vie,
Si vite il fait des saints à l'agonie,
Qu'en vérité, Seigneur, c'est de l'abus ;
C'est une injure à vos autres élus.
— Mais il suffit, Pierre, que je pardonne
Répond Jésus : et je ne vois personne
Qui par Joseph soit venu jusqu'ici
Sans avoir bien imploré ma merci.
— Je sais, Seigneur, qu'en votre sainte grâce,
Pour être heureux, il suffit qu'on trépasse.
Au ciel ainsi monta le bon larron.

Dans certains cas, soit ! Je ne dis pas non.
Mais tant d'élus que Joseph improvise
Pourront, Seigneur, faire tort à l'Eglise.
Si l'on venait sur terre à le savoir,
Mes successeurs en vain feraient valoir
Vos jugements, les éternelles flammes
Où, sans pitié, vous plongerez tant d'âmes
Pour vous venger de ces mauvais chrétiens
Qui veulent vivre ainsi que des païens.
— Pierre, c'est vrai, mais qu'y pourrais-je faire ?
Je ne puis rien refuser à mon Père.
De votre part, veillez et tenez bon ;
N'ouvrez qu'aux gens munis d'un vrai pardon,
— Mais si Joseph fait de la contrebande,
Or, il en fait ; à quoi, je le demande,
Servent mes soins et passés et futurs ?
Je ferme ; il fait escalader les murs !
Et Jean, Seigneur, est ici pour le dire,
De jour en jour le paradis empire.
En admettant au séjour bienheureux
Chaque semaine un bon larron ou deux,
Rien qu'en un siècle il en viendrait dix mille ;
Mais c'est par heure, et le ciel en fourmille !

· Tout autre était le souci du Sauveur,
Mort en disant : Père, pardonnez-leur ;
Mort, désolé du nombre des coupables,

Qui, malgré lui, périraient misérables.
Done, entendant parler de tant d'élus,
Que son Apôtre y voyait de l'abus,
Il en sourit si doucement que Pierre
Crut qu'il allait se rendre à sa prière.
— Arrangeons-nous, Pierre, et voici comment
Se peut conclure un accommodement :
Il ne vous faut ici que saints d'élite,
Et vous voulez que le ciel se mérite.
Moi, je le donne, et plus il se remplit,
A mes regards plus le ciel s'embellit.
Car j'ai tant fait pour racheter la terre,
Que je voudrais la sauver toute entière.
En ça Joseph est d'accord avec moi.
Si sa bonté vous gêne en votre emploi,
Faites le choix de votre compagnie ;
Et nous irons, moi, Joseph et Marie,
Fonder un ciel où l'on puisse venir
Quand à la mort on veut se convertir.

Et saint Jean dit : Pierre, que vous en semble ?
— Seigneur, dit Pierre, ah ! Demeurons ensemble.





APPENDICE.



APPENDICE

A

LE NOM DE SAINT JOSEPH.

Le huitième jour après sa naissance, le fils de Jacob fut circoncis selon la loi, et appelé *Joseph*. Ce nom béni qui signifie *abondance et accroissement*, parce qu'il annonçait les trésors de grâce et de mérite dont son âme devait être enrichie est le plus noble et le plus doux de tous les noms, après ceux de Jésus et de Marie. Au rapport de Saint Anselme et de Saint Jean Damascène, il renfermait en abrégé l'histoire entière de la mission du nouveau-né. Sous ses auspices devait grandir cet Enfant-Dieu, qui, visitant la stérilité de la terre frappée d'anathème, y répandrait l'abondance de ses grâces et de ses bienfaits. Lui-même, relevé par ce Dieu de l'humiliation et de l'oubli, devait acquérir devant les hommes et les anges un accroissement de gloire et d'honneur.

Le nom de Joseph réalise donc à la lettre sa signification étymologique. — Partout il y a des villes, des congrégations religieuses et des chrétiens qui s'honorent de le porter; il a désigné, dans l'histoire, bien des saints, bien des évêques, bien

des princes même. Son règne n'est pas fini ; et, nous l'espérons, il sera déposé, comme un parfum et comme un sceau sacré, sur le front des enfants de ce siècle, et cette génération grandira, pure et active, à l'image de saint Joseph.

B

LE NOM DE JOSEPH EST LE SYNONYME DE
TOUTES VERTUS.

Justice,
Obéissance,
Sagesse,
Espérance
Patience
Humilité.

C

AD BEATISSIMUM JOSEPH.
INVOCATIO.

Jesu nutritor Pater, conjuxque Mariæ,
 O sidus radians, Cœlicolumque decor !
 S is tu nostra salus tetro sub limine lethi,
 M t nobis liceat, te recreante, mori !
 P rotector mentes miseris solare tuorum ;
 H ymnos da æternos mox ut ad astra canant !

Traduction :

INVOCATION AU BIENHEUREUX SAINT JOSEPH.

Père nourricier de Jésus, chaste Epoux de Marie,
 astre lumineux du ciel, la gloire et l'honneur des

saints, ah ! soyez notre sauvegarde, à l'heure pleine d'angoisses, où nous franchirons le seuil de notre éternité. Accordez-nous la faveur d'expirer doucement sous vos regards bénis ! Puissant Protecteur, consolez sur la terre l'âme attristée de vos serviteurs, et faites qu'ils aillent bientôt entonner dans le ciel l'hymne éternelle de l'éternelle félicité !

D

BAPTÊME DU PREMIER SAUVAGE A MONTRÉAL.

Le premier sauvage baptisé et marié en face de l'Eglise reçut au baptême le nom de Joseph ; et cela, dit le P. Vimont, pour lui faire porter le nom du chef de la première famille que les messieurs de Montréal ont donné pour modèle et pour patron aux sauvages et au pays.

E

L'ANNEAU DES FIANÇAILLES DE SAINT JOSEPH.

Benoit XIV, dans son *Traité de la Béatification et de la Canonisation des saints* rapporte comme digne de vénération la pieuse croyance qu'ont les habitants de Pérouse de posséder ce même anneau que Joseph mit au doigt de Marie au moment de son union.

Dans le voyage qu'il fit en 1857, à travers les États de l'Eglise, au milieu des *evviva* de ses sujets, Pie IX, célébrant la sainte Messe à la Cathédrale de Pérouse, demanda que cette insigne relique fut exposée sur l'autel, la vénéra avec une grande dévotion, puis la fit baiser au jeune archi-

duc de Toscane qui était venu, au nom de sa famille, lui rendre hommage.

F

APPARITION DE LA SAINTE FAMILLE A M. DE LA DAUVERSIÈRE.

M. de la Dauversière s'étant un jour rendu dans l'église de Notre-Dame, à Paris, et y ayant reçu la sainte communion avec sa ferveur accoutumée, pendant qu'il faisait son action de grâces, étant seul auprès de la statue de Marie, et profondément recueilli en Dieu, il fut ravi hors de lui-même, et vit distinctement la Sainte Famille, Jésus, Marie, Joseph. Comme il contemplait ces augustes personnages, il entendit Notre-Seigneur dire par trois fois à la très-sainte Vierge ces paroles : *Où pourrais-je trouver un serviteur fidèle ?* et vit que cette divine mère, le prenant lui-même, par la main, le présentait à son divin Fils, en lui disant : *Voici Seigneur ce serviteur fidèle.* Qu'alors Notre-Seigneur le reçut avec bonté, et lui dit : " Vous serez désormais mon serviteur fidèle : je vous revêtirai de force et de sagesse ; vous aurez pour guide votre ange gardien. Travaillez fortement à mon œuvre, ma grâce vous suffit, et ne vous manquera point." Après quoi le Sauveur lui mit à la main un anneau où étaient gravés les noms de *Jésus, Marie, Joseph*, en lui recommandant d'en donner un semblable à toutes les filles qui se consacraient à la Sainte Famille, dans la congrégation qu'il allait établir.

G

LA SANTA CASA.

La sainte maison est placée sous le dôme de la basilique dans laquelle elle est aujourd'hui renfermée. Sa forme est celle d'un carré long, disposé du levant au couchant, selon la direction ordinaire des grandes églises ; en sorte que la muraille du levant regarde le fond de la basilique, et celle du couchant regarde la nef. Les murs, peu conformes pour l'aplomb et l'alignement aux règles de l'architecture, sont posés sans appui, sur un terrain mouvant et inégal ; en sorte que chacun peut, en passant sa main dans les vides formés par les accidents des murailles, s'assurer qu'elles ne portent sur aucun fondement.

L'intérieur de la sainte maison (actuellement convertie en chapelle) a 29 pieds 8 pouces de long : 12 pieds 8 pouces de large et 13 pieds 3 pouces de haut. Au côté du nord, vers le milieu de la chapelle, on voit une ancienne porte murée, avec son linteau de sapin. Au milieu de la muraille occidentale se trouve une petite fenêtre, garnie d'une grille en bronze, et surmontée, dans l'intérieur de la chapelle, d'une croix de bois, dont la longueur et la largeur sont égales. Cette croix, apportée de Nazareth avec la sainte maison, porte une image du Christ, peinte sur une toile qui recouvre le bois. A gauche de cette croix, vers l'angle formé par les deux murs, est une petite armoire, dans

laquelle on conserve deux petites tasses, que l'on croit avoir été autrefois à l'usage de la sainte famille ; au bas de la muraille orientale, on remarque une ancienne cheminée dont le foyer a 4 pieds 3 pouces de haut ; 2 pieds 4 pouces de large ; et 6 pouces de profondeur. Cette cheminée, selon l'usage des anciens, n'a point de conduit pour la fumée ; elle désigne seulement la place du foyer, qu'on allumait quelquefois au milieu d'un appartement, et dont la fumée s'échappait par une fenêtre, ou par quelque autre ouverture, pratiquée dans le haut de l'appartement. Au-dessus de la cheminée, une niche, placée à distance inégale des deux murailles latérales, renferme l'antique statue de la sainte Vierge, apportée aussi de Nazareth avec la sainte maison, et qu'une ancienne tradition attribue à saint Luc. Cette statue en bois de cèdre, assez grossièrement travaillée, a 2 pieds 8 pouces de haut, et l'enfant Jésus qu'elle porte dans ses bras, 1 pied 2 pouces. L'autel, placé à quelques pieds de la muraille orientale, laisse dans le fond un espace vide, qu'on nomme la *Sainte-Camine*, parce qu'il renferme la cheminée dont nous venons de parler. L'ancien autel est renfermé dans un autre ; il est en pierre, et a été apporté de Nazareth avec la sainte maison. Selon une ancienne tradition, il a été établi par les Apôtres eux-mêmes qui y ont célébré les saints-mystères.

Le plafond, autrefois uni, et parsemé de petites étoiles dorées, était surmonté d'un toit en plan incliné. Il a été remplacé, au seizième siècle, par

une voûte élégante, supportée par une corniche de pierre, et dont le fond bleu céleste est découpé en petits carrés et parsemé d'étoiles dorées.

Les murs sont recouverts d'un enduit sur lequel on remarque des peintures fort anciennes et en partie effacées par le temps. La plupart de ces peintures offrent l'image de la sainte Vierge et de quelques autres saints ; et il y a tout lieu de croire qu'elles sont antérieures à l'époque de la translation miraculeuse de la sainte maison, car les plus anciennes relations supposent ces peintures déjà existantes.

II

L'ATELIER DE SAINT JOSEPH.

D'après une ancienne coutume, qui subsiste encore chez les Arabes et dans une grande partie de l'Orient, Joseph exerçait son état dans un autre local que celui où vivait Marie. Son atelier, où travailla Jésus-Christ lui-même, était une salle basse, de dix ou douze pieds de large sur autant de long. (*Orsini, Histoire de la Mère de Dieu, ch. viii.*) — Le même auteur cite en note le passage suivant du P. de Géramb : “ Cette maison de Joseph est à cent trente ou cent quarante pas de celle de sainte Anne. On en désigne encore la place sous le nom de *boutique de saint Joseph*. Cette boutique avait été transformée en une église assez vaste ; les Turcs en ont détruit une partie ; il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la Messe.” — (*Pèlerinage à Jérusalem*.)

salem, par le R. P. de Géramb.) Ces détails sont confirmés par Mgr. Mislin. (*Les Saints-Lieux*, ch. xxxvi.)

I

LA CRÈCHE DU SAUVEUR.

Il faut distinguer entre la crèche proprement dite (*præsepium*, comme dit l'Évangile); espèce d'enfoncement pratiqué dans le roc vif de la grotte, et le saint berceau (*Santa culla*) formé de planches, fait par S. Joseph, pour transporter plus commodément le divin enfant en exil.

Généralement on confond ces deux saintes reliques : il est donc nécessaire de dire un mot de l'une et de l'autre.

La crèche proprement dite où le Sauveur fut déposé, après sa naissance, sur un peu de paille, se conserve encore de nos jours à Bethléem, dans la grotte de la Nativité, l'étable primitive. C'est un enfoncement creusé dans la partie du roc, et dont le bas est soutenu par une colonne de marbre qui remplace plusieurs pierres de la crèche données à certaines églises. Une de ces pierres, assez considérable, fut transportée à Rome, et, de nos jours encore, on la vénère dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, sur l'Esquilin ; elle est encastrée dans l'autel de la crypte de la magnifique chapelle du Saint-Sacrement. Sur cette pierre si précieuse, on a pratiqué un enfoncement, où l'on voit représentés le saint Enfant Jésus couché sur la paille, la sainte Vierge et saint Joseph à genoux dans l'attitude de la contemplation.

A Bethléem, pour préserver la crèche des atteintes pieuses des pèlerins, on l'a revêtue de marbre blanc, en forme de berceau d'une longueur de quatre pieds sur deux de largeur. Une fois par an, les RR. PP. Franciscains, qui desservent l'église de la Nativité, enlèvent ce marbre, et avec un pinceau, recueillent et distribuent les petits fragments qui s'en détachent naturellement.

Le saint berceau (*Santa culla*) fut transporté de Terre-Sainte à Rome, l'an 642. Il se compose de cinq petites planches, dont les plus longues paraissent avoir deux pieds et demi de longueur sur cinq pouces de largeur. Usées et noircies par le temps, elles sont placées les unes sur les autres et liées ensemble par des rubans scellés, et elles sont sous des feuilles de cristal, en forme de berceau qui sont soutenues par des anges. Le dessus forme un petit dôme, où on voit un lit de paille, sur laquelle repose une statue en argent du divin Jésus. Le tout est placé dans un beau et splendide reliquaire paraissant avoir deux mètres de hauteur. Sur le piédestal, où l'on voit représentée l'Adoration des Mages, on lit ces paroles de l'ange aux bergers : *Gloria in excelsis Dio*, etc.

On ne peut voir cette sainte relique que la veille et le jour de Noël, ou elle reste exposée à différents endroits de l'église. Le resté du temps, le saint berceau est enfermé dans la superbe crypte, sous l'autel majeur de la basilique, construite aux frais du Pape Pie IX. Elle est d'une somptuosité sans égale ; les marbres les plus beaux, les pierres

les plus précieuses, s'y trouvent réunis. Sa Sainteté l'a consacrée le 17 avril 1864.

Dans la crypte, sous la chapelle du Saint-Sacrement dont nous avons déjà parlé, on conserve une partie des langes dont le Sauveur fut enveloppé et du foin sur lequel il fut couché. Le manteau dont se servit S. Joseph pour le couvrir et le garantir du froid est vénéré dans l'église de Sainte-Anastasia, et la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem a l'avantage d'avoir des cheveux du saint Enfant Jésus.

Dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, on garde également une partie de ces mêmes langes donnés par sainte Hélène ; il sont de la couleur de l'amadou.



LA GROTTÉ DE LA NATIVITÉ

Trois couvents, un latin, un grec, un arménien, gardent le riche trésor de Bethléem, le précieux joyau de la chrétienté, la grotte où naquit le Sauveur protégée par une basilique constantinienne. On y descend par un escalier de seize marches. La grotte renferme l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle mesure à peu près douze mètres de long sur cinq de large et trois de haut. Elle est entièrement revêtue de marbre. A gauche de l'escalier qui conduit à la crèche, du côté de l'Orient, est une excavation semi-circulaire. C'est là que Notre-Seigneur Jésus-Christ est né.

Un autel porté sur deux colonnettes de marbre s'élève en cet endroit. Au milieu d'une riche mosaïque de jaspe et de porphyre, on lit, gravés autour d'une étoile d'argent, ces mots *Hic de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est.* Un peu plus bas se trouve la place qu'occupait la crèche. On sait que le saint berceau a été transporté à Rome, et qu'on le vénère aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure, enfermé dans un magnifique monument de bronze, de marbre et de pierres précieuses qui représente le temple de Jérusalem. En face de la crèche s'élève un petit autel qui appartient aux Latins, à la différence du premier qui est la propriété des Grecs.



ENIGME.

Dans les temps de la Grèce et de la Rome antiques,
 J'étais un nom guerrier, cher à ces républiques ;
 Mais aujourd'hui ce nom n'annonce que la paix :
 Paix du cœur ! N'est-ce pas le plus grand des biens-
 Car j'invite à la pénitence, [faits ?
 Et purge mainte conscience ;
 Balayant de l'hiver les rigoureux frimas,
 Je fais germer les fleurs, l'herbe croît sous les pas ;
 Ramenant le printemps ainsi que l'espérance,
 Au pauvre je promets la joie et l'abondance ;
 Au culte d'un grand saint je me trouve lié :
 Mon nom avec le sien est identifié.

— Le nom le plus chéri de tout enfant bien né :
 A la reine des cieux nos cœurs l'ont décerné ;
 Et son auguste Epoux, partageant notre hommage
 Nous offre en ce saint temps son puissant patronage.

M

LES COMMANDEMENTS DE SAINT JOSEPH.

- 1 Le Seigneur tu glorifieras
 Par un généreux dévouement.
- 2 Son bon plaisir souhaiteras
 Et t'y plairas constamment.
- 3 Le Saint-Esprit désireras
 Et l'imploreras ardemment.
- 4 L'oisiveté tu banniras,
 T'occupant toujours sagement.
- 5 Le travail tu sanctifieras
 L'offrant à Dieu fréquemment.
- 6 La simplicité chériras
 Cherchant en tout Dieu purement.
- 7 L'obéissance écouteras
 Pour t'y soumettre aveuglément.
- 8 A vivre obscur tu te plairas
 Comme à Jésus seulement.
- 9 A Marie et Jésus tu rendras
 Tes hommages fidèlement.
- 10 Mon assistance imploreras
 Souvent et au dernier moment.

NLE SÉPULCRE DE LA SAINTE VIERGE
 ET CELUI DE SAINT JOSEPH.

Au pied de la montagne des Oliviers, au delà

du mont du Cédron, on trouve l'église bâtie sur le tombeau où la sainte Vierge fut ensevelie et d'où son corps sacré fut enlevé au ciel. Une place carrée, pavée de belles pierres, lui sert de parvis. Le portail n'a rien de remarquable, mais on descend à ce sanctuaire par un bel escalier de cinquante degrés, recouvert d'une voûte sonore, dont les échos répètent les chants des pèlerins qui descendent en ce lieu en chantant des litanies et des hymnes en l'honneur de la sainte Vierge. Le saint lieu ne reçoit de lumière que par la porte, qui est au haut des degrés, et par un étroit soupirail qui s'ouvre derrière le sépulcre. Cette obscurité inspire le recueillement et le respect, l'œil s'y accoutume bientôt, et découvre le tombeau où la divine Mère du Sauveur a triomphé de la mort.

“ La Vierge, dit Châteaubriand, fut, selon l'opinion de plusieurs Pères, miraculeusement ensevelie à Gethsémani par les Apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette Reine de gloire que les anges avaient enlevée aux cieux. ”

D'épaisses murailles soutiennent une voûte qui couvre le monument et forment une petite chapelle, si étroite, qu'elle ne peut contenir à la fois que trois ou quatre personnes. Ce tombeau est maintenant un autel, on célèbre la messe sur le lieu même où reposa le corps de Marie. Le monument est revêtu de marbre, et un grand nombre de lampes brûlent

au-dessus de l'autel. Toutes les nations chrétiennes ont voulu offrir le saint sacrifice dans le sanctuaire consacré par le sépulcre de la Mère de Dieu. Ainsi, cette parole prophétique du *Magnificat* : " Toutes les nations me proclameront bienheureuse, " est réalisée devant le tombeau de Marie. L'autel des Grecs est placé derrière le tombeau ; celui des Arméniens est près de la porte de l'occident ; celui des Géorgiens est au bas du grand escalier, au sud ; celui des Coptes est dans la nef même, en face du sépulcre. Devant cet autel, il y a une fontaine d'où l'on tire une excellente eau, que les pèlerins boivent avec dévotion. Les catholiques latins ont pour autel le tombeau même de la Vierge, et ce sont eux qui entretiennent les lampes qui y sont jour et nuit allumées.

Les Mahométans eux-mêmes ont voulu avoir, dans ce sanctuaire de la Mère de Jésus, un lieu de prière. Ils ont creusé une niche dans la muraille, au midi, et ils se tournent vers elle pour prier.

L'empereur Théodose passe pour le premier fondateur de cette église qui fut ruinée par Kosroès et que les croisés relevèrent. Pendant les premiers siècles, les ruines de Jérusalem avaient comblé cette partie de la vallée de Josaphat et recouvert le sépulcre de la sainte Vierge.

C'est là, selon une tradition conservée par les Grecs, que Marie apparut aux disciples, après qu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs. Ils venaient de prendre, selon la coutume, un léger repas, et ils rendaient grâces en ces termes : " Gloire à vous, ô

Dieu ! gloire à vous ; gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Oh ! que le nom de la Trinité est grand ! Seigneur Jésus-Christ, assistez-nous. ” La Vierge se présenta devant eux, environnée de splendeur, et, dans les transports de leur joie, les disciples s'écrièrent : “ *Panagia ! Panagia ! adjuvamus.* O toute Sainte ! ô toute Sainte ! secourez-nous. ” La Vierge leur répondit : “ Je serai toujours avec vous. ”

Lorsque les pèlerins remontent le grand escalier, après être arrivés au vingt-deuxième degré, ils s'arrêtent pour vénérer la chapelle de la sépulture de saint Joseph.

“ Ce grand saint, dit le P. Nau, le cousin-germain et l'époux-vierge de la Reine des Vierges, la Mère de Dieu, et neveu de sainte Anne, qui était sœur de son père Jacob ; et ce qui est plus que tout cela, le père adoptif du Fils de Dieu, le Sauveur du monde, et le nourricier de Dieu même, était venu en Jérusalem s'acquitter des obligations de la loi ; et il eut la consolation d'y mourir dans la pratique de l'obéissance qu'il rendait à son Créateur. ”

Il mourut entre les bras de Jésus et de Marie, qui assistèrent l'un et l'autre à ses funérailles. D'après une tradition, Jésus le mit en terre de ses propres mains dans ce sépulcre qui devait être si voisin de celui de sa Mère.

L'époque de la mort de saint Joseph est incertaine. Quelques auteurs pensent qu'il mourut peu de temps après avoir retrouvé Jésus dans le Temple au milieu des docteurs ; mais cette opinion

n'est confirmée par aucun texte. D'après une autre opinion, saint Joseph mourut vers le commencement de la mission publique du Sauveur. Le corps de saint Joseph ne resta pas longtemps dans le tombeau ; il fut au nombre des Saints qui sortirent vivants de leurs sépulcres après la résurrection du Fils de Dieu, et qui apparurent à un grand nombre de personnes à Jérusalem. Le P. Nau fait à ce sujet une réflexion touchante : " Peut-on croire que celui qui a fait vivre de ses sueurs le Fils de Dieu pendant trente ans ait été laissé mort dans son sépulcre ? Et si Dieu l'y avait laissé, aurait-il laissé ses saintes reliques sans honneur ?... Ce saint est dans le Ciel en corps et en âme. Il y monta à la tête de tous les Saints qui y furent élevés avec Jésus-Christ le jour de l'Ascension : et comme il n'y perd point la qualité et le nom de *père*, il possède une gloire et une puissance proportionnée à ce grand et à cet ineffable nom. "

La chapelle de saint Joseph est à droite du grand escalier, lorsqu'on monte les degrés en sortant du sanctuaire. De l'autre côté, dans une chapelle plus haute de trois ou quatre degrés, se trouvent les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. On célèbre aussi la messe dans cette chapelle sur les saints tombeaux. Le tombeau de saint Joachim est tourné vers l'orient, et celui de sainte Anne vers le nord.

Ainsi, dans le même sanctuaire, la piété des chrétiens vénère tous les membres de cette sainte Famille au sein de laquelle le Fils de Dieu a voulu naître.



DESCRIPTION DE L'EMPLACEMENT CHOISI POUR LA
STATUE DE SAINT JOSEPH EN TERRE SAINTE

Le massif des collines sur lequel se trouve Nazareth s'élève dans la plaine d'Esdrelon, ayant devant lui Ptolémaïs, regardant à gauche le Carmel, et à droite, le cap Blanc. Le Cison coule à ses pieds. C'est un lieu célèbre par cent combats. De l'autre côté du massif se trouvent Caha, Tibériade et le Thabor. Chef-Amar est non loin de Nazareth.

Or, c'est sur l'une de ces éminences que la *Santa Casa* de Joseph et de Marie s'arrêta pendant son transport à Lorette. Il n'est pas possible de songer à un plus bel emplacement pour élever la statue du saint Patriarche, qui relie la loi ancienne à la loi nouvelle. — Ce sera lorsqu'il dominera sur son pays natal, que ces contrées, désolées par l'islamisme, rentreront en grâce avec Dieu, et que, pour la Terre sainte, l'ère nouvelle de la miséricorde aura remplacé celle de la justice.

P

SAINT JOSEPH PRIS SOLENNELLEMENT POUR
PREMIER PATRON DU CANADA.

En prenant possession de ce pays, les Associés (1)

(1) Les Associés étaient au nombre de 100 : leur société, sous le nom de *Compagnie de la Nouvelle-France*, avait pour but de former une colonie française au Canada.

s'étaient réjouis, dans la pensée qu'ils pourraient le consacrer *tout entier à Dieu* ; et, sachant que les Récollets le lui avaient dédié, sous le patronage de saint Joseph, ils envoyèrent une image en relief de ce saint Patron, qui fut placée sur l'autel de Notre-Dame de Recouvrance. Mais, comme l'adoption de saint Joseph pour le premier patron du Canada n'avait pu être faite avec toutes les conditions voulues, alors que les calvinistes dominaient dans le pays, on résolut de la renouveler avec les solennités exigées par le droit ecclésiastique. Il fut donc arrêté que les magistrats et le peuple, de concert avec les ecclésiastiques, la ratifieraient de la manière la plus solennelle ; et, afin qu'il n'y manquât rien de tout ce qu'on pouvait désirer, le Souverain-Pontife Urbain VIII sanctionna ce choix en accordant l'indulgence plénière le jour de la fête de ce saint Patron. La veille, cette année 1637, on arbora le drapeau et on tira le canon pour annoncer la solennité du lendemain ; et, quand la nuit fut venue, on fit, en signe de réjouissance, un feu d'artifice, le plus agréable et le plus frappant par ses variétés et son éclat qu'on eût jamais vu dans le pays. M. Jean Bourdon, géomètre, en avait conçu et exécuté la partie architecturale, et les pièces d'artifice étaient de la composition du sieur de Beaulieu. Pour exprimer allégoriquement l'objet de la fête, on avait construit deux petits édifices, posés chacun sur une pièce de bois assez élevée. L'un représentait la Nouvelle-France sous la forme d'un petit château carré et

crénelé, flanqué à ses angles de quatre tourelles surmontées de leurs guidons : le tout bien proportionné et varié de diverses couleurs.

Sur la toiture de ce château s'élevait une sorte de couronne ; plus haut une roue mouvante et au-dessus une croix terminée à chacune de ses trois extrémités par autant de grandes fleurs de lis qui paraissaient ornées de brillants. Ce château, porté sur un plateau, était défendu à ses quatre angles par autant de roues mouvantes et tout autour par seize lances à feu. Sans parler encore de quatre grosses trompes, d'où devaient partir et s'élever dans les airs plus de deux cents fusées en serpenteaux. Proche de ce château, symbole de la Nouvelle-France, était porté sur une pièce de bois, l'autre petit édifice. Celui-ci était oblong, en forme de cartouche ; sur sa face principale paraissait, en transparent, le glorieux nom de saint Joseph, en grands caractères romains ; et, de ce nom devaient s'élever des serpenteaux, des fusées, tantôt en ligne perpendiculaire et tantôt en arcade, au milieu d'une pluie d'étoiles ou de feu.

Tout étant ainsi disposé, M. de Montmagny, avec son lieutenant, M. de l'Isle, et les Messieurs de leur suite, sortirent du fort au commencement de la nuit, et se rendirent auprès de l'église, où étaient élevés les édifices dont nous parlons. Tous les habitants de la Nouvelle-France, voisins de Québec, s'y étaient rendus pour participer à cette réjouissance publique ; et, en présence de tout ce peuple, le gouverneur alluma lui-même le feu d'ar-

tifice, dont les jets subits et les éclats de lumière étonnèrent merveilleusement les sauvages, et notamment les Hurons. Le lendemain, fête de saint Joseph, l'église fut plus fréquentée encore que de coutume, et comme elle l'était au jour de Pâques, chacun bénissant Dieu d'avoir donné pour Patron à la Nouvelle-France le gardien même de son divin Fils, dans la personne du glorieux saint Joseph.

Z

DÉCRET DE SA SAINTETÉ PIE IX DÉCLARANT ST. JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

DECRETUM URBS ET ORBIS.

Quemadmodum Deus Josephum illum a Jacob Patriarcha progenitum præpositum constituerat universæ terræ Ægypti ut populo frumenta servaret ita temporum plenitudine adventante cum Filium suum Unigenitum mundi Salvatorem in terram missurus esset alium selegit Josephum, cujus ille primus typum gesserat, quemque fecit Dominum et Principem domûs ac possessionis suæ, principaliumque thesaurorum suorum custodem elegit. Siquidem desponsatam sibi habuit Immaculatam Virginem Mariam, ex quâ de Spiritu Sancto natus est Dominus noster Jesus Christus, qui apud homines putari dignatus est filius Joseph, illique subditus fuit. Et quem tot reges ac prophetæ videre exoptaverant iste Joseph non tantum vidit, sed cum eo conversatus, eumque paterno affectu complexus, deosculatusque est ; necnon solertissime

enutrivit quem populus fidelis uti panem de cœlo descensum sumeret ad vitam æternam consequendam. Ob sublimem hanc dignitatem quam Deus fidelissimo huic servo suo contulit, semper Beatissimum Josephum post Deiparam Virginem ejus Sponsam, Ecclesia summo honore ac laudibus prosecuta est, ejusdemque interventum in rebus anxiiis imploravit. Verum cum tristissimis hisce temporibus Ecclesia ipsa ab hostibus undique insectata adeo gravioribus opprimatur calamitatibus, ut impii homines portas inferi adversus eam tandem prævalere autumarent, ideo Venerabiles universi Orbis Catholici Sacrorum Antistites suas ac Christianidelium eorum curæ concreditorum preces Summo Pontifici porrexerunt, quibus petebant ut Sanctum Josephum Catholicæ Ecclesiæ Patronum constituere dignaretur. Deinde cum in Sacra Œcumenica Synodo Vaticana easdem postulationes et vota enixius renovassent, Sanctissimus Dominus Noster PIUS Papa IX nuperrima ac luctuosa rerum conditione commotus ut potentissimo Sancti Patriarchæ Josephi patrocinio Se ac Fideles omnes committeret Sacrorum Antistitum votis satisfacere voluit, eumque CATHOLICÆ ECCLESIE PATRONUM solemniter declaravit ; illiusque festum die decimâ nonâ Martii occurrens, in posterum sub ritu duplici primæ classis, attamen sine octava, ratione Quadragesimæ, celebrari mandavit. Disposuit insuper ut hac die Deiparæ Virgini, Immaculatæ ac castissimi Josephi Sponsæ sacra hujusmodi declaratio per præsens Sacrorum Rituum Congrégationis

Decretum publici juris fieret. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die VIII. Decembris anni 1870.

C. EPISCOPUS OSTIENT. ET VELITERNEN.

CARD. PATRIZI, S. R. C. PRAEF.

[Loco Signi]

D. BARTOLINI, S. R. C. *Secretarius*.

(Traduction :)

DÉCRET : URBIS ET ORBIS

De même que Dieu établit Joseph, fils du patriarche Jacob, gouverneur de toute l'Égypte pour conserver au peuple le froment nécessaire à sa subsistance, — ainsi, lorsque furent accomplis les temps où l'Éternel allait envoyer sur la terre son Fils unique pour racheter le monde, il choisit un autre Joseph dont le premier était le type, il l'établit Seigneur et Prince de sa maison et de ses biens, il l'élut gardien de ses principaux trésors. Et Joseph épousa l'Immaculée Vierge Marie, de laquelle, par la vertu de l'Esprit-Saint, naquit Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui daigna être réputé, auprès des hommes, fils de Joseph et lui fut soumis. Et celui que tant de Rois et de Prophètes avaient désiré de voir, Joseph non-seulement le vit, mais conversa avec lui, le tint dans ses bras avec une paternelle affection, le couvrit de baisers et veilla, avec la plus grande sollicitude, à la subsistance de Celui que le peuple fidèle devait rece-

voir comme le pain descendu du ciel et l'aliment de la vie éternelle.

A cause de cette sublime dignité que Dieu conféra à son très-fidèle serviteur, l'Eglise eut toujours le Bienheureux Joseph en très-grand honneur après la Très-Sainte Vierge son Epouse, le combla de louanges, et recourut à lui dans ses plus grandes angoisses. Et comme en ces tristes temps, l'Eglise assaillie de tous côtés par ses ennemis, est sous l'oppression de telles calamités que les impies se persuadent déjà qu'il est enfin venu le temps où les portes de l'enfer prévaudront contre Elle, — les Vénérables Evêques du monde catholique tout entier ont humblement prié le Souverain-Pontife, en leur nom et au nom des fidèles confiés à leurs soins, de daigner déclarer saint Joseph Patron de l'Eglise catholique.

Ces prières ayant été renouvelées plus vives et plus instantes lors du saint Concile œcuménique du Vatican, Notre Saint-Père Pie IX, profondément ému par les derniers et déplorable événements; voulant se mettre d'une manière spéciale, lui et tous les fidèles, sous le très-puissant patronage du saint Patriarche Joseph, a voulu exaucer les vœux des Vénérables Evêques. C'est pourquoi il a solennellement déclaré saint Joseph PATRON DE L'EGLISE CATHOLIQUE, et il a ordonné que la fête du Saint, au 19 mars, soit désormais élevée au rite double de première classe, sans octave toutefois à cause du Carême. Il a prescrit en outre que la déclaration qui en est faite par le présent Décret

de la Sainte-Congrégation des Rites, soit publiée en ce jour consacré à l'Immaculée Vierge Mère de Dieu et Epouse du très-chaste Joseph. Quoique ce soit n'y devr. faire obstacle.

Le 8 décembre de l'an 1870.

CONSTANTIN,
Evêque d'Ostie et de Velletri ;
Cardinal PATRIZI,
Préfet de la S. Congr. des Rites ;
D. BARTOLINI,
Secrétaire.



THE
MUSEUM OF
THE
CITY OF
NEW YORK
AND
THE
HUNTERIAN SOCIETY

TABLE DES MATIERES.



DÉDICACE	V
APPROBATION	VII
I. L'Etoile du Matin et l'Étoile du Soir	
	1
II. Ville-Marie, (aujourd'hui Montréal) ou l'établissement merveilleux	
	11
III. Le Rameau rajeuni	
	21
IV. Le devoir avant tout	
	23
V. Le Prix d'une Messe.	
	33
VI. Les Epines et les Roses	
	43
VII. Le Pilote improvisé	
	57
VIII. L'Eclairage de Naples	
	61
IX. Les Bergers de Bethléem	
	71
X. Le Festin de Noël	
	85
XI. La Modiste parisienne	
	97
XII. Une Rencontre.	
	107
XIII. La Panthère	
	121
XIV. L'Exil	
	131
XV. Les Ursulines de Québec	
	137
XVI. Le Palmier	
	145
XVII. Les Hôtes mystérieux	
	149

XVIII.	Le bon Larron	153
XIX.	Une Vocation extraordinaire . .	159
XX.	Les Vitraux du vieux temps . .	171
XXI.	Le petit Mousse	181
XXII.	Le Retour à Nazareth	189
XXIII.	Le Serpent.	205
XXIV.	La Perle perdue et retrouvée . .	209
XXV.	Les Scènes de Nazareth , . .	255
XXVI.	La Scie	259
XXVII.	Le choix d'un Roi	263
XXVIII	Une Apparition	269
XXIX.	L'Oiseau du Paradis et l'Oiseau Mouche	281
XXX.	Le dernier instant de Joseph . .	287
XXXI.	La Sainte Maison.	289
XXXII.	L'Avocat des causes impossibles .	305
APPENDICE		313

